

LA ROCHE-AUX-ALGUES



PRIX :

1^{fr.} 50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"
7, Rue Lemaignan
PARIS (XIV^e)

Les Publications de la Société Anonyme
du "PETIT ÉCHO DE LA MODE"

LISETTE, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 20

Prix de l'abonnement d'un an : 10 francs. Etranger : 14 francs.

La Véritable Mode Française de Paris

Journal des élégances parisiennes paraissant une fois par mois.

Le numéro : Un franc.

Chaque numéro contient une centaine de modèles inédits, et du goût le plus sûr. Les couturières et les femmes d'intérieur peuvent, grâce à eux, suivre aisément la mode parisienne. Elle procure en pochettes à 1 fr. 50 franco, les patrons de tous ses modèles.

Prix de l'abonnement d'un an : 12 fr. 50. Etranger : 15 fr.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 36 pages, donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet des albums de patrons. Le numéro : 0 fr. 75.

Prix de l'abonnement d'un an : 3 fr. Etranger : 3 fr. 50.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° 1 fr. Franco 1.25.

Abonnement : un an, 12 fr. ; 6 mois, 7 fr.

TOUTES LES NOUVEAUTÉS DE LA SAISON
sont données par

Les Albums des Patrons Français Echo

qui paraissent 4 fois par an :

Albums pour Dames : 15 Février, 15 Août.

Albums pour Enfants : 15 Mars, 15 Septembre.

Chaque Album de 60 pages dont 26 en couleurs, 3 fr. F^{co} 3.50.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Aux quatre Albums : FRANCE et COLONIES. 12 fr. 50

ETRANGER... .. 13 fr. 50

Aux deux Albums : FRANCE et COLONIES. 6 fr. 50

ETRANGER... .. 7 francs.

Adresser les commandes à M. ORSONI, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV').

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Son format allongé, d'une si jolie élégance, a été étudié spécialement pour tenir facilement dans un sac, dans une poche et... dans une petite main. Quand on voit, oublié sur la table, un volume de la Collection "Stella", on imagine nécessairement que la main qui l'a posé là est toute menue et toute fine.

La Collection "STELLA"

constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée, sans salir l'imagination.

La Collection "STELLA"

est une garantie de qualité morale et de qualité littéraire.

La Collection "STELLA"

forme peu à peu à ses fidèles amies une bibliothèque idéale, très agréable d'aspect, sous ses claires couvertures en couleurs, si fraîches à voir. Elle publie deux volumes chaque mois.

DANS LA MÊME COLLECTION :

1. L'Héroïque Amour, par Jean DEMAIS.
2. Pour Lui ! par Alice PUJO.
3. Rêver et Vivre, par Jean de la BRÈTE.
4. Les Espérances, par Mathilde ALANIC.
5. La Conquête d'un Cœur, par René STAR.
6. Madame Victoire, par Marie THIERY.
7. Tante Gertrude, par B. NEULLIES.
8. Comme une Epave, par Pierre PERRAULT.
9. Riche ou Aimée ? par Mary FLORAN.
10. La Dame aux Genêts, par L. de KERANY.
11. Cyranette, par Norbert SEVESTRE.
12. Un Mariage "in extremis", par Claire GENIAUX.
13. Intruse, par Claude NISSON.
14. La Maison des Troubadours, par Andrée VERTIOL.
15. Le Mariage de Lord Loveland, par Louis d'ARVERS.
16. Le Sentier du Bonheur, par L. de KERANY.
17. A Travers les Seigles, par Hélène MATHERS.
18. Trop Petite, par SALVA du BEAL.
19. Mirage d'Amour, par CHAMPOL.
20. Mon Mariage, par Julie BORJUS.
21. Rêve d'Amour, par T. TRILBY.
22. Aimé pour Lui-même, par Marc HELYS.
23. Bonsolr Madame la Lune, par Marie THIERY.
24. Veuvage Blanc, par Marie Anne de BOVET.
25. Illusion Masculine, par Jean de la BRETE.
26. L'Impossible Lien, par Jeanne de COULOMB.
27. Chemin Secret, par Lionel de MOVET.
28. Le Devoir du Fils, par Mathilde ALANIC.
29. Printemps Perdu, par T. TRILBY.
30. Le Rêve d'Antoinette, par Eveline le MAIRE.
31. Le Médecin de Lochrist, par SALVA du BEAL.
32. Lequel l'aimait ? par Mary FLORAN.
33. Comme une Plume... par Antoine ALHIX.
34. Un Réveil, par Jean de la BRETE.
35. Trop Jolie, par Louis d'ARVERS.
36. La Petitiote, par T. TRILBY.
37. Derniers Rameaux, par M. de HARCOET.
38. Au delà des Monts, par Marie THIERY.
39. L'Idole, par Andrée VERTIOL.
40. Chemin Montant, par Antoine ALHIX.
41. Deux Amours, par Henri ARDEL.
42. Odette de Lymaille, Femme de Lettres, par T. TRILBY.

1 volume, partout : 1 fr. 50 ; franco . . . 1 fr. 75

Six volumes au choix, franco 9 fr. 90

La collection "STELLA" se vend également en séries,
dans un joli emboîtement cartonné.

Première série : n ^{os} 1, 2, 3, 4 et 5	Cinquième série : n ^{os} 21, 22, 23, 24 et 25
Deuxième série : n ^{os} 6, 7, 8, 9 et 10	Sixième série : n ^{os} 26, 27, 28, 29 et 30
Troisième série : n ^{os} 11, 12, 13, 14 et 15	Septième série : n ^{os} 31, 32, 33, 34 et 35
Quatrième série : n ^{os} 16, 17, 18, 19 et 20	Huitième série : n ^{os} 36, 37, 38, 39 et 40

Chaque série de 6 volumes : 8 fr. franco. — Etranger : 8 fr. 75.

Adressez commandes et mandats-poste à M. ORSONI,
7, rue Lemaignan, Paris (XIV^e).

C 92564

L. DE KÉRANY

La Roche-aux-Algues



Éditions du "Petit Echo de la Mode"

P. Orsoni, Directeur

7, Rue Lemaignan, Paris (XIV^e)

La Roche-aux-Algues

A Madame Maryan.

PREMIÈRE PARTIE

I

— La route de Plœmen, s'il vous plaît ?

À cette question jetée d'une voix brève par un touriste en détresse qui venait de laisser tomber sa valise à ses pieds, un jeune pêcheur, occupé à étendre ses filets sur les dunes, leva la tête et regarda le nouveau venu d'un air indifférent.

L'étranger répéta sa demande ; le pêcheur désigna un clocher :

— Le village ! annonça-t-il.

Puis son doigt décrivit une courbe, s'arrêta sur un groupe de tourelles massives et, du même ton laconique, il ajouta :

— Le château !

— C'est bon ! répliqua le voyageur, je vais au château ; à quelle distance en suis-je encore ?

— Trois quarts d'heure en marchant bon pas ; d'ici, ça paraît tout près, mais la côte est découpée : vous devrez contourner les criques. Il vous faudrait un bateau.

L'inconnu fronça les sourcils.

— Diable ! murmura-t-il, j'ai eu tort de flâner. J'aurais voulu arriver chez M. de Verlaz avant sept heures.

Le pêcheur mit la main sur ses yeux et examina l'horizon ; puis, secouant la tête :

— Pas une voile ! dit-il, les bateaux ne s'aventurent pas volontiers dans ces parages. On ne pourrait rencontrer que la *Mouette*, et il est peu probable que

la « demoiselle » consente à vous embarquer. Adieu, monsieur, et bon courage ! Viens-tu, Tom ?

Il siffla son chien, un petit roquet jaune qui, depuis le début de l'entretien, tentait de vains efforts pour atteindre la valise du voyageur. L'homme et la bête disparurent avant que l'étranger, déconcerté par ce brusque départ, eût eu le temps de s'informer du nom de la « demoiselle » et du motif qui la poussait à conduire son embarcation entre des récifs justement réputés comme les plus dangereux de la côte.

Il demeura seul, absorbé dans une muette rêverie.

C'était un homme d'environ trente-huit ans, mince, pâle, de complexion nerveuse et d'allures extrêmement aristocratiques. Le regard semblait calme et l'on eût pu s'étonner de l'amertume que révélait certain pli creusé au coin des lèvres, si une barbe noire fort bien entretenue n'avait dissimulé ce léger défaut.

Ce n'était pas la première fois qu'il voyageait en Bretagne, mais il y avait près de dix ans qu'il n'était venu à Plœmen. Il reconnaissait bien ces landes désolées, ces roches abruptes qui s'entassaient comme des jouets de géants, affectant des formes bizarres : têtes d'animaux, silhouettes de moines enveloppés d'amples cagoules, profils humains aux traits grimaçants...

Un angélus sonna au loin ; le voyageur fit le geste brusque d'une personne qui s'éveille.

— Allons ! dit-il, assez rêvé ! En sa qualité d'ancien militaire, le comte de Verlaz doit aimer l'exactitude. Retarder le dîner d'un oncle à héritage, ce serait manquer de tact.

Il se préparait à reprendre son chemin, quand soudain, à l'angle d'un rocher, il vit surgir une barque de petites dimensions conduite par une seule rameuse. Celle-ci manœuvrait habilement ; d'un coup de gaffe, elle fit entrer son bateau dans la crique, puis elle sauta à pieds joints sur le sable.

Elle était très petite, très frêle. La capeline d'indienne des femmes du pays cachait entièrement son visage, une longue natte traçait un sillon d'or jusqu'au bas de sa robe faite en grosse étoffe de bure.

Tandis qu'elle se mettait en devoir de nouer autour d'une pointe de roche la corde qui devait servir à maintenir son bateau, des fragments de granit s'éboulaèrent sous ses pieds. Elle perdit l'équilibre

et glissa sur le sol, abandonnant le câble qui se déroula lentement d'abord, puis avec une vitesse progressive. La barque s'éloignait peu à peu de la rive... encore quelques secondes, et le courant l'entraînerait...

L'étranger vit le danger et, prompt comme l'éclair, il dégringola le long des dunes. Sa valise l'embarassait ; un coup de vent lui enleva son chapeau. Il réussit pourtant à saisir la corde qui filait comme un serpent et, d'un air de satisfaction :

— Eh bien ! petite, s'écria-t-il, tu l'as échappé belle !

La rameuse s'était relevée ; elle répondit d'un ton poli où perçait quelque hauteur :

— Je vous remercie, monsieur, d'avoir sauvé mon bateau.

Au son de cette voix nette, le voyageur tressaillit et, se retournant brusquement, il constata avec confusion que celle qu'il avait prise, en raison de son costume, pour une enfant de pêcheurs, était une blonde jeune fille d'environ dix-sept ans qui le regardait sans embarras avec un malicieux sourire.

— M. de Brèves, n'est-ce pas ? questionna-t-elle gaiement.

Il s'inclina, pris en défaut malgré toute sa science d'homme du monde.

L'inconnue lui vint en aide.

— Je vois, dit-elle, que ma mémoire est plus fidèle que la vôtre. Vous avez oublié la petite fille étourdie, et je me souviens encore du vieil oncle grondeur... Dans ce temps-là, je vous appelais : mon oncle, quoique nous ne soyons pas parents.

Elle lui tendit la main d'un geste spontané et, rejetant sa capeline en arrière :

— Faut-il me nommer ? demanda-t-elle, ne reconnaissez-vous plus Noëlle de Verlaz ?

Il sursauta, comme mû par un ressort, et recula de trois pas, tandis que son regard demeurait fixé sur la jeune fille... Et, vraiment, c'était une charmante apparition ! Le visage, d'un ovale légèrement allongé, était éclairé par des yeux immenses, des yeux d'enfant, d'un gris très doux, qui pouvaient, dans la même minute, s'irradier de plaisir ou étinceler de colère ; des fossettes creusaient les joues.

De tout cet ensemble émanait une impression de jeunesse heureuse.

M. de Brèves, après une seconde d'imperceptible hésitation, avança la main à son tour.

— Je vous demande pardon, murmura-t-il; vraiment, je ne vous reconnaissais pas.

Malgré ses efforts, il y avait dans sa voix une singulière réserve. Peut-être avait-il été blessé de ce titre « d'oncle grondeur » imprudemment jeté par la nouvelle venue. A vrai dire, il établissait entre la jeune fille et lui une de ces différences d'âge que tout homme qui frise la quarantaine n'aime guère à voir constater.

Toujours riieuse, Noëlle reprenait :

— Veuillez me dire par quel miracle, quand nous vous attendions par le courrier du soir, je vous trouve cheminant le long des grèves chargé de votre valise et privé de votre chapeau ?

— Cette double question demande une double réponse, répliqua M. de Brèves : j'ai pensé qu'une course à pied dissiperait l'espèce de migraine que je dois à ma journée passée en chemin de fer ; voici pour la valise... Quant au chapeau, vous pouvez le voir naviguer au milieu des écueils comme une barque en détresse !

— Ah ! mon Dieu, vous l'avez perdu à mon service !... Je vais vous le rendre, ce sera vite fait.

Elle sauta dans le bateau et se mit à godiller avec une incroyable dextérité.

— Vous allez vous tuer ! lui cria M. de Brèves.

Elle secoua la tête ; la chasse l'amusait follement.

Le canotier de paille flottait avec les allures bizarres des choses livrées à elles-mêmes. Parfois, il tournoyait comme s'il était devenu la proie d'un minuscule cyclone ; puis il s'arrêtait subitement, paraissant délibérer sur la direction à suivre, et on le voyait filer vent arrière avec des mouvements de roulis et de tangage. La poursuite dura trois minutes. Mlle de Verlaz semblait avoir une grande habitude de ce genre d'exercice. Quand elle se vit à une distance convenable de sa proie, elle la harponna adroitement à l'aide de sa gaffe, et ramena ensuite l'embarcation au bord.

— Voici votre chapeau ! cria-t-elle en présentant à M. de Brèves la triste loque de paille : il a piteuse mine en ce moment, mais il vous suffira de le charger de gros livres. C'est mon remède, il est infailible !

Elle se tenait debout sur son banc, les yeux brillants, tout essoufflée de sa course.

— Maintenant que je vous ai donné un échantillon de mon savoir-faire, continua-t-elle gaiement, vous n'hésitez peut-être pas à prendre place dans la *Mouette* ? La route à pied serait trop longue ; vous arriveriez en retard,

— N'est-il pas indiscret d'accepter cette aimable invitation ?

— Aucunement ; je vous la fais en toute sincérité, et je m'amuse à l'avance de la surprise de mon oncle qui vous croit en ce moment à l'hôtel du *Lion d'Or*. Avouez que je me suis trouvée là fort à propos pour vous tirer d'embarras. Mon oncle est inflexible sur les questions d'exactitude ; vous auriez perdu ses bonnes grâces en faisant attendre le dîner.

Ainsi encouragé, M. de Brèves se décida à sauter dans la barque ; il voulait prendre les avirons, mais Noëlle s'y opposa.

— Je connais le chenal mieux que vous, déclara-t-elle, il est dangereux ; vous ne sauriez pas vous en tirer.

Quelle que fût son habileté, il lui fallait manœuvrer avec une extrême prudence.

— Nous y voilà ! dit-elle d'un ton de triomphe quand on eut gagné la pleine mer ; maintenant je puis me reposer. Le dîner est à sept heures et demie. Je ne connais rien de plus délicieux que de flotter en liberté !

— Vous devez aimer la liberté ! riposta son compagnon avec un léger sourire.

— Passionnément ; aussi mon tuteur ne cherche-t-il pas à me contraindre. Il avait parlé jadis de me mettre au couvent ; mais, devant mon désespoir, il a abandonné cette idée.

— Vous avez eu sans doute une institutrice ?

— Non ; mon oncle s'est chargé de mon éducation. Oh ! ne me croyez pas ignorante : je ne sais ni coudre ni broder ; mais je lis plusieurs langues et mon oncle a l'intention de me faire commencer l'algèbre... Mais parlons de vous ! Depuis quand êtes-vous revenu de... des îles ?

— Depuis six semaines ; le temps de reprendre contact avec la vie civilisée. En sortant des jungles, il est bon de se retrouver à Paris. J'ai vu Mme de Lernes.

— Oui, je sais, la cousine de mon tuteur, sa seule parente avec vous du côté de sa mère. Elle n'est pas venue à Plœmen, l'an dernier, à cause d'une épidémie de rougeole. Quand je suis prise de ce qu'il appelle : mes crises d'indépendance, mon oncle se hâte de m'opposer l'exemple de ses filles. Vous qui les connaissez, sont-elles vraiment très différentes de moi ?

Tout autre que M. de Brèves, à cette naïve question posée sans l'ombre de coquetterie, n'eût pu réprimer un sourire. Lui, au contraire, regarda Noëlle avec humeur, et quand il répondit, il y avait dans sa voix une pointe d'acrimonie :

— On ne peut guère établir une semblable comparaison. Yolande et Sabine de Lernes vivent en plein centre mondain et sont toujours accompagnées, dans les visites et les promenades, par leur mère ou leur institutrice.

— Moi, je n'ai pas de mère ! fit Noëlle pensivement.

Elle laissa pendant un instant la barque suivre le fil de l'eau. M. de Brèves craignit de l'avoir blessée et, cherchant à détourner le cours d'une causerie qui avait sottement dévié, il ramena la conversation sur Paris.

— Est-ce vraiment une très belle ville ? demanda Noëlle avec un grand sérieux.

— Admirable ! même quand on arrive de Singapour et de Calcutta.

— Connaissez-vous le Louvre ?

— Oui.

— Notre-Dame ?

— Bien entendu.

— Avouez que je suis très malheureuse de ne pas pouvoir jouir au moins du souvenir de ces merveilles !

— Est-ce que votre tuteur redoute les voyages ?

— Il craint la fatigue des hôtels. Tout le jour et toute la nuit, je rêve de Paris, de ses concerts, de ses musées.

— Comme les princesses captives enfermées dans une tour !

— A peu près.

— Il ne me reste plus qu'à souhaiter qu'un prince Charmant vienne rompre le sortilège.

— Le prince Charmant est inutile ; il suffirait qu'un bon génie voulût employer son crédit à triompher de la résistance de mon parrain.

— Vous n'avez jamais quitté Plœmen ?

— Jamais ; il me semble, parfois, que j'y suis retenue prisonnière.

— On aurait pu vous choisir une plus triste prison ; ce coin de Bretagne est délicieux !

— Vous l'aimez beaucoup ?

— J'y suis né. Ma vieille nourrice a vécu ici pendant de longues années ; elle doit être morte, à présent. Avez-vous entendu parler de Gillette Varneç ?

— Gillette vit encore et se porte aussi bien que vous et moi. Quand j'étais petite, son aspect m'effrayait : elle me regardait d'un air sombre avec des yeux noirs qui brillaient sous sa cape de veuve. C'est une femme étrange ; Romuald Gaudry prétend qu'elle doit être jettatore.

— Qui est Romuald Gaudry ?

— Le fils d'un ami de mon oncle : un ingénieur civil qui arrive d'Italie, le pays de la superstition.

Elle se mit à rire. M. de Brèves s'imagina que son teint s'était légèrement coloré, mais c'était peut-être un effet du soleil couchant. Le ciel s'irradiait d'une grande lueur d'incendie et déjà le disque rouge affleurait la ligne d'horizon.

— Mon cousin a-t-il vieilli ? demanda M. de Brèves.

— Il est plus jeune que jamais, répliqua Noëlle gaiement, nous faisons des courses insensées à pied, à cheval ou en voiture. Hier, nous avons passé la journée à Tréguier ; mon oncle avait de sérieuses questions à régler avec son notaire.

— Ah ! s'exclama M. de Brèves avec un intérêt soudain.

— Oui, acheva la jeune fille en bâillant, la séance a duré deux heures, et je me suis fort ennuyée... Attention ! je donne un coup de barre : c'est le moment de vous bien tenir !

La *Mouette* doublait un cap rocheux, promontoire de granit couvert d'une abondante moisson d'algues. Armés de longs râteaux, des hommes et des femmes s'appliquaient à réunir en tas ces longues fibres gluantes encore tout imprégnées d'eau de mer ; plus loin, quelques-uns d'entre eux mettaient le feu aux mottes déjà sèches. Une odeur pénétrante d'iode et de soude se répandait dans l'air.

— J'en étais sûre ! s'écria Noëlle avec véhémence, la fumée va nous empêcher de voir le Rayon-Vert !

Se tournant vers son compagnon, elle lui expliqua avec gaieté :

— Vous savez que quand le soleil se couche, au moment où le disque disparaît, il se produit un phénomène de réverbération très curieux ; cela ne dure qu'un éclair. On attribue au Rayon-Vert la même vertu qu'aux étoiles filantes, et je suis ici pour tenter la chance. Voilà pourquoi je risque de me mettre en retard pour le dîner. Sept heures ! Comme le soleil tarde à descendre !... Allons, vite, vite, un peu plus vite !

Les yeux fixés sur l'horizon, elle restait immobile, rose d'émotion et d'inquiétude.

Il eût suffi, pour tout compromettre, d'un nuage, d'une voile, d'un peu de fumée emportée par le vent !

« Que souhaite-t-elle avec tant d'ardeur ? » se demanda M. de Brèves dont le scepticisme conventionnel s'émoussait au contact de cette nature originale et prime-sautière.

L'idée du bel ingénieur lui revint de nouveau à l'esprit. Un peu moqueur, il demanda :

— Serait-ce encore une croyance d'origine toscane ou piémontaise ?

— *Chi lo sa ?* répliqua-t-elle devenue malicieuse à son tour.

Mais elle ne sembla point saisir l'allusion déguisée ; un vrai rire d'enfant creusait une fossette au coin de ses lèvres, et le voyageur sentit s'évanouir ses soupçons.

Non, le cœur de sa gentille compagne ne recélait aucun secret. Quel était le but de ses désirs ? Une toilette neuve ? Un bijou ?... Qui sait ? peut-être une poupée ?... Curieux, il se pencha en avant.

Le globe de pourpre diminuait ; il parut glisser dans la mer. La jeune fille poussa une exclamation de joie.

— Voir Paris ! cria-t-elle.

Puis elle reprit vivement les rames, et la *Mouette* poursuivit son chemin.

— Avez-vous admiré le Rayon-Vert ? demanda-t-elle à son compagnon.

— Non ! avoua-t-il ; il est vrai que je tournais le dos.

— Vous êtes un incrédule ! Parions que, dans huit jours, je serai en route !

— Je le souhaite... puisque vous le désirez.

La course de la *Mouette* s'accélérait ; en quelques

minutes les promeneurs atteignirent la petite plage au-dessus de laquelle s'élevaient les tourelles du vieux manoir.

Perché sur une pointe de rocher, le château de Plœmen avait l'air d'une sentinelle chargée de surveiller le pays d'alentour.

En débarquant, Noëlle demanda à son compagnon :

— Faut-il prendre le plus court chemin ?

— Certes oui ! répliqua-t-il.

Mais, après trois minutes d'ascension, il commença à regretter son imprudente réponse. Il dut franchir un escalier à pic grossièrement taillé dans le granit.

La rencontre fréquente de longs filaments visqueux, déposés là par la marée, rendait l'escalade assez pénible. Noëlle, les jupes retroussées, les enjambait lestement ; M. de Brèves, embarrassé par son pardessus, sa valise, sa canne et son chapeau, prenait plus de précautions et redoutait un faux pas qui eût pu avoir de graves conséquences.

On parvint enfin à une porte basse que Noëlle essaya d'ouvrir. Comme la serrure résistait, elle eut un geste d'impatience.

— C'est fermé en dedans ! s'écria-t-elle.

— Faut-il redescendre ? questionna M. de Brèves.

— Non, attendez-moi là !

Avec une incroyable agilité, elle gravit un bloc de granit dont l'abord paraissait parfaitement inaccessible, et sauta sur la terrasse.

On l'entendit parlementer.

— Vite, la clé, mon oncle ! disait-elle, je vais ouvrir à M. de Brèves.

— Où est-il ? demanda une voix d'homme.

— Derrière la porte. N'avez-vous pas remarqué un étranger dans la *Mouette* ?

— Le diable emporte la *Mouette* ! D'après sa lettre, mon cousin débarque à l'heure même au *Lion d'Or*.

— Je vous dis qu'il m'accompagnait. Je l'ai trouvé en détresse sur la falaise. Sans moi, votre dîner risquait d'être retardé d'une bonne demi-heure. M. de Brèves était égaré.

— Tu divagues... Ouvre vite que je voie si tu as eu affaire à Antoine ou à son double.

Noëlle obéit. Un terrible : « Tonnerre de Brest »,

qui comprenait à lui tout seul deux ou trois douzaines de consonnes, s'échappa des lèvres de l'ancien commandant tandis que, lançant en l'air sa cigarette, il s'avançait les mains tendues pour accueillir le nouvel arrivant.

— Je vous laisse, dit Noëlle en riant, il est grand temps que je songe à m'occuper de ma toilette.

Elle disparut. M. de Verlaz prit le bras de son parent et l'entraîna vers le manoir.

Après l'échange des premiers souhaits de bienvenue, les deux hommes s'arrêtèrent devant la porte cintrée, surmontée d'un large écusson, qui donnait dans le château. M. de Brèves, du bout de sa canne, souligna la devise creusée dans le granit.

— Mon cher cousin, déclara-t-il avec cette gaieté caustique qui faisait le fond de son caractère, vous appliquez presque trop bien le : « Qu'ils y viennent ! » de vos ancêtres. J'ai eu mille peines à arriver jusqu'à vous.

— Pourquoi ne pas prendre le courrier ?

— Je me croyais en avance ; j'ai eu la fâcheuse idée de faire la route à pied, afin de recueillir sur la lande des souvenirs d'autrefois. Arrivé sur cette pointe que vous voyez là-bas...

— La Roche-aux-Algues, dit M. de Verlaz.

— La Roche-aux-Algues, répéta docilement M. de Brèves, j'ai demandé à quelle distance je me trouvais encore de Ploëmen. En apprenant qu'il me fallait marcher pendant trois quarts d'heure, j'étais absolument consterné.

— C'est alors que la fée des grèves est venue à ton secours !

— Une vraie descendante de Titania. J'ai eu le bonheur de ramener sur la rive sa barque que le courant entraînait et, en récompense de ce féal service, elle m'a permis de prendre place en face d'elle.

Il parlait d'un ton léger ; le comte lui mit la main sur l'épaule.

— Sérieusement, demanda-t-il, que penses-tu de ma pupille ?

M. de Brèves sourit et répliqua d'une voix mesurée :

— C'est une charmante enfant.

— Une enfant, tu as bien trouvé le mot ! s'écria M. de Verlaz enchanté. Noëlle, malgré ses dix-sept

ans, ignore tout de l'existence... tout, même ce qu'elle devrait savoir !

Son visage s'assombrit et il ajouta, avec une sorte de timidité :

— Tu as dû être surpris de l'entendre m'appeler : mon oncle ? Je n'ai jamais eu le courage de lui conter sa véritable histoire. Elle se croit ma nièce, la fille d'un parent éloigné.

— Si je ne connaissais pas votre filleule, je m'étonnerais qu'elle pût, à son âge, conserver de telles illusions ; mais je viens de passer presque une heure avec elle...

— Alors, tu comprendras mieux mes hésitations. Il me semble être en présence d'une de ces roses exquises et fragiles qu'un souffle brusque peut effeuiller.

— Les âmes ont une force que ne possèdent pas les fleurs ! dit une voix derrière les deux hommes, Noëlle est mieux trempée que vous ne le pensez pour l'épreuve et pour la lutte !

Le dos voûté sous sa soutane qui s'élimait en maints endroits, M. Martial, le vieux curé de Plœmen, venait, selon son invariable usage, partager au château le dîner du jeudi.

— Mon cher Antoine, dit-il en serrant dans les siennes les mains du nouvel arrivant, j'espère que vous avez gardé quelque souvenir de votre ancien professeur.

M. de Brèves se hâta de murmurer une phrase aimable, mais l'attitude du prêtre le surprenait presque autant que celle de la jeune fille. Ah çà ! dans ce pays perdu, on remontait donc à plus d'un demi-siècle en arrière : les demoiselles avaient des allures de pensionnaires en vacances, et les abbés se posaient tout de suite en prédicateurs !

— Mon bon curé, fit observer le châtelain, j'espère que vous ne vous fâcherez pas si je vous enlève mon hôte. Quelque désir qu'il éprouve de remuer avec vous les cendres du passé, je le soupçonne d'avoir grand besoin de faire un brin de toilette avant de se mettre à table... Veux-tu sauver ce domestique, Antoine, il te conduira à la chambre de la tourelle. Il me semble qu'à cause de sa vue merveilleuse, c'est celle que tu préféreras.

M. de Brèves s'engagea dans la file des longs

corridors et pénétra dans une vaste pièce éclairée d'un côté par une étroite ogive aux contours finement sculptés, de l'autre par une large baie d'apparence très moderne qui donnait sur la mer. De là, il pouvait admirer à loisir un panorama qui ne le cédait en rien, dans son austère beauté, à ceux qu'il avait récemment contemplés.

Le soleil avait disparu, laissant encore à l'horizon une trainée de lumière; les promontoires déchiquetés s'estompaient dans la brume du soir.

— Le beau pays ! murmura M. de Brèves.

Puis, l'artiste faisant place à l'héritier, après un regard jeté autour de cette chambre luxueuse où l'élégance et le confort étaient habilement combinés, il ajouta :

— Le beau domaine !

Et il poussa un léger soupir.

II

Demeuré seul, M. de Brèves commença par mettre de l'ordre dans sa toilette; puis il s'efforça — ce qui était plus difficile — d'en mettre dans ses idées.

Jusqu'à son retour des Indes, il s'était considéré comme devant partager avec Mme de Lernes — à titre d'uniques parents — la fortune très considérable du dernier comte de Verlaz, et voilà que, subitement, à son horizon doré, montait un nuage en la personne de Noëlle.

D'où venait cette enfant ? Personne ne le savait, et jamais Antoine de Brèves n'eût pu s'imaginer qu'elle se poserait un jour en rivale et en compétitrice. Il pensait que M. de Verlaz se contenterait de lui assurer un modeste avenir, en raison du rôle singulier et quasi providentiel que, seize ans auparavant, elle avait joué dans sa vie.

Vers cette époque, l'existence du vieillard avait été brisée par un terrible chagrin : il venait d'apprendre la mort de Bernard, son fils unique. Le jeune homme, brillamment sorti de l'École spéciale de Saint-Cyr, avait, sous l'influence d'un groupe d'écervelés qui désiraient ses capitaux pour réussir dans leur entreprise, envoyé sa démission au ministre et prévenu son père qu'il comptait employer sa

fortune personnelle à acheter des terrains dans le Manitoba. Il y eut entre les deux hommes quelques discussions violentes ; Bernard s'obstina et partit ; mais il ne cessa de solliciter le pardon de son père et le vieux comte se fût sans doute laissé attendrir, sans les conseils de Mme de Lernes et de M. de Brèves qui l'engageaient à la sévérité.

Quand, trois ans après, les journaux relatèrent un terrible accident de chemin de fer aux environs de Winnipeg, M. de Verlaz, en voyant figurer le nom de Bernard sur la liste des victimes, connut des heures de désespoir qui mirent sa raison en péril. Pendant des mois, on le vit errer comme une ombre le long des grèves, dans un état d'excitation qui atteignit son paroxysme lorsque la fête de Noël, cette fête des foyers heureux, vint mettre les carillons en branle et allumer dans les chaumières les bougies roses des sapins.

Cette nuit-là, il résolut d'en finir avec une existence dont le fardeau trop pesant accablait ses épaules. Debout sur la pointe de la Roche-aux-Algues, il sondait du regard l'abîme qui s'ouvrait devant lui. Le gouffre l'attirait ; il fit un pas.

Soudain, un cri d'enfant éclata à peu de distance.

— Qui va là ? demanda le comte rappelé à la réalité.

Personne ne répondit ; mais, dans le brouillard rendu lumineux par la clarté de la lune, M. de Verlaz vit passer une silhouette indécise qui disparut presque aussitôt.

Alors seulement il remarqua, dans l'anfractuosité du roc, une forme blanche qui se débattait.

C'était une petite fille de dix-huit mois ou deux ans, vêtue de grossiers vêtements et ligotée à la hâte. Dans l'impossibilité d'atteindre le persécuteur, le comte s'empara de l'innocente victime et, après avoir jeté deux ou trois appels à l'aide sans grand espoir d'être entendu, il regagna le manoir chargé de son léger fardeau.

Il espérait découvrir sur l'enfant quelque indice qui permît d'établir son identité ; mais la pauvrete n'était enveloppée que d'une grosse étoffe de laine qui emprisonnait ses membres délicats.

Les soupçons du comte se portèrent tout de suite sur une bande de bohémiens qui venaient de commettre, dans le pays, de nombreux vols et d'auda-

cieuses rapines. L'hypothèse paraissait fondée : comme maire de Plœmen, il s'était fait redouter et l'on pouvait attribuer à la frayeur causée par le son de sa voix la fuite de l'inconnu.

Il était, malheureusement, aussi impossible de connaître les desseins du misérable sur l'enfant, que de pénétrer le mystère qui entourait celle-ci. D'inutiles recherches furent tentées de tous côtés. Personne ne réclama le pauvre petit butin recueilli par M. de Verlaz sur la pointe de la Roche-aux-Algues ; mais cette nuit de Noël fut une date de résurrection pour le père de Bernard.

Brusquement éveillé d'un cauchemar de fièvre, il eut honte de la lâcheté qu'il avait montrée un instant, et son cœur privé de tendresse se donna tout entier à la faible créature dont l'intervention l'avait arraché à une mort que réprouvaient son honneur d'homme et sa foi de chrétien.

Noëlle avait grandi au château, ignorante du mystère qui entourait sa naissance, moins soucieuse d'ailleurs, dans sa naïveté d'enfant tendrement aimée, d'un passé déjà enseveli dans le brouillard que d'un avenir auquel son imagination prêtait des teintes d'azur et de rose. Sur ce fond radieux comme un décor de féerie, aucune silhouette précise ne se profilait encore, aucun prince Charmant n'était venu sonner du cor magique à la porte bien close de ce manoir féodal où régnait une petite princesse aux yeux gris comme son ciel breton, aux cheveux dorés comme le genêt de ses landes, vraie souveraine de légende qui semait sur son passage l'or et les sourires à pleines mains.

Pendant son séjour à Paris, Antoine de Brèves avait été averti par Mme de Lernes que M. de Verlaz songeait à adopter sa filleule dès qu'elle aurait atteint sa majorité ; et la veuve avait ajouté d'une voix qu'altérerait la colère :

— Nous devons nous opposer de toutes nos forces à ce projet. Outre qu'il me déplairait de voir une partie de la fortune, qui revient de droit à mes enfants, tomber dans des mains étrangères, je trouverais désastreux que le nom de Verlaz devint le patrimoine d'une petite paysanne sortie on ne sait d'où. Allez à Plœmen, mon ami, surveillez de près nos affaires et tâchez de me mettre au courant.

M. de Brèves, vaguement inquiet, s'était hâté de boucler sa valise, puis... en route pour la Bretagne !... Tandis qu'en habile stratège, il s'occupait à recueillir au vol quelques renseignements, le hasard l'avait mis en présence de celle qu'il s'amusait, la veille, à appeler « l'ennemie » et qui, depuis cette première entrevue, lui semblait beaucoup plus redoutable qu'il ne l'aurait jamais pensé.

Une pendule sonnant la demie d'un timbre clair et impérieux le rappela soudain à la réalité.

Passant devant une glace, il y jeta un coup d'œil et s'irrita de se voir des rides :

— Vieil oncle grondeur ! grommela-t-il, ne dirait-on pas que je frise la cinquantaine ?

Il descendit au salon, où Noëlle l'avait précédé. Assise auprès du curé, elle le questionnait avidement sur les détails d'une prise de voile à laquelle il avait assisté.

— Est-il exact, demandait-elle, qu'on a chanté le *Libera* sur la novice étendue de tout son long sur le pavé et couverte du drap mortuaire ?

— Très exact, ma chère enfant ; c'est une des parties les plus touchantes de la cérémonie.

— Mon bon curé, elle me ferait mourir de peur ! Si je voyais Lucienne Gaudry là-dessous, je quitterais ma place pour aller l'embrasser et m'assurer qu'elle vit encore !

— Qui vous dit que Lucienne se fera religieuse ?

— Mon petit doigt... et le vôtre. Je sais bien qu'elle ne quittera jamais sa mère ; mais, plus tard, quand elle sera seule et que Romuald sera marié, elle nous abandonnera pour se retirer dans quelque cloître... ou pis encore, pour s'en aller par delà les mers évangéliser les petits nègres, les petits Turcs et les petits Chinois.

— Vous parlez comme une étourdie qui mériterait qu'on la grondât. La vocation est une chose grave : elle fleurit où Dieu l'envoie. Qui sait si vous-même, un jour ?...

— Moi, mon bon curé, me faire carmélite !

— Ce serait grand dommage, dit une voix derrière les causeurs.

Noëlle se retourna brusquement et faillit se laisser choir de sa chaise, en constatant que M. de Brèves avait assisté à sa conversation avec l'abbé Martial.

— Qu'est-ce qui serait dommage ! demanda-t-elle.

Il eut son sourire discret d'homme du monde qui refuse de s'expliquer et, sans bien savoir pourquoi, elle rougit jusqu'aux oreilles tandis que le curé fronçait imperceptiblement les sourcils.

Noëlle avait mis, ce soir-là, un peu de soin à sa toilette. Certes, sa petite robe grise, sortie des mains malhabiles d'une couturière de village, lui seyait moins que son étrange costume de pêcheuse ; mais elle avait tiré parti, avec une inconsciente coquetterie, de sa merveilleuse chevelure relevée en lourde torsade et dans laquelle, au moment de descendre, elle avait piqué un œillet. Elle devinait que les yeux d'Antoine s'étaient arrêtés un instant sur la masse des cheveux ondés, et que son silence voulait dire qu'il serait cruel de voir tomber tant de richesse sous d'impitoyables ciseaux.

Un peu embarrassée du silence qui avait suivi la remarque de M. de Brèves et que, dans son inexpérience de maîtresse de maison, elle n'osait pas rompre, bien qu'il lui semblât très lourd, elle se leva et, pour prendre une contenance, feignit d'arranger dans un vase quelques fleurs que Pierre venait d'apporter du jardin ; mais sa pensée était ailleurs. Ses doigts ne lui obéissaient plus. Elle brisa la queue d'un dahlia, effeuilla une branche de jasmin et se blessa aux épines d'une rose. Des gouttelettes d'eau jaillirent du cornet de cristal jusque sur la soutane du prêtre.

— Ah ! mille pardons, monsieur le curé, s'écria-t-elle, veuillez excuser ma maladresse et, comme gage de réparation, accepter ce bouquet pour l'autel de Notre-Dame de Lourdes.

— Il me semble que j'ai droit tout autant qu'à M. le curé à un dédommagement, déclara M. de Brèves en montrant une tache humide sur sa manchette brillante ; je réclame justice et partage, et comme je n'ai pas d'autel chez moi...

— Que vous faut-il ? demanda Noëlle qui avait repris sa gaieté.

— Seulement un œillet rose pour le glisser dans ma boutonnière.

— Vous aimez les œillets ?... C'est ma fleur de prédilection. Je puis facilement vous satisfaire : Pierre en remplit mes bouquets.

En ce moment, le domestique parut, très correct, ganté de blanc, et laissa tomber de ses lèvres, comme s'il accomplissait un rite, la phrase sacramentelle :
— Mademoiselle est servie !

On se dirigea vers la salle à manger, le curé marchant auprès de Noëlle, le comte affectueusement appuyé sur le bras de son parent.

Bien que son train de maison fût généralement simple, M. de Verlaz avait conservé certaines habitudes de luxe que lui permettait sa grosse fortune. Le diner, très soigné, fut servi dans de la vaisselle plate ; sur chaque bouton de sa livrée, Pierre portait la même couronne qui s'étalait orgueilleusement au fronton des meubles sculptés. Les bouteilles poudreuses, s'alignant sur le buffet, disaient la richesse des caves.

— Si la chasse était ouverte, je t'aurais fait goûter de mon gibier, dit le vieillard à M. de Brèves ; en dépit de mes soixante-huit ans, j'ai gardé la sûreté de coup d'œil qui m'a valu jadis plus d'un succès au régiment. Contente-toi de ma pêche ; ce bar a été pris ce matin.

— Tous mes compliments, répondit M. de Brèves ; et se tournant vers Noëlle, il ajouta :

— Vous partagez, sans doute, les passe-temps de votre tuteur ?

— Non, répondit la jeune fille, je ne tue jamais de bêtes sans défense. Je voudrais pêcher la baleine et chasser le sanglier.

— Pourquoi pas le tigre ? Voilà un animal qui vend chèrement sa vie ! J'ai vu des chasses merveilleuses dans les Indes.

— Rapportes-tu de bons souvenirs de tes voyages ? demanda M. de Verlaz.

— Bons et mauvais ; c'est une vie où l'on s'use vite et qui a ses heures de tristesse et de solitude.

— De sorte que tu reviens converti, presque disposé à te créer un foyer ?

— Mon cher cousin, vous allez vite en besogne ; songez que je ne suis pas encore débarqué depuis deux mois.

— Je songe surtout que tu as doublé, depuis assez longtemps, le cap de la trentaine pour que celui de la quarantaine, qui déjà pointe à l'horizon, risque de te trouver plongé dans l'impénitence finale. Je ne

puis croire que Bathilde de Lernes ne t'ait pas déjà sermonné sur ce point.

— Bathilde est bien trop occupée de ses propres affaires pour se mêler des miennes ! C'est la Parisienne modern-style, toujours en courses et en visites. Elle traîne à sa suite Yolande sortie de lisières ; Sabine, à cause de ses seize ans, reste encore en puissance d'institutrices, de gouvernantes et de professeurs de toute espèce ; quant à Gaston, le pauvre enfant ne quitte guère sa chaise longue.

— Son état s'est-il aggravé ?

— Terriblement ! La mère s'illusionne beaucoup, mais les médecins auxquels j'ai parlé n'ont qu'une médiocre confiance dans le traitement d'eaux thermales qu'ils lui font subir, plutôt par acquit de conscience que dans l'espoir d'obtenir une guérison.

— Bathilde a-t-elle accompagné son fils ?

— On ne peut guère imposer à Yolande et à Sabine l'ennui d'une saison au Mont-Dore, où l'on se dessèche sur pied ; d'ailleurs, Gaston a une institutrice qui lui est entièrement dévouée et qui remplace sa mère.

— Qui remplace sa mère ! se récria le curé.

— Très avantageusement ! riposta M. de Brèves. Quoique veuve, Mme de Lernes est la femme la plus absorbée qui soit au monde. Je ne la blâme pas : la vie moderne a de terribles exigences.

— Les exigences maternelles ne doivent-elles pas tenir le premier rang ?

— Oh ! monsieur le curé, je suis, sur ce point, un lamentable casuiste. Est-ce à un pauvre vieux garçon — remarquez que mon cousin me tient pour tel — qu'un théologien aussi habile que vous peut demander compte des obligations contenues dans le quatrième commandement ? Je ne cherche pas à discuter si ma cousine de Lernes a tort ou raison ; je constate seulement les faits. Un groupe d'amis vient d'organiser, dans les provinces du littoral, une excursion d'automobile, et je sais qu'elle est déjà en route avec sa superbe Peugeot.

— Autres temps, autres mœurs ! conclut M. de Verlaz.

Et, pour changer de conversation, il fit un signe à Pierre qui, débouchant une des vénérables bouteilles, se mit en devoir d'emplir les verres après préa-

lablement glissé le nom du cru aux convives, de cette voix morne qui distingue les domestiques bien stylés.

« L'incident est clos ! » pensa Noëlle avec regret.

Le seul nom de Bathilde de Lernes évoquait, pour la petite solitaire de Plœmen, un monde inconnu tout chatoyant de soie, de dentelles et de lumière. Elle se rappelait les détails de la dernière entrevue, vieille de deux années déjà ; Mme de Lernes, type accompli de la femme du monde dont le sourire peut cacher des trésors de bonté ou des abîmes de fourberie ; Yolande en catogan — ses dix-huit années sonnaient — et Sabine, parée et frisée, avec une coiffure en bouclettes qui lui retombaient sur le nez. Gaston était demeuré à Paris, sous la garde sans doute de son institutrice modèle.

Pendant deux jours, le vieux manoir avait, comme au temps de ses grandeurs, entendu bruire sur ses parquets le doux froufroutement des longues traines ; sous des doigts savamment exercés le piano avait appris à redire les vieilles mélodies d'autrefois, remises au jour par un caprice de la mode... puis l'enchantement avait cessé. Un coup de baguette l'avait fait naître ; un coup de baguette l'emporta... et le château féodal parut plus triste et plus noir à la pauvre prisonnière qu'il étouffait sous ses murs.

Alors Noëlle souhaita de voir Paris, le paradis lointain accessible seulement à ses rêves, et quand Romuald lui eut assuré que c'était une ville comme les autres, avec de grandes maisons, de grandes rues et de grands monuments, elle commença à perdre un peu de sa confiance en lui.

De dix ans plus âgé que la jeune fille, Romuald exerçait sur elle, depuis leur petite enfance, un très réel ascendant. Son père, camarade de promotion de M. de Verlaz, mis en retraite pour cause de santé avant la limite d'âge, était venu se fixer à Plœmen peu de temps après l'entrée de Noëlle au vieux manoir.

Le jeune homme n'ignorait donc aucun des détails du dramatique sauvetage ; Lucienne, sa sœur cadette, initiée au secret, se fût gardée d'y faire allusion dans ses longues causeries intimes avec son amie.

Entre les deux jeunes filles, d'ailleurs, il était surtout question d'avenir, et Noëlle s'irritait depuis qu'elle découvrait dans le cœur de Lucienne les indices d'une vocation religieuse qui devait entraîner

la sœur de Romuald dans la voie des âpres renoncements et des dévouements héroïques.

Lucienne se défendait.

— Ma vie est tracée, disait-elle, je resterai auprès de maman dont la santé est ébranlée depuis son veuvage... puis Romuald a besoin de moi.

Noëlle secouait la tête.

— Jure-moi, lui disait-elle, quand tu seras garde-malade chez les lépreux d'Australie, de me réserver une place où je finirai mes jours.

Lucienne riait; avec cette étourdie de Noëlle, il était impossible de causer dix minutes sérieusement.

Romuald, en sortant de l'École centrale, avait trouvé une situation dans une usine d'Italie; il jouissait en ce moment d'un congé de trente jours dont la moitié s'était déjà écoulée.

Le diner s'achevait; selon l'antique usage, le vieux prêtre récita les grâces, ce qui ne manqua pas d'amener sur les lèvres de M. de Brèves un sourire d'ailleurs vite dissimulé.

— Je vous laisse, dit Noëlle en se levant, je déteste l'odeur du tabac et je profiterai de ma solitude pour achever le bouquet promis à M. le curé.

Elle esquissa une révérence et s'enfuit, pendant que les trois hommes passaient dans une pièce voisine tendue de lourdes draperies orientales.

Pierre vint apporter le courrier.

— A demain les affaires sérieuses! déclara le comte qui, paresseusement étendu sur un canapé, regardait avec béatitude monter la fumée de son londrès.

— Fil s'écria le curé de Plœmen; ouvrez ces lettres: il peut y en avoir d'importantes. Nous vous laissons toute liberté, M. de Brèves et moi.

— Liberté est joli; vous me donnez un ordre. On dirait presque — Dieu me pardonne de vous soupçonner d'une telle indiscretion! — que vous avez reconnu l'écriture de M^e Gérard, mon notaire, l'homme le plus filandreur de France et de Navarre. Je ne lui rends visite qu'à de rares intervalles et j'évite avec un soin jaloux les relations par correspondance. Ceci, mon cher Antoine, te donnera peut-être une fâcheuse idée de mon habileté comme homme d'affaires; mais je suis, hélas! soldat, noble

et Breton : c'est te dire que le dernier des clercs de procureur, avec trois mots de latin de cuisine, pourrait me ruiner de fond en comble et me prouver, par-devant la loi, que je lui ai fait don de mon château, de mes terres et de ma fortune.

— Vous exagérez, mon cousin, dit M. de Brèves en souriant.

— En aucune façon, hélas !... et si je ne craignais que ta fureur ne doublât celle de ce bon abbé qui, depuis six mois au moins, me menace de ses foudres, je te révélerais la vérité. Devine ce que contient cette enveloppe ?

— Je suis peu apte, malheureusement, à déchiffrer les énigmes.

— Un testament, mon cher... qui, dicté dans une crise de révolte et de misanthropie, donne et lègue tous mes biens de famille à la commune de Plœmen.

Tout en parlant, le vieillard étudiait le visage de son parent ; il eut lieu d'être satisfait. Aucun muscle ne bougea, aucune lueur de convoitise n'éclaira les prunelles sombres à demi voilées par les cils.

— Je dois avouer, reprit-il, que, pendant longtemps, j'ai oublié l'existence de cet absurde document. C'est subitement, à propos d'un legs assez élevé que je faisais à l'abbé Martial, que j'ai eu l'occasion de lui en parler. Il s'est emporté comme une soupe au lait. En déshéritant mes parents, j'obéissais, prétendait-il — et je crois qu'en ce qui concerne Bathilde, il n'avait pas tout à fait tort — à un sentiment de rancune. En outre, je renonçais à tout moyen d'assurer l'avenir de Noëlle, que ma mort laissait dans une atroce misère. En somme, j'agissais fort mal. Le fait démontré, il s'agissait de réparer mon crime, d'affronter le terrible M^e Gérard. Je ne m'y suis résigné qu'hier. Oh ! l'ennuyeuse séance ! Noëlle a dû t'en parler : elle baillait comme moi. Impossible de retrouver le papier ; on m'a promis de me l'expédier et le voici qui m'arrive sous pli recommandé. Je dois retourner demain à l'étude, afin d'en dicter un autre qui sera plus favorable à mes légitimes héritiers, mais qui lésera la commune et le presbytère.

Il appuya la main sur l'épaule du curé.

— Mon cher ami, reprit-il, vos vœux seront comblés. Je vais, cette nuit, me pénétrer de la pensée

que mon dernier jour approche; mais, voyez-vous, parler de testament à un homme bien portant, c'est un peu comme vanter les bienfaits d'une amputation à un homme dont les jambes sont saines; il vous rira au nez. N'empêche, mon pauvre Antoine, que sans mon vieux curé, tu aurais vu filer à ta barbe — laquelle est d'ailleurs fort belle — le château de Plœmen, et tout ce qui s'ensuit... Mais, puisque nous voici, bien malgré moi, sur le chapitre des affaires, parlons-en sérieusement. Je ferai trois parts de ma fortune : l'une pour Bathilde, l'autre pour Noëlle, l'autre pour toi. Ne t'étonne pas de me voir mettre ma fille adoptive au rang de mes héritiers naturels. C'est à Noëlle que je dois d'être sorti de l'abîme de désespoir où j'ai failli sombrer, et ma reconnaissance lui est acquise, en même temps que ma tendresse. Je veux qu'elle soit pour vous mieux qu'une cousine, presque une sœur; elle le mérite à tous égards, et vous ne tarderez certainement pas à le reconnaître... Et maintenant, que les vieilles rancunes soient oubliées et que le feu en fasse justice!

Il présenta le papier jauni à la flamme d'une bougie, qui le consuma entièrement; puis, repoussant du pied les débris, il conclut avec un sourire :

— Allons, mon cher enfant, si je meurs intestat, je puis être tranquille : tu connais mes intentions.

La soirée s'acheva sur la terrasse du château.

— Êtes-vous musicienne? demanda Antoine à Noëlle.

— J'adore la musique, avoua-t-elle, mais je n'ai jamais pris de leçon et je crois que je chante faux.

— Je m'imagine le contraire; vous *parlez juste*, ce qui est rare. N'avez-vous jamais solfié?

— Au printemps avec les alouettes; mais elles entonnent si haut que j'ai peine à les suivre!

— Vous êtes ambitieuse dans le choix de vos professeurs; je n'oserai plus me mettre sur les rangs.

— Quoi! vous auriez pensé?

— A vous faire tirer parti d'un don que vous devez posséder? Bien entendu! Tout musicien qui se trouve en présence d'un talent non encore exploité, éprouve une joie presque égale à celle d'un chercheur d'or qui découvre un filon.

— Tout au plus quelques paillettes...

— Eh bien ! essayons. Le piano est près de la porte-fenêtre. Votre tuteur et le curé nous entendront d'ici.

— J'aurai peur.

— Peur de moi ?

— Un peu... si vous alliez me gronder comme autrefois.

Il faut croire que le souvenir de cet « autrefois », si fréquemment évoqué par Noëlle, était désagréable à M. de Brèves, car le même nuage couvrit son front. Il pénétra néanmoins dans le salon et alluma les bougies.

— Commencez ! lui dit la jeune fille.

Il s'assit en pleine lumière, tandis qu'elle restait dans l'ombre, et entonna, d'une belle voix de baryton, les *Astres*, de Schubert.

Des bravos enthousiastes saluèrent la première strophe ; M. de Verlaz et son hôte s'étaient rapprochés. La voix s'épandait en ondes sonores sous ce ciel d'une transparence exquise.

« Les champs, les forêts, la pleine et vaste mer, et les fleurs, et le soleil, tout chante le saint nom de l'Éternel. »

— C'est presque un psaume, dit le prêtre en souriant. *Benedicite sol et luna, Domino; benedicite stellæ cæli Domino.*

— N'avez-vous pas quelques partitions ici ? demanda M. de Brèves, j'ai peu de mémoire et je retiens mal la musique par cœur.

— *Roméo et Juliette*, je crois, répondit M. de Verlaz.

— Presque tous les airs sont pour ténor. Bah ! je pourrai, à la rigueur, vous fredonner la ballade de la *Reine Mab* et la jolie chanson de *Stéfano*, bien qu'elle soit écrite pour voix de femme :

Que fais-tu, blanche tourterelle,
Dans ce nid de vautours ?

Il plaqua quelques accords, et sa voix s'éleva de nouveau.

— Tu as fait de singuliers progrès ! dit le comte.

— A Calcutta, chez des amis, nous faisons de très bonne musique... Voyons, Noëlle, essayez ce morceau.

Il s'arrêta, un peu confus.

— Je vous ai appelée Noëlle, dit-il, excusez-moi, je vous en prie... c'est une habitude d'autrefois.

A son tour, il parlait du passé. La jeune fille eut un gai sourire :

— Dois-je répondre : oui, mon oncle ? demanda-t-elle malignement.

— Non, de grâce... ce titre apocryphe me range trop prématurément dans la catégorie des grands-parents auxquels on doit le respect... nous sommes presque cousins ; appelez-moi Antoine.

En disant ce mot : presque cousins, il avait regardé M. de Verlaz. Le visage de l'excellent homme s'éclaira ; il avait redouté de la part de ses héritiers un peu d'opposition à ses projets sur Noëlle, et voilà que, devant lui, la route s'aplanissait subitement. Il est vrai que la petite fée de Plœmen était de celles qui sont capables d'opérer des prodiges.

Elle chantait maintenant d'une voix qui, d'abord contenue, s'étendit peu à peu. M. de Verlaz approuvait de la tête.

— Vous aurez un joli soprano ! affirma Antoine, mais il vous faudrait des leçons plus savantes que les miennes : les conseils d'un maître de Paris.

— Est-ce un complot ? demanda le comte, amusé.

— Peut-être, fit M. de Brèves sur le même ton.

En ce moment, Pierre se montra.

— Mon domestique vient chercher le courrier, expliqua le vieillard à son hôte ; as-tu des lettres à faire mettre à la poste ? La voiture part à quatre heures du matin.

— Je crois me souvenir qu'à Plouaret, en attendant le départ du train, j'ai écrit à un camarade... Voici l'enveloppe ; je ne vous demande que le temps de la cacheter...

Il enflamma rapidement un bâton de cire à la bougie et appuya sa chevalière d'or. Noëlle se pencha pour examiner l'empreinte.

— Brr ! fit-elle, la méchante bête ! Est-ce un aigle ou un faucon ?

— Un vautour, parait-il ; j'ignore l'origine de cet emblème.

— Et votre devise ?

— Je n'en ai pas, mais je me plais à espérer qu'elle serait plus accueillante que la vôtre. « Qu'ils y viennent ! » et une épée nue : voilà qui est encourageant !

Noëlle eut un geste mutin.

— Prenez garde aux armes parlantes ! dit-elle gaiement, on pourrait attaquer les vôtres !

Elle chantonna le motif de Gounod :

Aux vautours, il faut la curée...

M. de Brèves secoua la tête.

— Vous êtes une redoutable adversaire, répondit-il, il ne me reste qu'à m'avouer vaincu.

L'abbé Martial prenait congé ; Noëlle l'accompagna jusqu'à la grille du parc. Quand elle remonta dans sa chambre, la lune dans son plein éclairait les falaises d'une lueur fantastique. La crête des vagues blanchissait comme s'il s'y était posé des milliers de cormorans.

La jeune fille s'accouda au balcon ; les paroles de la mélodie allemande lui revenaient à l'esprit. Elle les murmura à demi-voix :

« C'est Lui qui jeta dans les airs les flots d'argent de la lune et les flots d'or du soleil ; c'est Lui qui te posa dans l'étnier, bel arc-en-ciel, comme un pont sacré qui joint la terre avec les cieux. »

— Allons ! déclara-t-elle, la musique est une belle chose et M. de Brèves me paraît bien plus aimable qu'il y a dix ans !

Elle se regarda dans une glace, sourit un peu et continua :

— J'ai changé, depuis ce temps-là. Je n'étais qu'une enfant maussade ; me voici maîtresse de maison... Vraiment, j'ai été très convenable. Tout le monde me traite en jeune fille... tout le monde, excepté Romuald qui a l'air de me considérer comme une écolière. Je lui revaudrai cela !

Elle s'arrêta un instant, troublée dans le cours de ses réflexions par le souvenir de son ami d'enfance, et conclut d'un air perplexe :

— Je voudrais bien savoir ce qu'il pensera de mon nouveau cousin.

III

M. de Brèves s'éveilla, le lendemain de son arrivée, avec l'impression d'un homme qui a côtoyé un grand danger et qui l'a évité miraculeusement.

Ainsi donc cet héritage qu'il avait escompté comme

certain avait failli lui échapper par suite de la négligence d'un vieillard peu soucieux de ses affaires. À quoi tient la fortune?... Il eut un frisson rétrospectif et, voyant qu'il faisait jour, il sauta de son lit et procéda rapidement à sa toilette.

Sa pendule sonna six heures; aucun bruit ne se produisait dans l'escalier, ni dans les corridors. Il songea qu'il serait peut-être indiscret de troubler le repos général et, sortant de sa valise un buvard de voyage, il déposa sur un guéridon de laque tout ce qu'il fallait pour écrire.

En vérité, depuis la veille, il marchait de surprise en surprise.

Pouvait-il s'attendre à pénétrer dans le manoir sous l'égide d'une pècheuse aux allures de grande dame qui revendiquait, avec une fierté naïve, son titre usurpé de châtelaine de Plœmen? Pouvait-il penser que, le soir même, assis devant un piano criard, il chanterait un lied de Schubert n'ayant pour auditoire qu'un bon gentilhomme campagnard, un vieux prêtre et une petite fille? Pouvait-il s'imaginer enfin que, dans cette même soirée, il verrait détruire sous ses yeux un document suspendu comme une épée de Damoclès, depuis une dizaine d'années, au-dessus de sa tête et de celle de Mme de Lernes?

« Tout est bien qui finit bien, pensa-t-il, je vais écrire à Bathilde. »

Dans sa joie d'avoir recouvré un bien qu'il s'était vu si près de perdre, il se sentait envahi par des sentiments de mansuétude universelle. Évidemment, l'admission de Noëlle au titre d'héritière du vieux comte ne pouvait pas s'accepter sans cette grimace qui accompagne la déglutition d'un fruit vert; mais, après du péril couru, l'apparition d'un tiers n'était qu'un mal relatif... et puis elle était gentille, cette petite usurpatrice, très gentille même, et s'il avait eu sept ou huit ans de moins...

Il se mit à rire tout seul.

— C'est cela, dit-il, je suis en train de devenir amoureux! Dans un mois, je me pose en rival du bel ingénieur, et nous nous battons à l'épée sur une pointe de roche.

Il prit une feuille de papier, consulta un agenda de poche pour s'assurer de la date qu'il avait oubliée au milieu de ses pérégrinations, et traça à l'adresse de

Mme de Lernes un résumé sommaire des faits qui pouvaient l'intéresser. Sans relire sa lettre, il la plia, la glissa dans l'enveloppe et, après s'être amusé quelques instants au souvenir des réflexions de Noëlle sur le vautour à large envergure qui ornait son cachet, il se disposa à sortir.

— Votre maître est-il levé ? demanda-t-il à Pierre qu'il rencontra dans le vestibule.

— M. le comte est en mer depuis cinq heures et demie.

— Et Mlle Noëlle ?

— Elle était partie bien avant ! Quand elle est descendue, je crois que la lune brillait encore... Monsieur veut-il déjeuner ?

— Je ne prends rien, le matin. Pouvez-vous m'indiquer la route de la poste ?

— Il n'y a pas de poste à Plœmen, monsieur ; on met les lettres dans une boîte.

— Où est cette boîte ?

— Au bureau de tabac ; c'est facile à trouver. En sortant de la cour, monsieur tournera à gauche, puis à droite en face de l'hôtel du *Lion d'Or* ; ensuite il prendra la ruelle qui conduit à l'école des Sœurs, et il longera le mur du jardin jusqu'à ce que...

— Merci dit M. de Brèves coupant court aux explications qui lui semblaient assez obscures, je pense que je pourrai m'en tirer.

Il sortit par une vraie porte, et non point par la poterne basse qui lui avait donné, la veille, accès dans le château. Il prit à gauche, comme le lui avait conseillé le valet de chambre ; mais, ayant complètement oublié la recommandation expresse de tourner en face du *Lion d'Or*, il se trouva bientôt dans un étroit boyau, pavé de cailloux pointus et bordé de maisons basses, cubes de granit aux toits de chaume devant lesquels grouillait une foule innombrable de marmots.

« Bon ! se dit-il, je me suis trompé. Qu'importe ! Tout chemin mène à Rome, et l'on ne doit pas se perdre dans Plœmen. »

On se perdait, dans Plœmen ; au lieu d'aboutir sur la place de l'église, la ruelle venait s'ouvrir juste en face de la mer.

— A Dieu vat ! murmura Antoine absolument déconcerté. Je comptais profiter de la matinée pour

mettre en ordre mes notes de voyage ; mais, puisque le sort en a décidé autrement et qu'il me convie à une promenade, je me laisse faire. Ma montre est réglée et, d'ici, j'entendrai sonner la cloche du château.

Il s'engagea donc dans les landes coupées de touffes de chardons et hérissées de distance en distance de lourdes masses granitiques. A peine avait-il fait cent pas qu'il entendit des aboiements. Une voix irritée appela : « Nick » à deux reprises, et M. de Brèves se trouva en présence d'un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, aux traits fortement accentués, au teint coloré de cette nuance chaude que donne aux carnations du Nord le contact un peu prolongé de l'ardent soleil du Midi.

« M. Gaudry ! pensa-t-il, j'aimerais à l'interviewer ; mais, si sauvage que soit le pays, il ne l'est pas encore assez pour que deux étrangers s'interpellent comm : Ces explorateurs égarés sur les côtes de Guinée. »

Le nouveau venu semblait fort peu se soucier d'Antoine. Quand il eut contraint le rebelle, un beau caniche noir, à se coucher dans l'herbe à l'ombre d'un rocher, il s'assit, tira un livre de sa poche et se mit à prendre des notes sur un carnet.

M. de Brèves se décida à poursuivre sa route. Après avoir perdu un peu de temps à flâner le long des dunes, en écrasant entre ses doigts des feuilles de menthe sauvage au parfum pénétrant, il atteignit une maisonnette isolée, d'apparence maussade, avec des pierres qui se désagrégeaient et des ardoises mal assujetties que le vent faisait cliqueter. Sur un rocher voisin, planté au milieu de la lande comme si un cataclysme l'avait apporté là, on voyait encore des vestiges de construction.

A l'époque où le château de Plœmen défendait la côte bretonne contre les invasions des Anglais, il y avait eu en ce lieu une tour de guetteur, poste avancé gardé par des serviteurs fidèles qui, à l'aide de fanaux et de torches, avertissaient la garnison quand un danger la menaçait.

Après avoir examiné longuement la misérable bicoque, Antoine ferma les yeux et chercha à se souvenir. Quelle place un tel logis pouvait-il garder dans sa mémoire ?

Soudain, la lumière se fit ; il eut une exclamation :

— Gillette Varnec !

Et, pressant le pas, il traversa un carré d'oignons et de laitues au milieu duquel somnolait un gros matou noir. Son poing vigoureux ébranla la porte disjointe.

— Holà ! Gillette, holà !

Il ne reçut pas de réponse et, s'approchant de la fenêtre, il essaya de regarder à l'intérieur ; mais sur les vitres malpropres s'étaient étalés des rideaux de guipure aussi soigneusement joints que ceux d'un parloir de couvent. Il renouvela sa tentative et perçut distinctement un bruit de pas furtifs et un cliquetis de verres.

— Bon ! fit-il, il y a du monde là-dedans. Si peu sociable que soit devenue ma vieille nourrice, je la forcerai bien à me recevoir... Comment ! Gillette ! cria-t-il à haute voix, tu refuses de m'ouvrir à moi, Antoine de Brèves ?

Il se tut, épiant les bruits ; mais, cette fois, le silence fut si profond, si absolu, qu'il commença à penser qu'il s'était trompé tout à l'heure.

— Après tout, murmura-t-il, Gillette est peut-être sortie ; je n'ai qu'à continuer mon chemin.

Il ne lui fallut guère plus de dix minutes pour atteindre le promontoire où, la veille, il avait rencontré Noëlle à la recherche du Rayon-Vert.

C'était un bloc massif avec des anfractuosités profondes que chaque marée emplissait d'une abondante moisson de goémons et d'herbes marines. Au-dessous s'ouvrait une crique étroite bordée d'écueils. La mer avait creusé dans le granit une grotte peu profonde, mais difficile d'accès. Pour en atteindre l'ouverture, il fallait escalader des roches glissantes, entrer dans l'eau jusqu'au genou. Les touristes audacieux qui avaient tenté l'entreprise étaient revenus découragés de l'insuffisance du résultat. Mieux valait visiter sans peine les cavités immenses de Trégastel et de Plouman'ach.

M. de Brèves s'assit sur une pointe escarpée, tira un album de sa poche et se mit à crayonner.

En face de lui, le château de Plœmen dressait sa silhouette altière ; on avait habilement restauré cette construction du *xiv^e* siècle, qui avait dû subir plusieurs fois les furieux assauts des Anglais. M. de Brèves s'amusa à en souligner les détails d'archi-

lecture, quand il vit soudain une grande ombre s'allonger sur son papier.

Etonné, il releva la tête, prêt à se fâcher contre Pindiscret, mais il eut un mouvement de surprise en se trouvant en face de Gillette Varneç.

Elle avait vieilli, depuis dix ans. Sa haute taille s'était courbée; ses cheveux avaient encore blanchi, mais ses yeux n'avaient rien perdu de leur éclat. Ils brillaient d'une lueur singulière, au milieu de son visage ridé et noirci par le hâle; M. de Brèves eut une rapide sensation d'oiseau de proie. Il se leva, les mains tendues.

— Ma vieille Gillette, dit-il, je t'aurais reconnue entre mille! Pourquoi ne m'avoir pas ouvert ta porte, tout à l'heure?

— La porte de Gillette Varneç ne restera jamais fermée pour Antoine de Brèves, répondit la pêcheuse avec une certaine solennité, tu n'avais qu'à soulever le loquet!

— Mais je l'ai soulevé, j'ai appelé sans recevoir de réponse, et pourtant, j'en jurerais, le logis n'était pas vide. On parlait à l'intérieur.

Une lueur d'inquiétude se répandit sur les traits de la paysanne.

— Tu auras peut-être entendu mon gros chat noir poursuivre des rats dans la salle.

— Ton chat dormait dans le jardin. Allons, Gillette, un peu de franchise! Avoue que tu étais là avec des amies, fumant ta pipe et dégustant un verre de gwin ardent (1). Tu as pensé que je t'adresserais un sermon sur la tempérance.

La vieille femme parut hésiter; puis prenant son parti:

— Eh bien! oui, dit-elle, j'étais là; pardonne-moi, mon enfant, je n'avais pas reconnu ta voix.

— J'ai crié mon nom à tous les échos. Tu te troubles... bon! signons la paix. Je ne te fais pas de reproches, mais n'y reviens plus une autre fois... Et ta santé? Toujours solide? Vas-tu encore pêcher au large avec les hommes du pays? Quelles belles bêtes nous avons prises!... des bars, des dorades, des turbots dignes de la pêche miraculeuse!

— J'ai renoncé depuis plusieurs années à ces

(1) En français : eau-de-vie.

expéditions ; maintenant, je recueille des coquillages que les enfants du pays vont vendre aux baigneurs de la côte. Il ne me faut pas grand'chose pour vivre.

— As-tu des nouvelles d'Ervoan ?

La vieille femme sursauta aussi violemment que si Antoine l'eût frappée avec la branche d'ajonc épineux qu'il tournait entre ses doigts.

Son fils Ervoan, embarqué sur un navire de guerre, avait déserté, dix-sept ans auparavant, emportant une forte somme dérobée chez son commandant.

— Ervoan est mort, murmura-t-elle.

— Mort ! s'écria M. de Brèves étonné que cet événement ne fût pas parvenu à sa connaissance.

— Mort pour moi et mort pour toi ! ajouta l'étrange vieille en traçant un signe de croix sur ses lèvres et sur celles de son interlocuteur ; depuis le malheur, je ne veux plus qu'on prononce son nom.

— C'est se montrer bien impitoyable ! N'as-tu jamais recherché ses traces ?

— Jamais ! jamais ! Ne m'en parle plus, te dis-je !

— Tu es sa mère, pourtant !

— Oui, je suis sa mère, s'écria-t-elle avec un accent passionné, c'est pour cela que...

Elle s'interrompit brusquement, et d'une voix toute différente :

— N'as-tu pas envie, demanda-t-elle, de porter ces crevettes au château de Plœmen ?

Surpris de ce changement d'attitude, Antoine se retourna : Noëlle était derrière lui.

D'un geste bref, Gillette lui fit signe de garder le silence sur leur conversation précédente, et se tournant vers la jeune fille :

— J'ai des moules, des coques, des palourdes, proposa-t-elle. Y a-t-il dans mon panier quelque chose qui puisse plaire à la demoiselle de Verlaz ?

Elle essayait de sourire, de l'air engageant d'une pêcheuse qui offre sa marchandise ; mais ses terribles yeux démentaient ses paroles. Noëlle n'y fit pas attention : elle plongeait ses mains au milieu des coquillages qui retombaient les uns sur les autres avec un léger cliquetis.

— Belle récolte, mère Varneq ! dit-elle ; je ne sais pas comment vous pouvez rester des heures entières les jambes dans l'eau, attendant que les crevettes

viennent se jeter dans vos filets. Quand j'ai passé devant la Roche, expliqua-t-elle à M. de Brèves, Gillette était déjà en chasse ; à mon retour, il y a dix minutes, je l'ai retrouvée presque au même point.

Gillette fronça les sourcils ; les révélations de Noëlle démentaient formellement ses affirmations de tout à l'heure.

— Toutes les pêcheuses se ressemblent ! dit-elle.

— Ah ! répliqua Noëlle en riant, vous êtes plus grande que les autres... Est-ce que je vous ai fâchée ?

— Me fâcher, pourquoi ?... Je voudrais seulement que les jeunesses fussent moins promptes à soutenir un fait qu'elle ne peuvent pas prouver.

Elle reprit son panier d'un air maussade ; Noëlle, habituée à ses bizarreries de caractère, renonça à s'occuper d'elle.

— Vous ne devinerez jamais d'où je viens ? dit-elle à M. de Brèves.

— Je sais que vous êtes partie à l'aube, répliqua-t-il, et j'ai pensé qu'il devait y avoir quelque vertu secrète attachée au lever du soleil : un rayon jaune, au lieu d'un rayon vert.

— Vous êtes méchant !... Non, Rouzik le pêcheur, celui qui vous a trouvée hier en détresse sur la Roche-aux-Algues, m'avait offert de me conduire dans des grottes situées à deux kilomètres d'ici ; mais il fallait profiter de la marée.

— Votre excursion a-t-elle réussi ?

— A moitié ; l'eau montait déjà. Nous avons dû quitter la crypte sous peine d'y être submergés.

— Je m'étonne que M. de Verlaz autorise de pareilles équipées.

— Je ne lui demande pas toujours la permission !

— C'est très mal !

— Ne me sermonnez pas ; je pouvais accepter, jadis, les réprimandes de mon oncle ; mais je n'accueillerai pas de la même manière les conseils de mon cousin.

Elle souriait d'un air malicieux. La pêcheuse regardait alternativement les deux jeunes gens. Profitant d'un moment où Noëlle s'écartait, elle la désigna du bout de son filet.

— L'héritière de Verlaz ! prononça-t-elle à demi-voix.

— Je le sais ! répondit Antoine.

Il mit une certaine rudesse dans son accent. De quel droit Gillette prenait-elle avec lui cet air d'entente ?

Pour adoucir l'effet du reproche il ajouta, conciliant :

— J'irai te voir demain.

— A quelle heure ?

— Dans la matinée.

— C'est bon ; je t'attendrai. Je te ferai des crêpes comme autrefois. Tu seras mon petit garçon ; moi, ta vieille nourrice.

Elle ajouta presque timide :

— Est-ce que cela te ferait plaisir de l'amener ?

— Qui ? demanda-t-il surpris.

— La petite korriganne blonde qui prend le cœur avec sa voix douce et ses sourires d'enjôleuse.

— C'est de Noëlle que tu veux parler ?

— Oui... à mon âge, on devine !

— Perds-tu la tête ?... une enfant !

— L'héritière de Verlaz... tu réunirais les deux parts ; mais pourquoi ne songerais-tu pas plutôt à Yolande de Lernes ? Elle est belle celle-là, brune comme la nuit, avec des yeux de flamme.

— Ah çà ! mais c'est un complot ! Sois tranquille, nourrice, ma liberté m'est chère et je la garderai longtemps. D'ailleurs, je suis vieux, très vieux, tout près de la quarantaine.

Il s'éloigna pour rejoindre Noëlle qui ramassait des coquillages.

— Je vous croyais ensorcelé, dit-elle ; avouez que cette pauvre Gillette a un regard effrayant !

— Le chagrin a lourdement pesé sur ses épaules, répondit M. de Brèves, il en est ainsi de beaucoup d'entre nous. On les accuse d'être méchants, quand ils ne sont que malheureux !

— Il me semble qu'au contraire l'épreuve devrait élever les âmes. Si vous voyiez Mme Gaudry...

La phrase commencée s'acheva dans un cri de joie :

— Voici Lucienne et Romuald !

Le promeneur insociable, aperçu par M. de Brèves, s'avancait, en effet, accompagné d'une jeune fille presque aussi blonde que Noëlle, mais dont le visage irrégulier n'avait pour seule beauté que des yeux d'un bleu sombre, de ces yeux profonds qui semblent destinés à déchiffrer les âmes des autres sans révéler eux-mêmes leur secret. M. de Brèves,

frappé de la singulière réserve de Mlle Gaudry, se sentit tout de suite incliné à partager les soupçons de Noëlle au sujet de la vocation religieuse de son amie. On éprouvait auprès de Lucienne ce sentiment assez complexe et généralement très significatif de se sentir à la fois très près d'elle et très loin.

Le chemin resserré entre les dunes de sable était trop étroit pour qu'il fût possible aux nouveaux arrivants d'éviter la rencontre d'Antoine et de sa compagne. Les jeunes Gaudry paraissaient désireux de s'en tenir à un simple salut, mais Noëlle jugea bon de procéder à une présentation en règle. Ses efforts furent infructueux ; on eût dit qu'un secret maléfice pesait sur le petit groupe, et la situation de Mlle de Verlaz se fût terriblement compliquée sans l'intervention du caniche, qui se jeta sur elle tête baissée avec des jappements joyeux.

— A bas ! Nick, à bas ! gronda-t-elle.

Et se tournant vers Romuald ?

— Est-ce que mon chien vous accompagne ? demanda-t-elle avec étonnement.

— Nick m'a rejoint de bonne heure, répondit M. Gaudry, j'en ai conclu que vous deviez entreprendre quelque lointaine expédition. Comme il a horreur de l'eau et que vous avez pris l'habitude de le jeter à la mer sous prétexte de lui donner une leçon de natation, il a le bon sens de s'échapper dès qu'il vous voit mettre le pied dans une barque.

— J'admire la façon dont vous soutenez ce rebelle dans sa désobéissance ; il a, sans doute, invoqué le droit d'asile et vous ne voulez pas le livrer à ma colère. C'est très chevaleresque... Ici, Nick ! Faites le beau tout de suite !

Mais Nick, au lieu d'obéir, se tourna vers M. de Brèves avec un grognement absolument dénué de bienveillance. Il était évident qu'Antoine lui déplaisait, et il ne cherchait pas le moins du monde à faire mystère de ses impressions.

— Faites le beau ! répéta Noëlle en lui donnant une chiquenaude sur le nez.

Il poussa un grognement d'humeur, secoua drôlement ses longues oreilles et fila vers le château sans demander son reste, à la grande joie d'Antoine de Brèves qui avait suivi cette scène d'un air amusé.

— Evviva la liberté ! conclut-il en riant pendant

que Noëlle, désappointée, cherchait à expliquer que Nick était à l'ordinaire le plus soumis des caniches.

— Ce mod'le d'obéissance est déjà venu hier soir nous demander secours, déclara Lucienne gaiement : quand tu as détaché la *Mouette*, nous l'avons vu paraître à l'entrée du jardin.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas ramené ? Je l'aurais sévèrement corrigé.

— Tu avais bien d'autres choses à faire ! En passant près de la grille du parc, j'ai entendu de la musique.

— C'était M. de Brèves qui chantait.

— M. de Brèves n'a pas une voix de femme.

— Je suis trahie !... Antoine, dès ce soir, nous pousserons le piano au fond du salon et nous fermerons les fenêtres !

— Pourquoi ? Ta voix nous a fait grand plaisir ; n'est-ce pas, Romuald ?

Romuald, qui avait tressailli en entendant la jeune fille appeler par son nom le parent de son tuteur, répondit d'un air distrait :

— Très grand plaisir, en effet !

— Mon cher Romuald, s'écria Noëlle, vous manquez de grâce quand vous faites des compliments ! Pour vous punir, je vous condamne à venir ce soir avec votre sœur prendre le thé au château.

— C'est impossible, dit Lucienne, maman est fatiguée et je n'ose pas la laisser seule.

— Nous ne vous retiendrons pas longtemps. Deux heures seulement... Est-ce convenu ? J'entends une cloche qui doit être celle du déjeuner : il faut que je rapporte à mon oncle une réponse affirmative. Allons, Romuald, à la rescousse !

Le jeune homme rougit légèrement.

— Nous acceptons, dit-il : je me sens déjà coupable de tant de méfaits à votre égard, que je risquerais de m'aliéner à tout jamais vos bonnes grâces !

— Bien parlé ! J'aime à vous voir faire loyalement amende honorable. Alors je compte sur vous deux. N'oubliez pas de dire à Mme Gaudry combien je regrette qu'elle ne soit pas en état de vous accompagner.

Elle s'éloigna, suivie d'Antoine. Lucienne et son fr' re demeurèrent quelques instants immobiles, le regard fixé sur la frêle silhouette qui commençait à se perdre dans l'éloignement.

— Romuald ! dit doucement Lucienne.

Il eut un geste brusque comme quelqu'un qui s'éveillerait en sursaut.

— Rentrons vite, dit-il, maman pourrait être inquiète !

Sans rien ajouter, il glissa le bras de sa sœur sous le sien, et tous deux prirent d'un pas rapide le chemin de leur logis.

C'était une maison basse, enguirlandée de vigne ; un très petit jardinet sagement utilisé fournissait moins de fleurs que de fruits et de légumes.

Sur une terrasse abritée du vent et du soleil, une femme était assise, occupée à un travail de broderie. Elle leva la tête en entendant craquer le sable des allées, et ses yeux — de grands yeux profonds comme ceux de Lucienne — s'éclairèrent quand elle reconnut les arrivants.

— Maman, ne vous fatiguez pas ! s'écria la jeune fille.

— Je ne me fatigue pas, éternelle grondeuse ! répondit Mme Gaudry en souriant ; à t'entendre, on me croirait tout à fait invalide...

Elle déploya devant ses enfants une collerette, encore inachevée, à l'angle de laquelle était jetée une gracieuse touffe d'edelweiss.

— Admirez mon ouvrage, dit-elle ; eh bien ! mon fils, ne félicitez-vous pas votre mère ?

Elle appuyait sur l'épaule du jeune homme sa main fine où brillait son anneau de mariage, l'unique bijou qu'elle eût gardé au milieu des heures difficiles traversées depuis son veuvage pendant les études de Romuald. L'ingénieur eut un regard distrait, et avec cette indifférence des hommes pour les travaux féminins :

— Charmant ! mère, murmura-t-il, vous gâtez ma petite sœur !

La mère et la fille échangèrent un sourire. Jamais ce grand garçon, qui se vantait de posséder au plus haut point l'esprit pratique, ne s'était douté que les fameuses broderies partaient à date fixe par le courrier de Plœmen. On l'aurait surpris en lui révélant que le bien-être qu'il se plaisait à voir régner, pendant ses congés, au cher foyer de famille, avait été acheté par de laborieuses veilles, pendant lesquelles les yeux fatigués des brodeuses s'étaient plus d'une fois arrêtés sur son portrait.

— D'où venez-vous ? demanda Mme Gaudry.

— J'ai retrouvé Romuald sur les dunes, répondit Lucienne ; nous rentrions bras dessus, bras dessous, comme un jeune ménage, quand nous avons rencontré... devinez qui ?

— Un autre jeune ménage, peut-être ?

— Point du tout : Noëlle de Verlaz avec M. de Brèves.

— Est-il bien ?

— Oui.

Il y avait tant de réticence dans son accent, que Mme Gaudry se mit à rire.

Elle et Romuald s'amusaient beaucoup de ce qu'ils appelaient : les silences charitables de Lucienne. Très décidée à ne jamais effleurer d'un mot malveillant la réputation du prochain, et non moins résolue à demeurer dans la vérité, la jeune fille s'arrangeait de façon à se taire quand elle n'avait rien de bon à dire.

— Romuald, c'est à toi que je m'adresse, reprit Mme Gaudry, quel est ton avis sur le parent de notre vieil ami ?

— Il me déplaît ! répondit le jeune homme.

— Que lui reproches-tu ?

— Rien que des nuances. Je n'aime ni son regard, ni ses gestes... ni surtout les allures qu'il affecte auprès de Noëlle.

— Quelles allures ?

— Je serais peut-être plus à l'aise pour vous rendre compte de mes impressions, si ma très charitable sœur voulait me venir en aide. Employons une comparaison banale : Avez-vous vu un chat qui guette une souris ?

— Quelquefois.

— Vous savez combien il est souple, patelin, insinuant... avec, au fond des yeux, une lueur verte qui annonce le coup de griffe... Franchement, Lucienne, suis-je dans le vrai ?

À la grande surprise de la mère et du fils, Lucienne, au lieu de protester, serra ses mains l'une contre l'autre, comme elle avait coutume de le faire quand une émotion l'assailait.

— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-elle, je suis fâchée, Romuald, que ton opinion confirme la mienne. J'aurais voulu croire que je m'étais trompée, qu'au moins j'exagerais !

— Et tu penses que M. de Brèves ?...

— M. de Brèves me fait peur !

Mme Gaudry garda le silence.

Bien des fois, elle avait reproché à son vieil ami son rôle de dissimulation auprès de sa pupille. En cachant à Noëlle sa véritable origine, ne l'exposait-il pas à la rancune de ses héritiers ?

— Je veux que ma filleule soit heureuse, répondait obstinément le vieillard : j'écarterai de son chemin la douleur et la peine.

— Folle présomption, mon ami ! répliquait la mère de Romuald.

Hélas ! malgré ses efforts, elle n'avait pas réussi, la courageuse femme, à éloigner de son foyer la terrible visiteuse. La mort avait frappé deux fois, enlevant d'abord l'époux, puis une fille de douze ans, sœur jumelle de Lucienne. Vaillante comme sa mère, cette dernière supportait les tristesses et les deuils ; mais une sombre préoccupation altérait les traits de Romuald, et Mme Gaudry n'en connaissait que trop bien le motif.

Ami de jeunesse de Noëlle, il n'avait pu manquer de subir le charme très communicatif de cette nature spontanée, où l'enfant rieuse et candide laissait deviner, par instants, la femme exquise qu'elle serait plus tard ; mais cette affection, bien cachée au fond de son cœur, lui causait plus de soucis que de joies.

« A quoi bon me bercer d'illusions ? se disait-il dans ses heures de découragement ; sans fortune, obligé de me créer un avenir, je ne pourrai jamais me poser en prétendant de l'héritière de Vertaz : tout nous sépare... même l'indifférence de Noëlle qui s'obstine à ne voir en moi que son ancien camarade de jeux. Je devrais abandonner ce rêve absurde, fou, sans espoir... »

Cependant, au premier aspect d'Antoine de Brèves, il avait senti s'éveiller en lui-même cette jalousie latente qui dort presque toujours au fond de l'âme des amoureux.

Quels étaient les projets de M. de Vertaz ? Songeait-il à rapprocher Noëlle de son neveu afin que, les intérêts des deux jeunes gens devenant commun, toute idée de compétition en face de l'héritage à venir se trouvât d'elle-même écartée. Et Noëlle, qu'éprouvait-elle à l'égard d'Antoine ? Ne se laisserait-elle pas

prendre à la flatterie adroite, subtile, insinuante d'un homme qui ajoutait à tous ses prestiges celui qui plaît tant aux jeunes filles : le mystère de l'inconnu ?

Le déjeuner fut silencieux, peut-être parce qu'une même pensée absorbait l'esprit des convives.

— Sois prête de bonne heure, ce soir, dit seulement Romuald à sa sœur.

Il avait l'impression d'aller en reconnaissance sur un terrain ennemi.

Mme Gaudry essaya de sourire en regardant Lucienne ; mais quand elle reprit son ouvrage, un observateur attentif eût pu remarquer que l'aiguille tremblait très fort entre ses doigts.

JOURNAL DE NOELLE

Plœmen, le 22 août 19..

Comment l'idée m'est-elle venue d'écrire mon journal ?

Ce matin, en ouvrant mon armoire, j'ai trouvé ce gros cahier. Il y avait une chaise près de ma fenêtre, un buvard sur mon bureau. Je me suis assise et je crois vraiment... oui, je suis même tout à fait sûre... que mon porte-plume, après s'être trempé dans l'encre, est venu de lui-même se placer entre mes doigts. J'ai tracé la date machinalement, comme s'il s'agissait de commencer une lettre et puis je me suis arrêtée...

A qui écrirais-je, mon Dieu ?

En dehors de Plœmen, je ne connais personne. Pour la première fois de ma vie, une petite impression d'isolement m'a étreint le cœur. Le monde m'a paru grand et vide. J'aimerais à pouvoir me dire :

— Dans tel ou tel coin de la terre, il y a quelqu'un qui pense à moi.

Jamais, jusqu'ici, ces idées ne m'étaient venues ; on dirait qu'Antoine de Brèves les a apportées dans sa valise, cette fameuse valise de cuir fauve qui a été si bien éclaboussée, le jour de son arrivée ici. Tous les soirs après le dîner, en fumant leur cigare sur la terrasse, mon oncle et mon cousin remuent leurs souvenirs, et je suis épouvantée qu'un si grand nombre de noms divers puisse tenir dans une cervelle !

C'est comme un immense catalogue où tout est inscrit à sa place.

Mon catalogue est presque blanc et j'en ai eu le cœur serré... Alors, j'ai pris un grand parti.

Quand j'étais tout enfant, enfermée au château de Plœmen, et qu'il me prenait fantaisie de jouer à la « Madame », je m'installais devant une glace et je causais des heures entières avec ma propre image reflétée dans le miroir. Je l'appelais : « la petite fille d'en face. » Nous ne nous disputions jamais. A travers les années, notre intimité est demeurée la même. Faute de mieux, c'est avec elle que je vais correspondre aujourd'hui.

Je suis de mauvaise humeur. Dieu ! que Romuald est agaçant !... Ce matin, j'avais projeté une promenade en bateau dans ces fameuses grottes que j'ai commencé à explorer l'autre jour. Il a eu vent de la chose par une indiscretion de Lucienne, et il a prévenu mon oncle. J'ai été gratifiée d'un sermon en trois points, suivi de la défense formelle d'accompagner Rouzik. Romuald est mon mauvais génie ; il y a des jours où je le déteste ! Ce n'est pas Antoine de Brèves qui m'aurait trahie de la sorte ! Dois-je croire que c'est parce qu'il me témoigne moins d'intérêt ?

Je ne peux pas m'expliquer l'antipathie de Nick et de Romuald pour le parent de mon oncle. Mon chien lui montre les dents, et mon ami... les talons. Quand M. de Brèves entre par une porte, Romuald Gaudry s'empresse de disparaître par l'autre. Mon tuteur lui a fait quelques observations à ce sujet. Il a marmotté des excuses indistinctes, lesquelles m'ont paru d'ailleurs n'avoir pas le sens commun.

Voici Nick qui gratte à ma porte.

Nick est mon meilleur compagnon : il a de jolis yeux très doux, un bouquet de poils au bout de la queue. J'ai eu, hier, la fantaisie de lui mettre un ruban dans les cheveux ; mais il a été presque aussi fâché que quand on lui attache sa muselière. Mon caniche n'aime pas la toilette : il est comme Lucienne Gaudry !

C'est mon oncle maintenant qui traverse les dunes ; il regarde ma fenêtre... Son portrait sera vite fait : il est grand, à peine voûté, les cheveux en brosse, la moustache rude, des yeux aussi bons que ceux de Nick. Est-ce respectueux ce que je dis là ?... Bah ! « la petite fille d'en face » qui seule lira mon journal ne doit pas être formaliste !

J'ai bien le droit de comparer mes deux plus sérieuses affections en ce monde : mon tuteur et mon chien.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, je me vois au manoir, d'abord sous la surveillance de Julienne, ma vieille bonne, ensuite sous celle de mon oncle... bien moins étroite... il faut l'avouer. De mes parents morts très jeunes, je n'ai pu garder aucun souvenir. Mon tuteur m'en parle rarement, et je n'ose pas l'interroger à ce sujet, de peur de lui faire de la peine. Veuf et sans enfant, il veut à toute force s'imaginer que je suis réellement sa fille. On dirait qu'il éprouve une sorte de jalousie rétrospective pour ceux qui m'aimaient avant lui.

— Tu n'as que moi au monde ! m'a-t-il dit une fois.

— N'est-ce pas assez ? ai-je répondu.

Malgré tout, une petite larme est venue au bord de mes cils... j'aurais tant aimé une mère comme Mme Gaudry !... Mon oncle me regardait ; j'ai bien vite secoué ma tristesse...

En enveloppant mon enfance d'une si douce et si chaude tendresse, le Bon Dieu ne m'a-t-il pas fait une large part ?

Le seul point noir de ma vie est mon emprisonnement au château de Plœmen, lequel — affirme Antoine de Brèves — ressemble aux tourelles magiques où les fées avaient coutume d'enfermer leurs filleules pour les préserver des dangers.

Quels périls pourraient m'assaillir, si je faisais une petite excursion dans le monde civilisé qui est là, à notre porte ?... Enfin, je dois m'en rapporter à la sagesse de mon tuteur, mais les heures me semblent longues !

Nick aboie quand on le force à rester dans sa niche ; j'ai presque envie de l'imiter.

Bon ! ma porte s'ouvre ; c'est Lucienne. Je glisse mon cahier sous la table, car je n'ai pas la moindre envie que ma très raisonnable amie mette le nez dans mon journal.

24 Août.

Pour reconforter les gens, ma vieille Julienne a un proverbe très consolant : Tout arrive !

Eh bien ! oui, tout arrive... même les automobiles. La maison est absolument sens dessus dessous, depuis le matin.

Après le déjeuner, je m'en allais, le nez en l'air, flâner le long des grèves, quand j'ai rencontré Lucienne qui se rendait au sémaphore.

— Devine ! m'a-t-elle crié en brandissant une feuille de papier.

Je ne suis pas forte sur les énigmes ; j'ai secoué la tête. Elle m'a appris la nouvelle.

— Tante Faustine arrive dans huit jours !

J'ai murmuré :

— Ah ! vraiment !

Que pouvais-je dire davantage ? Mlle Faustine Berthet n'a jamais manifesté la moindre sympathie pour moi. Je crois qu'elle a peine à me pardonner le fou rire qui m'a saisi à sa première apparition à Plœmen, où elle se montre régulièrement chaque année vers le mois d'octobre ; mais comment n'aurais-je pas ri ?

En arrivant chez les Gaudry, je me trouve, un beau soir, en face d'un grand dragon haut de cinq pieds six pouces avec un bonnet d'intérieur en mousseline ! On me présente :

« — Noëlle de Verlaz. »

Le grand dragon enfourche ses lunettes, me regarde et clignote sans mot dire ; puis se tournant vers Mme Gaudry :

« — Pupille du commandant, je suppose ? » demande-t-elle à demi-voix.

Mme Gaudry répond par un signe de tête, et Mlle Faustine se met de nouveau à m'examiner. J'étais troublée, décontenancée, j'avais presque envie de pleurer, quand soudain une idée folle m'a passé par l'esprit : cette figure barbue encadrée de dentelles ressemblait à s'y méprendre au loup du Petit Chaperon Rouge déguisé en Mère-grand, dont j'avais épinglé l'image au pied de mon lit. Et pendant que tante Faustine, penchée sur moi, étudiait tous les traits de mon visage, il me semblait qu'elle allait murmurer, comme dans le conte :

« — C'est pour mieux te voir, mon enfant ! »

Alors, hélas ! perdant la tête, je lui ai éclaté de rire au nez. Quel scandale ! Je me souviens encore du geste avec lequel elle m'a repoussée loin d'elle en prononçant quelques mots brefs sur l'impertinence des enfants d'aujourd'hui.

A partir de ce moment-là, je suis tombée en dis-

grâce; la nouvelle de son arrivée n'a rien qui puisse m'émouvoir. Je me réjouis pour ses neveux qui paraissent l'aimer tendrement, en vertu de je ne sais quel charme secret que je ne lui ai pas découvert. Si je possédais une tante pareille, j'aurais, disons le mot, honte d'elle; mais les Gaudry ne connaissent pas un si méprisable sentiment.

— Tante Faustine avancera cette fois la date de son arrivée, m'explique Lucienne que la joie rend bavarde; comme maman était plus souffrante, elle lui a proposé de venir lui tenir compagnie. Nous avons accepté bien vite, et je porte la dépêche au sémaphore. Veux-tu m'accompagner ?

J'ai répondu :

— Oui.

Et nous sommes parties.

Le sémaphore est perché sur une falaise à deux kilomètres de Plœmen. A moitié chemin, nous avons entendu un sifflement de sirène si prolongé, que Lucienne a tressailli.

— Serait-ce un bateau en perdition ? a-t-elle demandé toute tremblante.

Nous étions en ce moment au bord de la grande-route, juste en face d'un poteau que le Touring-Club a fait planter, dans la charitable intention d'avertir les automobilistes qu'il y a là un tournant dangereux. Avant que mon amie ait pu finir sa phrase, une lourde machine arrivait à fond de train. Le chauffeur qui la conduisait a eu une exclamation :

— Ah ! diable !

J'ai entendu un craquement, puis l'auto s'est arrêté net, comme si ses quatre grosses roues se fussent fichées dans le sol. Du fond de la voiture, dont les glaces étaient baissées, sont partis des cris d'effroi et j'ai vu paraître des têtes effarées :

— Laurent, qu'y a-t-il ? Est-ce grave ?

— Un pneu crevé, peut-être ?

— Pis que cela, n'est-ce pas ?

— Oh ! mon Dieu, que j'ai eu peur !

Les questions se croisaient; le chauffeur, absorbé par l'examen de sa machine, répondait brièvement. La portière s'est ouverte. Une dame très élégante a sauté sur le sol et j'ai reconnu Mme de Lernes; Yolande et Sabine la suivaient.

Je me suis avancée avec un peu d'hésitation.

— Madame... ai-je dit à demi-voix.

Mme de Lernes s'est retournée, m'a regardée un instant, puis a jeté un cri de joie :

— Ma chère petite Noëlle !

Et elle m'a serrée sur son cœur avec une effusion qui m'a... un peu étonnée. Yolande et Sabine m'ont secoué la main à l'américaine. On m'a questionnée sur la santé de mon oncle.

— Nous avons formé depuis longtemps, sans pouvoir le réaliser, le projet de rendre visite à mon cousin de Verlaz, m'a expliqué Mme de Lernes ; la malchance nous poursuit. Voici une panne au moment de l'arrivée. A quelle distance sommes-nous du manoir ?

— A dix minutes à peine, ai-je répondu.

— Eh bien ! nous ferons la route à pied, si vous consentez à nous servir de guide... Quelle est cette jeune fille ?

Je suis devenue un peu rouge ; j'avais oublié la présence de Lucienne.

— C'est Lucienne Gaudry, une voisine ! ai-je répondu.

Lucienne a salué ; Mme de Lernes s'est inclinée légèrement, et, tandis que mon amie s'éloignait continuant sa route vers le sémaphore, elle l'a examinée à travers son face-à-main.

— Je ne comprends pas que, même à la campagne, on se néglige à ce point ! a-t-elle murmuré d'un air désapprobateur ; je suis charmée de voir, Noëlle, que l'exemple n'a pas été contagieux pour vous.

J'ai béni l'heureuse chance qui m'avait fait revêtir, le matin, une robe de toile rose toute fraîche. Était-ce hasard ou pressentiment ?

Nous nous sommes dirigés vers le manoir.

— Avec ces diables d'auto, on n'est jamais sûr de rien ! a déclaré Yolande qui se donnait mille peines pour rajuster son chapeau ébranlé par l'accident, c'est la faute de maman. En huit jours, nous avons eu trois pannes.

Je l'ai regardée avec surprise. Son ton et ses allures m'étonnaient. Il y a deux ans, elle avait l'air d'une poupée ; la voilà devenue un garçon ! Avec sa robe courte, sa veste carrée, son chapeau de feutre mou enfoncé d'un coup de poing, elle ne ressemblait plus du tout à la belle princesse de contes dont j'avais

gardé le souvenir. Sabine aussi est changée. Affaire de mode, sans doute... L'ancienne était plus jolie, mais celle-ci me conviendra mieux.

Yolande monologuait toujours.

— On s'amusait joliment, cette année, à Saint-Malo ! C'était rempli d'Américains. Vive l'Amérique !... Noëlle, parlez-vous anglais ?

— Oui.

— Tant mieux !... Dites donc, est-ce que vous ne mourez pas d'ennui, dans ce pays perdu ?

— Cela dépend des jours.

— Avez-vous des relations ?

— J'ai Lucienne Gaudry.

— Peuh !

Elle a fait une drôle de moue ; puis, craignant sans doute de me contrarier, elle a repris, changeant de sujet :

— Savez-vous d'où nous venons ?

— J'ai appris que vous faisiez, avec un groupe d'amis, une tournée sur les côtes.

— Qui vous a dit cela ?

— Antoine de Brèves.

— Tiens ! c'est vrai ; il est ici. Comment le trouvez-vous ?

— Je le trouve bien.

— Il a eu un succès fou, pendant son séjour à Paris ; nos amis se l'arrachaient. Très smart avec cela... Brillant causeur. On l'accusait seulement de n'être pas toujours aimable.

— Je lui reprocherais plutôt le contraire ! me suis-je écriée presque malgré moi.

A peine ma phrase était-elle lancée que je l'ai amèrement regrettée. Mme de Lernes et Sabine éclataient de rire, pendant que Yolande se mordait les lèvres de dépit.

— Vous êtes très favorisée ! m'a-t-elle dit.

Oh ! Qu'elle ne se fache pas ! Je lui céderais volontiers les sourires d'Antoine de Brèves.

Mme de Lernes a repris la parole pour dissiper l'embarras qui régnait maintenant entre nous.

— Notre voyage ressemble à ceux du tapis des *Mille et une Nuits*, a-t-elle dit de sa voix harmonieuse, sauf les accidents, cependant... Nous en avons eu trois, mais celui-ci paraît plus sérieux que les autres. Laurent pense qu'il y a quelque chose

de dérangé dans le réservoir à pétrole et qu'il faudra recourir à un mécanicien. Je ne pense pas qu'on en trouve, ici.

— C'est peu probable, ai-je répliqué; vous demeurerez nos prisonnières.

— Soyez sûre, chère mignonne, que nous ne nous en plaindrons pas !

Elle s'est appuyée sur mon bras. Nous venions d'enfiler une des étroites ruelles. Les marmots accouraient sur les portes pour nous voir passer. Ils avançaient hardiment leurs menottes noires et gluantes pour toucher les « belles robes des dames ». Sabine et Yolande s'écartaient avec des gestes d'horreur.

— Quel pays de sauvages ! s'écrièrent-elles si haut que je commençai à craindre le mécontentement des parents.

Fort heureusement, mon oncle et M. de Brèves qui nous avaient aperçus arrivaient au-devant de nous.

— Est-ce que vous tombez du ciel ? a demandé mon tuteur en s'avançant les mains tendues vers sa cousine; je comptais sur votre visite, mais pourquoi ne pas me prévenir ?

— Je vous ai écrit, mon cher Edouard, a expliqué Mme de Lernes, mais je crains que le service de la poste ne se fasse pas bien dans votre désert. Ma lettre se sera sans doute égarée dans un bureau du voisinage, et elle vous arrivera demain ou après-demain. Nous avons eu un accident d'automobile en route.

— Grave ?

— Je ne le crois pas. Mon chauffeur est resté près de la voiture en détresse... Antoine, je vous sais expert dans la matière; vous seriez fort aimable de me donner votre avis.

Les talents de M. de Brèves n'ont pas suffi pour réparer le désastre. Il a été convenu que demain matin Pierre ira chercher un mécanicien à Tréguier. Jusqu'à ce que la voiture soit en état de reprendre sa route, Mme de Lernes et ses filles resteront au château.

On me fait fête. Au diner, Yolande causait avec Antoine. Sabine bavardait avec moi. Je me suis enhardie jusqu'à lui demander comment elle pouvait se coiffer. Elle m'a répondu d'un ton grave :

— La femme de chambre m'ondule tous les deux jours.

Comme je n'ai pas de femme de chambre, j'ai déchiré quelques feuilles de mon cahier pour me faire des bigoudis. Dieu ! que la « petite fille d'en face » est drôle avec sa tête hérissée comme celle d'une écolière qui se prépare pour la distribution des prix !

Je n'ai pas sommeil ; les idées tourbillonnent dans ma cervelle. Est-ce, comme le prétend Julienne, l'effet du champagne que j'ai bu afin d'imiter mes voisines ?... Tout à l'heure, dans un demi-rêve, je voyais passer devant moi un automobile fantastique conduit par la tante Faustine qui me criait avec la voix du loup du Petit Chaperon Rouge :

— C'est pour mieux te manger, mon enfant !

Je suis folle ; il vaut mieux que je me couche... Je ne vois plus de lumière dans la chambre de Sabine et d'Yolande ; je vais souffler la mienne et me glisser dans mon lit.

30 août.

Les automobiles sont comme les personnes. Un accident leur arrive vite ; il faut du temps pour le réparer.

Romuald prétend que la voiture de Mme de Lernes est en convalescence au château de Plœmen et il ajoute un peu méchamment que, s'y trouvant bien, elle ne demande qu'à y rester.

Que lui importe ?

En réalité, le mécanicien amené par Pierre a découvert que le dommage était plus grand qu'on ne l'avait cru d'abord. Il faut faire venir une pièce de fabrique, et le retard peut se prolonger pendant quatre ou cinq jours. Je ne m'en plains pas : Mme de Lernes et Sabine sont fort aimables. Yolande est mon seul point noir.

Il existe entre nous je ne sais quel secret antagonisme qui s'est révélé le jour même de son arrivée. Nous différons d'opinion sur tous les sujets et nos causeries dégénèrent vite en discussions... presque en querelles.

Hier, nous avons fait une promenade dans la *Mouette*. Antoine avait pris un prétexte pour se dispenser de l'excursion ; est-ce pour cela que sa belle cousine était plus spécialement maussade ?

En passant devant la Roche-aux-Algues, Julienne qui nous accompagnait a esquissé un signe de croix.

— Sommes-nous en danger ? a demandé Sabine.

— Oui, ai-je répondu, nous courons le risque de rencontrer des fantômes !

— Bah ! Est-ce qu'ils fréquentent ce lieu ?

— Je n'en ai jamais vu ; mais il est bien certain qu'ils se montrent volontiers sur cette partie de la côte. Si nous rencontrions Gillette Varneq, je lui demanderais de vous conter la légende. Personne ne sait aussi bien qu'elle narrer les infortunes de la princesse Egla.

— Gillette est là ! m'a dit Julienne.

J'ai aperçu la pêcheuse, assise sur la grève, fort occupée à trier sa récolte de moules et de palourdes.

— Ohé ! Gillette ? ai-je appelé en me faisant un porte-voix de mes deux mains.

La vieille femme a tourné vers nous son visage sombre. Alors seulement je me suis souvenue de notre querelle de la semaine dernière. Nous nous étions séparées fâchées et je n'avais pas la moindre envie de faire les premiers pas ; mais soit caprice, soit grandeur d'âme, elle s'est levée, et jetant pêle-mêle les coquillages au fond de son panier, elle s'est avancée pieds nus jusqu'à l'extrême bord du rocher. La *Mouette* frôlait la rive ; j'ai eu juste le temps de donner un coup de barre pour éviter un choc.

— Est-ce vous qui m'appellez, demoiselle ? m'a-t-elle demandé avec plus d'affabilité qu'elle n'en montre d'ordinaire.

Je me suis tournée vers mes compagnes.

— Voulez-vous entendre la légende ? ai-je questionné.

Yolande a haussé les épaules. Elle pose pour l'esprit fort : les histoires de revenants ne sont pas de son goût ; mais Sabine a battu des mains.

— Oui ! oui ! a-t-elle crié.

Sur un signe, Gillette est venue prendre place dans la barque. J'ai rentré les avirons ; le gouvernail me suffisait pour maintenir la *Mouette* dans la bonne voie. Il y avait autour de nous un léger clapotis de vagues ; la Roche dessinait son profil de grosse bête méchante toute prête à nous dévorer.

— La légende ! a demandé Sabine qui trépignait d'impatience.

Yolande s'est accoudée avec un air de suprême dédain. Julienne a pris son tricot et Gillette a commencé son récit.

— L'histoire de la princesse Eglà a bercé mon enfance. Je me suis attendrie bien des fois sur le sort de cette « pennerè » (1) héritière des Sept-Iles qui font face au Port-Blanc, enlevée de son palais par de cruels pirates. Tandis qu'elle pleurait, agenouillée sur la Roche, elle entendit une voix qui lui disait :

« -- Courage !

« Et, tout aussitôt, elle remarqua que ses blonds cheveux, arrachés dans l'excès de son désespoir, se tordaient, en touchant le granit, en filaments longs et flexibles.

« — Tresse-les, dit la voix, et fais-en un radeau.

« Eglà obéit ; mais au moment où elle allait quitter le bord, ses persécuteurs s'éveillèrent. Fous de rage en voyant leur proie leur échapper, ils coururent, titubant encore jusqu'à l'extrémité de la falaise ; mais là, les mystérieux lassos s'enroulèrent autour d'eux comme autant de serpents, les serrant, les enveloppant dans une effroyable étreinte... Sous les yeux d'Eglà, un à un, ils glissèrent dans les flots qui roulèrent leurs cadavres. Depuis ce temps, il y a sur nos côtes un proverbe breton qui conseille aux pêcheurs de ne jamais débarquer la nuit sur la Roche-aux-Algues, s'ils n'ont pas le cœur pur de tout crime et l'esprit libre de tout mal.

— Et la princesse ? demanda Sabine que ce lugubre dénouement avait paru impressionner.

— Elle atteignit en peu de temps le royaume de son père, répondit gravement Gillette ; mais elle revient la nuit errer le long des grèves... surtout pendant l'orage. On voit flotter sa robe blanche à la lueur des éclairs.

— Quelles sornettes ! a déclaré Yolande en haussant les épaules.

Pourtant, je dois avouer que, quand un hurlement prolongé a soudain troublé le silence, elle a tressailli la première, absolument comme si l'apparition redoutée avait surgi du sein des flots.

Ce n'était que Tom, le chien de Rouzik, qui, per-

(1) En traçais : fille unique.

ché sur le banc d'arrière du *Saint-Michel*, nous saluait à sa façon. Le bateau frôlait la *Mouette* ; il a fallu toute l'adresse du patron pour éviter un abordage.

— Où vas-tu ? a demandé Gillette à Rouzik.

— A Perros ! a-t-il répondu ; j'ai du poisson à vendre et la clientèle est bonne.

— Veux-tu me prendre avec toi ?

— Ce n'est pas de refus ; vous me donnerez un coup de main pour la manœuvre.

L'embarquement s'est fait sans difficulté. Gillette nous a jeté un bref adieu en langue bretonne. Yolande voulait lui donner une pièce d'argent, mais elle l'a repoussée.

— Quelle étrange femme ! a dit Sabine : elle me fait presque peur ! Si je me promenais dans les landes, au clair de lune, je n'aimerais guère mieux la rencontrer que l'ombre de la princesse Eglä.

En débarquant, nous avons trouvé Lucienne sur la plage ; malgré toute sa bonne volonté, l'entrevue a été froide. Je crois qu'il ne règne aucune sympathie entre elle et les nièces de mon tuteur. Nous avons pataugé sur le temps, le soleil, la pluie, l'orage...

Je ne sais pas ce qu'a Romuald : on dirait qu'il me boude. Serait-il jaloux de nos hôtes ? Il sait pourtant qu'il faut bien que je remplisse auprès d'eux mon rôle de maîtresse de maison !

Mon oncle et Antoine de Brèves ont causé très longuement, ce matin. J'ai entendu les mots : testament et notaire. S'il s'agit d'une nouvelle séance dans l'étude de M^e Gérard, je ne serai certainement pas de la partie. Je bâille encore au souvenir de celle du mois dernier !

2 septembre.

Qui osera nier le pouvoir surnaturel du Rayon-Vert ?

Il y a une malle dans ma chambre, une belle malle aux ferrures brillantes, et j'y entasse depuis ce matin des robes, du linge, des souliers, au grand désespoir de Julienne qui n'a aucune confiance dans mes talents.

Il est certain qu'un flacon d'eau de toilette s'est déjà débouché au milieu de mes chapeaux, dont les plumes affectent des airs de saule pleureur très lamentables ; j'ai perdu dans la bagarre une bottine

que Nick a dû emporter au grenier, et j'ai répandu sur ma jaquette le contenu d'un pot de pommade.

Devant ce dernier accident, Julienne, comme les premiers ministres qui attendent une suprême maladresse de leur souverain pour faire un coup d'Etat et s'emparer des rênes du gouvernement, m'a carrément expulsée.

Maintenant, armée d'une bouteille de benzine et d'un chiffon, elle s'occupe avec une grande activité à réparer mes crimes.

Je n'ai plus rien à faire.

Mme de Lernes et ses filles essayent l'automobile qu'on a remis à neuf; mon oncle cause avec Antoine; je recours à la « petite fille d'en face » à laquelle je viens confier mon bonheur.

Je pars demain; c'est décidé. Mme de Lernes m'emmène à Paris, le merveilleux Paris de mes rêves! Nous ferons la route en auto avec des étapes à Tréguier, Dinan, Rennes, etc. J'ai vingt jours de congé, comme les militaires; il s'agit de les bien employer. Ma joie serait complète si mon tuteur avait consenti à nous accompagner. Il prétend la fatigue. Lui, fatigué? quelle folie! Je ne l'ai jamais vu mieux portant! Je l'ai supplié, cajolé, mais son plan est arrêté et je n'ai pu obtenir qu'une chose: c'est qu'il prenne l'américaine pour nous suivre jusqu'à Tréguier. Antoine passera à Plœmen le temps de mon absence; mon pauvre oncle ne sera pas seul.

— Vous vous ennuierez sans moi! lui ai-je lancé hier comme dernier argument pour le décider au départ.

— Pas du tout, m'a-t-il répondu; j'éprouverai, au contraire, un immense repos à ne plus entendre trotter au-dessus de ma tête ce diablouin familier que, comme tout château qui se respecte, mon domaine posséde dans ses murs.

— Quand je reviendrai de Paris, je serai transformée. Plus de robe de bure, ni de cheveux au vent! Ah! vous ne reconnaitrez plus la petite Noëlle aux folles équipées. Prenez garde, mon parrain! vous la regretterez peut-être quelquefois, quand vous dinerez en tête à tête avec une demoiselle de Verlaz qui ressemblera, comme Yolande, à une poupée articulée!

— Chut ! petite ; je ne veux pas qu'on se moque de ses amies !

— Yolande n'est pas mon amie.

— Je désire qu'elle le devienne. Mon enfant, tu n'as encore que dix-sept ans ; si je venais à te manquer — ce qu'à Dieu ne plaise ! — tu trouverais un asile chez Mme de Lernes. Mes dernières dispositions seront prises dans ce sens.

J'ai sauté sur le canapé où il était assis, et je me suis blottie contre lui comme lorsque j'étais toute petite.

— Oh ! pas cela ! pas cela ! ai-je crié en sanglotant.

— Ma cousine te ferait-elle peur ?

— Il ne s'agit pas de votre cousine... Ne parlez pas de mourir... Vous vivrez cent ans, avec de beaux cheveux blancs, une barbe argentée et quand vous serez aveugle...

— Pourquoi serais-je aveugle ? a questionné mon oncle, effaré.

— Parce qu'il n'y a rien de plus joli qu'un tuteur aveugle soigné par sa pupille. Je vous promènerai, je vous ferai la lecture.

— Grand merci ! J'aime encore mieux conserver l'usage de mes yeux.

— Alors vous serez paralysé.

— Je n'y tiens pas davantage.

— Sourd ?... muet ?...

Je riais maintenant, désireuse d'oublier l'angoisse qui m'avait saisie tout à l'heure.

— Folle enfant ! m'a-t-il dit gaiement, un jour viendra où tu partiras pour un plus grand voyage que celui qui se prépare !

— Quel voyage ? ai-je questionné.

Nous étions près du piano ; mon oncle a posé ses doigts sur le clavier et, d'un air moqueur, il a fredonné un motif de Mozart que chante souvent Antoine :

La vie est un voyage

Qu'on ne fait bien qu'à deux....

— Croyez-vous, me suis-je récriée, que je vous abandonnerais pour un inconnu !

— Hélas ! si cet inconnu a « beau minois et doux parler » comme les héros des vieux contes, on oubliera le pauvre tuteur. Je ne m'en plaindrai pas,

ma mignonne : c'est la destinée, vois-tu, il faut bien s'y conformer !

Juste à ce moment, Antoine est entré dans le salon. Il portait une botte d'œillets roses et, s'approchant de moi, il me l'a offerte en m'en disant qu'il se souvenait de ma prédilection pour cette fleur. Était-ce une allusion au bouton que je me suis piqué dans les cheveux, le soir de son arrivée ? Comment se souvient-il de ce détail ? Il a, par moment, d'étranges façons d'agir, et son attitude déconcerte la petite sauvage que je suis encore, malgré tous mes efforts pour me civiliser.

Mon oncle avait l'air de s'amuser de mon embarras ; mais, en levant la tête, j'ai rencontré fixé sur moi le regard sombre de Yolande qui venait de soulever une portière... J'ai beau interroger ma conscience, je ne me reconnais coupable d'aucun crime à son égard.

Romuald est parti la semaine dernière ; je n'ai eu que bien juste le temps de lui dire adieu. Il m'a paru triste et préoccupé. Est-ce la santé de sa mère ? Mlle Berthet vient d'annoncer son arrivée ; nous nous croiserons en route.

Julienne va et vient dans ma chambre ; ses souliers craquent... elle se mouche vigoureusement. Je suis sûre qu'elle a les larmes aux yeux. Cette absence de vingt jours prend pour nous tous les proportions d'un voyage aux antipodes. Rouzik me regarde avec crainte et admiration. Si je partais pour l'Amérique, il trouverait la chose naturelle : la véritable route pour voyager, c'est la mer ; mais il n'apprécie pas ces voitures fantastiques qui s'en vont, haletant, soufflant comme de grosses bêtes fatiguées, et dont le moindre crime est d'écraser, sur leur passage, des chiens, des poules et des dindons.

Julienne m'appelle dans ma chambre et mon oncle sur la terrasse ; je réponds aux deux en même temps : — Oui, oui, ma bonne Julienne, j'emporte trois douzaines de mouchoirs. Je suis sûre d'en perdre un par jour... Je descends, mon oncle, je descends !

Et, bien vite, je ferme mon cahier qui va dormir dans mon armoire, en attendant l'heure du retour.

IV.

L'étude de M^e Gérard, notaire, était située sur la principale place de Tréguier.

Quand les clercs s'ennuyaient d'avoir pendant de longues heures aligné des chiffres et des mots, ils grattaient du bout de leur canif le papier opaque à dessin « modern-style » collé sur les carreaux, et s'ouvraient ainsi une toute petite lucarne sur le monde extérieur.

Or, le monde extérieur n'était pas extrêmement varié.

Après avoir admiré pendant deux ou trois minutes les flèches et les rosaces de la cathédrale, les curieux revenaient mélancoliquement s'asseoir devant leur papier timbré. Alors le saute-ruisseau se glissait à leur place. Ce saute-ruisseau, qui répondait au nom majestueux de Tugdual — réduit pour la circonstance au diminutif de Tug — était doué d'une imagination très vive, nourrie des ouvrages de Cooper, de la Landelle et de Raoul de Navery. Cousin éloigné de Rouzik, le pêcheur de Plœmen, il se conformait avec peine aux exigences de sa situation et ne se gênait pas pour affirmer que sa vocation eût été de s'engager comme mousse à bord d'une des goélettes qui partent chaque année de Paimpol pour les pêcheries de Terre-Neuve. Sa vieille grand'mère s'était opposée à ce projet, et il se consolait de la monotonie de sa vie par des rêveries sans fin.

À l'étude, on l'aimait bien; il mettait dans la pièce noire un petit rayon de gaieté. Le moindre mouvement sur la place lui servait de prétexte à commentaires.

— Que vois-tu ? demandaient les clercs, quand il s'installait à son poste.

— Je vois le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie ! répondait Tug avec malice.

— Il est certain que le gazon pousse dru entre les pavés ! soupirait le doyen de l'étude; triste pays, mes amis, quand on a passé ses meilleures années à Paris !

— O Paris, gai séjour de plaisir et d'ivresse, chantonnait son voisin; moi, c'est la mer que je regrette !

— Moi, la verdure et la campagne, le gazouillement des sources, la chanson des oiseaux...

— Tout le monde sait que Vandel a une âme de poète. Attention, vieux ! Tu vas rimer le contrat que tu es en train de copier !

— Ce n'est pas un contrat, c'est un testament.

— Celui du comte de Verlaz ?

— Non, celui d'un fermier qui déshérite sa famille.

— En ta faveur ?

— Hélas ! non... je n'aurai pas cette chance !

— M. de Verlaz est-il revenu ?

— Je ne crois pas ; demande à Tug... Eh ! Tug, as-tu revu le comte ?

— Je le vois ! répondit Tug toujours collé au carreau.

— Où ça ?

— Sur la place, avec du monde chic... oh ! très chic ! Une dame et trois demoiselles.

— Tu blagues !

— Parole d'honneur ! M. de Verlaz conduit l'américaine ; les autres sont en auto... Pffft ! pffft... n'entendez-vous pas le bruit de la machine ?

— C'est, ma foi, vrai ! Va-t'en pour que je regarde à mon tour.

Tous les clerks, vieux et jeunes, s'étaient levés à la fois. Tug tourna vers eux son visage riant.

— Vous êtes quatre, dit-il, et il y a juste place pour un œil. Si vous vouliez me laisser là, je vous conteraï les nouvelles.

Les hommes se regardèrent, un peu humiliés d'avoir manifesté tant d'empressement.

— Allons, dit le Parisien, tache d'être un bon reporter ! Que fait l'automobile ?

— Elle vient de s'arrêter ; les curieux se groupent autour d'elle, ce qui fâche le grand monsieur qui accompagne M. de Verlaz.

— Tu ne nous avais encore rien dit de celui-là.

— Il a l'air méchant : le voilà qui brandit sa canne pour écarter les gamins... Est-ce qu'il croit qu'on va la manger, sa grosse vilaine voiture ? Mlle Noëlle lui parle ; il se calme. C'est une bonne fille, Mlle Noëlle !

— Tug, tache de parler avec un peu plus de respect d'une cliente de ton patron !

— Qu'est-ce que ça fait, puisqu'elle n'entend pas ?... Ah ! les autres dames sont-elles drôles ! On les croirait en caoutchouc.

— Pourquoi ?

— Elles sautillent sur les pavés comme des balles élastiques. Youp ! youp ! youp !... En voilà des toilettes !

— Comment sont-elles mises ?

— La vieille, la maman, est en jaune ; elle a des tas de chiffons et de dentelles sur son chapeau : ça pend à droite, ça pend à gauche... Les demoiselles ont des robes blanches comme pour aller à la distribution des prix.

— Sais-tu qui ça peut être, Vandel ? questionna le plus jeune des clercs.

— Mme de Lernes, je suppose, une des héritières du comte ; le monsieur féroce est évidemment son cousin, M. de Brèves.

— Viendraient-ils en famille lui dicter son testament ?

— Ce serait adroit ! S'ils n'y mettent pas les pouces, le beau manoir de Plœmen pourrait bien se trouver un jour dans la corbeille de noces de Mlle Noëlle.

— C'est ça qui leur ferait faire un nez !...

Un cri d'étonnement de Tug interrompit la conversation.

— Attention ! disait le garçonnet, voilà toute la bande qui se dirige de ce côté !

— A vos places, messieurs, à vos places ! commanda Vandel aussitôt.

Deux minutes après, quand la porte s'ouvrit devant M. de Verlaz, les plumes grincèrent sur le papier et le tic tac discret de l'horloge troublait seul le recueillement du sanctuaire.

Tug se leva et vint au-devant du comte qui demandait M^e Gérard.

— Il est sorti, répondit le saute-ruisseau.

— Depuis longtemps ?

— Depuis ce matin.

— Savez-vous quand il rentrera ?

M. Vandel se dressa comme mû par un ressort.

— On demande à quelle heure reviendra le patron ? lui expliqua Tug avec obligeance.

— Je ne pense pas qu'il soit de retour avant demain matin, répondit Vandel en s'inclinant très bas.

Tout en parlant il se penchait, dans l'espoir d'apercevoir dans l'escalier les robes blanches des

demoiselles de Lernes, si bien décrites par Tug... mais rien ne se montra.

— Je suis fâché de ne l'avoir pas prévenu, dit M. de Verlaz; j'avais une affaire à régler et j'aurais désiré en finir tout de suite.

— Monsieur pourrait peut-être parler au premier clerc...

— Non; c'est à M^e Gérard que je comptais m'adresser. Si j'étais sûr de le trouver ici demain matin, je passerais la nuit à Tréguier.

— M^e Gérard sera rentré à dix heures : il a un rendez-vous avant le déjeuner.

— C'est bon ! j'attendrai. Faites-moi prévenir à l'hôtel, dès qu'il sera arrivé.

Il sortit... Les plumes se remirent à grincer, mais les langues ne reprirent pas leur essor tout de suite.

M. de Verlaz rejoignit sa famille qui l'attendait sur la place.

— Eh bien, questionna Noëlle gaiement, avez-vous rencontré votre ennuyeux notaire ?

— Non, mon enfant, et je le regrette; ceci me forcera à prolonger jusqu'à demain mon séjour à Tréguier... Si je ne craignais de déranger vos plans, je vous conseillerais, ma chère Bathilde, de suivre mon exemple, ajouta-t-il en se tournant vers Mme de Lernes : cette petite ville est fort curieuse et vous intéresserait certainement.

Mme de Lernes parut hésiter; mais, devant l'insistance du vieillard, elle se laissa convaincre.

— Soit ! dit-elle, nous aurons le plaisir de jouir plus longtemps de votre présence. Antoine se chargera, je pense, de faire remiser la voiture et l'auto.

Elle se rapprocha de son cousin, et parlant assez bas pour que lui seul pût l'entendre :

— N'êtes-vous pas inquiet d'Edouard ? demanda-t-elle; depuis quelques jours je remarque en lui un singulier changement !

— J'en ai été frappé, répondit M. de Brèves, et je vous avoue en toute sincérité que je suis ravi de vous voir demeurer avec nous jusqu'au retour à Plœmen. L'excursion d'aujourd'hui, bien qu'il ne veuille pas le reconnaître, est une réelle imprudence, mais il est presque impossible de lui faire entendre raison.

Pendant que s'échangeait ce rapide dialogue, M. de Verlaz s'était rapproché des jeunes filles. Noëlle se suspendit à son bras.

On se dirigea vers l'hôtel. Le propriétaire accueillit avec son sourire le plus engageant cette élégante colonie qui allait, sans doute, lui fournir de bons bénéfécies. Il mit à la disposition de « ces dames » et de « ces messieurs » des chambres claires et bien aérées. Mme de Lernes, qui luttait depuis le matin contre la migraine, ne put résister à la tentation de s'enfoncer dans une bergère d'indienne, meuble suranné s'il en fût, mais d'allures aristocratiques, qui semblait tout honteux d'être venu s'échouer dans la pièce banale d'un hôtel de province.

— Laissons passer les heures de forte chaleur, supplia-t-elle, ensuite je vous suivrai jusqu'au bout du monde, s'il le faut !

— Nous ne vous en demanderons pas tant, répondit M. de Verlaz ; mais votre proposition me semble marquée au coin de la sagesse. Je jouirai volontiers de quelques instants de repos.

— Et vous, Antoine, demanda Yolande d'un ton légèrement sarcastique, comptez-vous aussi vous livrer aux douceurs d'une petite sieste ?

— Non, ma chère Yolande, répliqua M. de Brèves avec calme ; mais j'ai des lettres pressées à terminer avant le départ du courrier.

— Tous nos chaperons nous abandonnent ! protesta la jeune fille. Qu'allons-nous devenir ?

— Tréguier n'est pas une capitale, dit M. de Verlaz amusé de ce désespoir ; vous ne risquez pas de vous y égarer, et Noëlle peut vous servir de guide... Nous vous retrouverons à la cathédrale vers quatre heures. Tâchez, jusque-là, de bien employer votre temps.

Il rentra dans sa chambre. Mme de Lernes fit clore ses stores et ses rideaux ; M. de Brèves sonna pour demander de l'encre ; Noëlle et ses compagnes se glissèrent dans la rue.

— Faut-il tourner à droite ou à gauche ? demanda Sabine.

— A droite ! répondit Noëlle, nous commencerons par les quais.

Les petites rues s'enchevêtraient dans un désordre pittoresque, si étroites parfois que deux voitures

n'eussent pas pu y passer de front... Au-dessus des portes curieusement sculptées se balançaient de vieilles enseignes, et des femmes se montraient sur le seuil, souriantes et gracieuses, avec leur jolie coiffe en forme de conque d'où s'échappent les deux nattes roulées. Dans le port étaient amarrés quelques bateaux de faible tonnage ; la rivière miroitait au soleil, et les jeunes filles eurent un petit frisson en se replongeant de nouveau dans l'ombre des épaisses murailles qui donnent à l'ensemble de la ville, dominée par la flèche de sa cathédrale, l'apparence d'un grand couvent.

Sur une route, elles rencontrèrent une patache jaune dont l'origine remontait aussi loin que celle de la bergère de l'hôtel. Le cocher faisait claquer son fouet dans le seul but d'éblouir les populations, car les chevaux, qui sentaient l'écurie, n'avaient nul besoin d'être excités. Les essieux grinçaient, les roues avaient des craquements inquiétants ; vigoureusement secouée sur les pavés, la diligence réalisait à merveille le nom de « panier à salade » donné aux véhicules de son espèce.

— Le courrier, expliqua Noëlle à ses compagnes.

A travers les vitres, ternies par la poussière, se montraient quelques figures de voyageurs. Des gamins suivaient, pieds nus, les cheveux au vent, espérant une aubaine et n'ayant récolté jusqu'ici que les coups de fouet du conducteur. Ils sautaient devant les portières en jetant en breton leur éternelle demande :

— Un sou, s'il vous plaît !

— Voulez-vous vous taire, mauvais drôles ! gronda de l'intérieur une voix masculine ; n'avez-vous pas honte de mendier ainsi ?

— Non, madame, répondit crânement le Petit-Poucet de la bande, un nabot de cinq ans qui venait d'escalader le marche-pied.

— Oh ! oh ! il a dit : madame ! se récrièrent ses camarades.

— Bien sûr, j'ai dit : madame. Qu'est-ce que j'aurais dit ?

— Monsieur, tiens t... puisque c'est un homme !

— C'est pas un homme, c'est une femme !

— Pas possible !

— Vas-y voir !

Incrédules, les gamins grimperent successivement, en s'accrochant à la portière, et jetèrent un regard à l'intérieur.

Témoins de la scène, Noëlle et ses amies furent prises à leur tour d'une violente curiosité.

— J'ai envie de suivre la voiture jusqu'à l'auberge, déclara Sabine : il s'agit peut-être d'un voleur déguisé !

Les gamins chuchotaient :

— Elle a de la moustache.

— Pire qu'un gendarme...

La diligence venait de s'arrêter.

Deux paysans descendirent, puis une grosse marchande de beurre que ses paniers embarrassaient... enfin, on vit émerger une tête d'homme coiffée d'une capote à rubans mauve. Noëlle eut un geste de surprise en reconnaissant Mlle Faustine Berthet. Elle eût voulu se trouver à cent lieues de là. Quelle idée avait-elle eue d'entraîner ses compagnes dans cette direction ? La tante des Gaudry allait certainement l'interpeller... Quelle figure ferait-elle ?... La situation devenait critique.

Mlle Berthet descendait avec précaution, tâtant le sol du bout de son parapluie, comme si elle avait redouté de mettre le pied dans un marais. Un antique mantelet de soie était croisé sur sa poitrine ; sa robe de popeline avait une nuance étrange qui n'était ni du bleu, ni du vert, ni du gris. De là sortaient deux grands pieds chaussés de brodequins de toile à carreaux noirs et blancs, et deux mains gantées de filoseille.

— Faites-moi place ! s'écria la singulière voyageuse en écartant d'un moulinet la bande turbulente qui voulait l'assaillir ; vous n'aurez pas un sou que vous n'ayez gagné ! Quel est celui d'entre vous qui courra le plus vite à l'hôtel ?

— Moi ! crièrent les suppliants avec un accord parfait.

Mlle Berthet fixa sur eux ses yeux clairs et pénétrants.

— Toi, le petit brun aux mains sales, dit-elle en touchant du doigt l'épaule d'un des gamins, tu dois avoir de bonnes jambes, va dire qu'il me faut une voiture... ou plutôt, non... tu t'embrouillerais. Remets ceci au maître d'hôtel.

Elle griffonna quelques lignes et les confia à l'enfant, qui partit en courant.

— Toi, continua Mlle Faustine, en s'adressant à un autre, assieds-toi là sur la route, et garde le panier de mon chat; toi, le joufflu, va porter à l'hôpital ces deux corbeilles de pêches que j'envoie aux malades; toi, le négriillon, cours à la poste et jettes-y la lettre que voilà. Vous me retrouverez ici quand vos commissions seront faites, et nous tâcherons de nous arranger.

— Allons-nous-en! proposa Noëlle.

Elle se sentait d'autant plus troublée que les yeux de Mlle Berthet venaient de rencontrer les siens.

— Pourquoi le vieux dragon vous regarde-t-il ainsi? questionna Yolande ironique, est-ce que vous la connaissez?

— Je ne crois pas... Lalbutia Noëlle.

Devant ce sourire moqueur, son courage l'abandonnait. Elle tourna lentement la tête et se mit à effacer sur sa manche une tache imaginaire. Mlle Berthet ne fut point dupe de cette petite manœuvre d'hypocrisie mondaine. Elle s'éloigna du groupe et s'assit sur sa malle, près du panier du chat.

— Paix, Minet, paix! gronda-t-elle, pendant que le matou prisonnier s'escrimait de la griffe et des dents.

Du bout de son parapluie, elle commença à battre sur sa valise un pas redoublé dont la mesure saccadée révélait, chez l'exécutante, un haut degré d'irritation nerveuse.

— Allons-nous-en! dit Sabine à son tour.

Noëlle la suivit machinalement; sa gaieté s'était envolée; un remords sourd lui étreignait le cœur. En feignant de ne pas reconnaître Mlle Berthet, la chère tante Faustine, n'avait-elle pas risqué de s'aliéner à tout jamais l'affection des Gaudry?...

Par contraste avec le radieux soleil du dehors, l'église paraissait sombre. Un rayon venait se jouer à travers les vitraux sur la blanche statue de saint Yves.

Noëlle s'agenouilla; ses compagnes esquissèrent un rapide signe de croix et se mirent à regarder de tous côtés. Chez elles, la piété était superficielle, comme le reste.

Noëlle pria avec ferveur. Ainsi qu'elle l'avait écrit dans son journal, l'idée de se séparer pour la première fois de son tuteur l'impressionnait singu-

lièrement. Quelque effort qu'elle fit pour paraître joyeuse, ce voyage tant désiré ne lui donnait pas la somme de satisfactions qu'elle en attendait. Elle avait une peur vague de l'inconnu qui s'ouvrait devant elle. Depuis qu'elle avait revêtu l'élégant costume de soie blanche qui faisait d'elle une sœur de Yolande et de Sabine, elle ne se sentait plus tout à fait la petite Noëlle étourdie et rieuse d'autrefois. Il lui semblait que Mme de Lernes avait, en lui parlant, une voix un peu contrainte; que les deux sœurs se raidissaient contre toute marque d'affection. Très fine, elle devinait entre elle et les parents de son tuteur une antipathie latente, admirablement cachée sous des sourires et des caresses. Jusqu'à ce jour, elle s'en était peu souciée; mais voilà qu'au moment de se séparer — même pour un laps de temps relativement court — de ce qu'elle avait aimé depuis sa petite enfance, une sorte d'angoisse la prenait. Elle se repentait de son attitude vis-à-vis de Mlle Berthet. Pour éviter une remarque et une critique de Yolande, elle avait sacrifié le passé... Que lui donnerait l'avenir, en échange?

Elle se prit la tête à deux mains et murmura une ardente prière, qui était une sorte d'action de grâces pour les années écoulées. Jamais elle ne s'était senti, comme à cette heure, le cœur plein de reconnaissance et de tendresse pour son tuteur...

Une main se posa sur son épaule; elle se retourna vivement: M. de Verlaz se tenait auprès d'elle.

— Viens-tu, fillette? demanda-t-il; on nous attend pour partir.

Comme elle se levait, il remarqua deux grosses larmes sur ses joues.

— Qu'as-tu? lui demanda-t-il.

— Du chagrin et du plaisir, répondit-elle; je suis contente de voir Paris, et si fâchée de vous quitter... oh! si fâchée!... que j'ai envie de tout planter là et de rentrer à Plœmen.

Elle se serrait contre lui avec le geste qu'elle avait lorsque, toute petite fille, en entendant le vent souffler, elle se cachait sous son manteau afin de s'abriter des rafales. C'était délicieux de se sentir à l'abri, enveloppée dans une chaude étreinte...

— Petite folle! murmura le comte, qu'est-ce qu'une absence de vingt jours?

Ils trouvèrent Mme de Lernes et ses filles sous le porche.

Dans la cour de l'hôtel, les garçons d'écurie faisaient diligence. Mlle Faustine Berthet, exaspérée de sa longue attente, venait de leur dépêcher son troisième courrier aux pieds nus.

On rentra tard pour le diner.

— Ouf ! que je suis fatiguée ! s'écria Sabine en s'asseyant à table.

— Moi aussi ! dit Mme de Lernes.

Yolande étouffa un baillement ; Noëlle se tourna vers son tuteur :

— Et vous, mon parrain ? demanda-t-elle.

M. de Verlaz mangeait du bout des lèvres ; il essaya de sourire, mais sa pâleur très accentuée dénotait un malaise réel.

— A votre place, lui dit M. de Brèves, je monterais tout de suite dans ma chambre. L'odeur des plats et la chaleur de la pièce risquent de vous incommoder.

— Tu as raison, mon ami, répondit le comte en se levant, je vais me retirer pendant quelques instants. Je vous rejoindrai plus tard au salon.

Il sortit en chancelant. Mme de Lernes et son cousin échangèrent un coup d'œil rapide : leur inquiétude augmentait.

Les jeunes filles s'amusaient des allées et venues de la table d'hôte. Le courrier du soir avait amené une famille de touristes poussiéreux qui trouvaient le diner exécrable, le pays sauvage, les véhicules odieux.

— Deux heures d'arrêt dans une gare, trois heures de voiture au soleil, grommelait le père, un gros homme chauve, en s'épongeant avec un mouchoir ; tout cela pour voir une cathédrale qui ne vaut pas une église neuve, car elle n'a pas même le mérite de la propreté !... Maudits guides ! on ne m'y reprendra plus !... Tréguier, ancien évêché, situation pittoresque, monuments datant du xv^e siècle... Eh bien ! Agathe, es-tu contente ? C'est pour toi que nous sommes ici !

— Je commence à le savoir ! riposta l'interpellée, — une jeune fille brune aux yeux bridés abrités derrière un lorgnon ; — papa ne cesse de me faire sentir

la valeur de son sacrifice; il ne tenait qu'à lui de rester à Paris!

— Je ne pouvais pas le laisser seul! glissa timidement la mère.

— Je me serais passée de vous deux, répliqua poliment l'aimable jeune personne; je suis assez grande, je suppose, pour circuler sans chaperon!

— Il est certain qu'à vingt-cinq ans on a le droit de prendre ses ébats, insinua le frère, un potache imberbe et maussade; c'est la grande majorité. Première épingle à sainte Catherine...

Sa sœur lui adressa un regard foudroyant; il riposta en lui lançant une volée de boulettes de pain.

Mme de Lernes, agacée, se leva.

— Ce tapage me fatigue, dit-elle à demi-voix à Noëlle, allons admirer la rivière, au clair de lune. Antoine de Brèves montera fumer un cigare avec votre tuteur.

Les jeunes filles prirent leur chapeau; on descendit sur les quais.

À la porte des débits, les vieux matelots causaient, racontant indéfiniment leurs campagnes lointaines; les enfants s'exerçaient à leur métier de mousses de l'avenir en grimant comme des singes au sommet des montagnes de planches qu'un bateau venait de décharger. Ils se livraient, sur ce tremplin improvisé, à des exercices de voltige; le plus habile, sans contredit, était Tug, le petit clerc de M^e Gérard. Il reconnut Noëlle et la salua d'un coup de chapeau.

— Prenez garde! cria la jeune fille, la planche bascule; vous allez vous tuer!

L'avertissement venait trop tard; l'étourdi, en pirouettant une dernière fois, perdit l'équilibre et glissa. Un autre se serait brisé dans sa chute, mais il y a un Dieu pour les imprudents... Noëlle s'était élancée; elle souleva la tête de l'enfant qui avait peine à reprendre haleine.

— Il ne faut pas que grand'mère sache! murmura-t-il aussitôt qu'il put parler.

— D'où souffrez-vous? demanda Noëlle.

— De nulle part. Je suis un peu moulu... Tiens! du sang... d'où cela vient-il?

Il porta la main à son visage; une écorchure lui zébrait la joue droite. Noëlle trempa son mouchoir dans une fontaine voisine et l'appliqua sur la blessure.

sure ; puis, quand elle eut constaté que Tug n'avait rien de cassé et qu'il en serait quitte pour une forte secousse, elle lui glissa une pièce de deux francs dans la main.

— De l'arnica pour vous et du tabac pour votre grand'mère ! expliqua-t-elle en souriant.

Elle s'éloigna ; l'enfant la suivit longuement du regard avec une expression d'ardente reconnaissance.

On reprit le chemin de l'hôtel.

— Qu'avez-vous, Noëlle ? demanda Sabine en entrant dans le vestibule, je vois du rouge sur votre manche.

— C'est du sang ! dit Yolande en s'écartant avec dégoût. Est-ce que vous vous êtes blessée ?

— Non, répondit Noëlle, c'est le sang de Tug ; il faudra que je lave cette tache.

— Je ne partage pas votre goût pour les gamins déguenillés !

— Tug n'est pas comme les autres ; c'est une nature exceptionnelle.

Elle cherchait à défendre son petit protégé. M. de Brèves l'interrompit.

Il descendait presque en courant l'escalier du premier étage.

— Où allez-vous ? lui demanda Mme de Lernes.

Il la reconnut et l'entraîna vivement, tandis que les jeunes filles, tout inquiètes, demeuraient immobiles dans le passage encombré de malles, de valises et de couvertures. On entendait aller et venir dans les corridors ; des lumières couraient de fenêtre en fenêtre ; il y avait une animation inusitée dans l'hôtel.

— Est-ce une fête ? demanda Yolande.

Un pauvre piano criard, dont les cordes avaient subi toutes les intempéries, résonnait sous les doigts d'Agathe en une furieuse tarentelle. La maîtresse du logis entr'ouvrit la porte, et d'une voix altérée :

— Je vous serais obligée, dit-elle, d'interrompre votre morceau. Nous avons un malade au premier étage.

— Gravement ? questionna le père de la jeune virtuose avec un subit intérêt.

— Très gravement ! On craint même...

Elle s'interrompit en apercevant Noëlle et ses amies qui s'étaient rapprochées.

En ce moment, Mme de Lernes rentrait ; son visage

était bouleversé. M. de Brèves n'était plus avec elle.

— Mes enfants, dit-elle aux jeunes filles, votre oncle s'est trouvé souffrant. Il faut rentrer tout de suite chez vous... Mais où est donc Noëlle ? ajouta-t-elle en remarquant l'absence de cette dernière.

— Mlle de Verlaz est montée ! répondit la maîtresse de l'hôtel.

En effet Noëlle, aux premiers mots, avait deviné la vérité. Ne suivant que l'élan de son cœur, elle s'était glissée dans l'escalier et venait de pénétrer dans la chambre.

M. de Verlaz, étendu sur son lit, les yeux clos, semblait avoir cessé de vivre. Un médecin, appelé à la hâte, se tenait auprès de lui.

— Mon tuteur ! murmura la jeune fille d'une voix altérée par l'angoisse.

Il souleva les paupières et articula un mot :

— Noëlle !

Puis, avec un visible effort :

— Je voudrais un prêtre ! ajouta-t-il.

Mme de Lernes, qui franchissait justement le seuil de la porte, donna quelques ordres rapides au domestique qui la suivait.

Cinq minutes après, un vieux prêtre en cheveux blancs gravissait péniblement les marches de l'escalier. M. de Verlaz, à son entrée, ouvrit de nouveau les yeux. Il essaya de parler ; le son expira sur ses lèvres. Une pression de main répondit seule aux paroles d'absolution prononcées lentement, afin qu'il en pût saisir le sens...

Noëlle avait refusé de s'éloigner. Agenouillée près du lit, elle sanglotait tout bas, le visage caché dans ses mains jointes. Une fois encore les lèvres du mourant s'agitèrent :

— Ma petite Noëlle !... Bernard !... prononça-t-il.

En cette minute suprême se confondaient dans sa pensée ses deux plus vives tendresses en ce monde : le fils de sa chair mort loin du foyer paternel, et l'enfant d'adoption qui avait adouci et consolé les amertumes de sa vieillesse solitaire.

Le prêtre récita les prières des agonisants.

Le piano s'était tu ; un silence solennel planait sur cette chambre banale où s'achevait une vie humaine...

Avant l'aube, le comte de Verlaz dormait son dernier sommeil.

V

Noëlle ne sut jamais comment s'étaient passés les heures et les jours qui suivirent la mort de son tuteur. Ce fut dans une sorte de cauchemar qu'elle rentra à Ploëmen, où le corps de M. de Verlaz fut transporté après les délais nécessaires.

La grande galerie du château, transformée en chapelle ardente, fut envahie, pendant deux jours, par la foule des tenanciers qui venaient rendre leurs derniers devoirs à celui qui avait été pour tous un maître juste et bon; puis, par une de ces belles matinées d'automne dont il aimait le charme mélancolique — le charme des choses qui vont finir — le vieux comte, porté sur les épaules de quatre vigoureux fermiers, s'en alla reposer dans le caveau de famille.

Noëlle, en revenant du cimetière, se réfugia chez les Gaudry. Fatiguée des condoléances banales qu'il lui avait fallu subir, elle s'assit dans le jardin auprès de Lucienne.

— Je voudrais mourir ! murmura-t-elle.

Mlle Gaudry la gronda doucement. Elle espérait que le nom de Romuald viendrait se placer de lui-même sur les lèvres de Noëlle; mais celle-ci garda le silence.

A la lecture d'un télégramme où le jeune ingénieur, retenu par son service, exprimait le regret de ne pouvoir assister au convoi de son vieil ami, elle répondit simplement :

— Pauvre Romuald ! mon oncle l'aimait bien !

Ce fut tout... Lucienne étouffa un soupir.

Noëlle n'avait donc jamais deviné le secret de son compagnon d'enfance. Qui sait ? depuis le passage des hôtes au manoir, peut-être avait-elle laissé son cœur s'en aller vers d'autres rêves... Comme au jour où, pour la première fois, elle avait rencontré Antoine de Brèves sur les dunes, Lucienne Gaudry sentit son cœur s'emplir d'un indicible effroi.

Les jours, les semaines s'écoulèrent. En apparence, rien n'était changé au château. La question du testament restait un mystère pour tout le monde; on en jasait dans les fermes, assez discrètement d'ailleurs.

Jamais les paysans bretons n'oublient que les murs ont des oreilles.

Si Noëlle n'avait pas été aussi profondément absorbée par sa douleur, elle se fût aperçue que, dans le vieux manoir féodal où s'étaient écoulées les meilleures années de sa vie, elle devenait insensiblement une étrangère, une isolée... presque une intruse.

Sous prétexte de décharger la jeune fille d'un souci pénible, Mme de Lernes avait pris la direction de la maison.

M. de Brèves, subitement rappelé à Paris, quitta Plœmen deux semaines après l'enterrement de son parent.

Ce jour-là, Noëlle, un peu surprise qu'Antoine n'eût pas même pris le temps de lui dire adieu, vint s'asseoir, après le déjeuner, dans la profonde embrasure d'une des fenêtres du salon.

Sabine ne tarda pas à la rejoindre.

— Maman a reçu de mauvaises nouvelles de Gaston, annonça-t-elle, sa saison d'eaux est terminée et il va rentrer à Paris. Le pauvre garçon n'est pas toujours aimable ; je ne connais que son institutrice qui trouve grâce devant lui ! Pour mon compte, je ne l'apprécie guère : elle me sermonne comme si j'avais dix ans !

Noëlle se représenta aussitôt une vieille fille rêche et maussade, avec un nez pointu, des yeux myopes et des mitaines. Elle n'eut pas le temps d'ailleurs d'approfondir ce sujet, car Yolande entra en coup de vent, et n'apercevant que sa sœur :

— Pierre est insupportable ! déclara-t-elle. Je veux les avirons de la *Mouette* et il me les refuse, sous prétexte qu'il lui faut un ordre de Noëlle. Je vais le faire gronder par maman.

Noëlle sortit de l'embrasure derrière laquelle elle se trouvait dissimulée, et d'un ton très calme :

— Vous auriez tort, Yolande, répondit-elle, Pierre ne peut pas être blâmé, parce qu'il observe une consigne. Mon tuteur avait permis que la *Mouette* m'appartint exclusivement.

Yolande se mordit les lèvres. Un pli dur barra son front. L'animosité latente qui existait entre les deux jeunes filles menaçait, depuis quelque temps, de devenir une guerre ouverte.

— Allons ! dit-elle en secouant la tête, il faudra que je remette mes projets de navigation !

Elle se rapprocha du balcon, et regardant au dehors :

— Une voiture ! annonça-t-elle. Qui peut venir à Plœmen ?... Ah ! M^e Gérard, le notaire : redingote et cravate claire. Ciel ! qu'il est beau !... Comment, Noëlle, vous ne courez pas lui demander des nouvelles de votre protégé, ce gamin aux allures de singe auquel vous avez sauvé la vie pendant notre séjour à Tréguier ?

A cette allusion brutale à la soirée terrible dont le souvenir était sans cesse présent à sa mémoire, Noëlle palit.

— Mais, Dieu me pardonne ! reprit l'impitoyable bavarde, c'est votre héros lui-même qui descend maintenant du coupé. Son maître lui donne quelque avis, il incline poliment la tête et disparaît. Je pensais qu'il viendrait, avant tout, vous présenter ses respects... M^e Gérard traverse la cour... Pierre l'introduit dans le salon. Il se prépare sans doute quelque grave conciliabule. Nous serons libres, pendant que maman conférera avec son notaire... Allons, Noëlle, cédez de bonne grâce : confiez-moi les avirons !

Elle essayait vainement de donner à sa voix des inflexions calines : une colère sourde laltérait. Noëlle secoua la tête.

— A quoi bon insister ? dit-elle, je vous ai déjà répondu.

— J'attends que vous changiez d'avis !

— Vous attendrez longtemps ; ma décision est prise.

— Est-elle donc si irrévocable ? Je sais que les Bretons sont têtus... mais, au fait, êtes-vous Bretonne ?

— Chut ! fit Sabine effrayée.

Elle connaissait, mieux que personne, la nature ombrageuse de sa sœur. A la moindre contradiction, Yolande perdait toute mesure.

— Oui, répéta-t-elle avec une rage contenue, êtes-vous née en Bretagne, au château de Plœmen ?

Elle dardait sur Noëlle son regard aigu. La jeune fille, qui avait fait quelques pas pour sortir du salon, s'adossa au chambranle de la porte dans un irrésistible besoin de trouver un appui. Pour la première fois, on soulevait la voile qui s'étendait sur ses

premières années. Il lui semblait que la question de Yolande était venue jeter une lueur brutale au milieu du brouillard volontairement amoncelé par la tendresse trop exclusive de son tuteur. Que connaissait-elle du passé ?... Souvent, elle s'était figuré que M. de Verlaz, assistant aux derniers moments de ses parents, les avait rassurés sur le sort de l'orpheline, et qu'il l'avait emportée, toute petite enfant, dans les plis de ce même manteau où tant de fois elle avait trouvé un abri pendant les tempêtes... Mais elle ne savait rien de précis, rien !... Et, se pressant les tempes entre ses doigts, elle faisait de cruels efforts pour se souvenir.

Mlle de Lernes la regardait toujours, et il y avait un pli méchant autour de sa bouche mince. Sabine paraissait inquiète. Frivole et insouciant, elle ne connaissait pas les passions violentes qui agitaient sa sœur et elle redoutait au plus haut point les scènes, les disputes, les querelles.

— Allons ! viens ! dit-elle à Yolande, en lui saisissant le bras.

Mais la jeune fille se dégagea ; la colère triplait ses forces.

— Qu'est donc commande, ici ? demanda-t-elle ; je ne me heurterai pas plus longtemps à la sottise obstination d'un domestique imbécile... Je veux la *Mouette* et je l'aurai !

— Vous ne l'aurez pas ! prononça Noëlle sèchement, mon oncle me l'avait donnée !

— Votre oncle !

— Oui, mon oncle : M. de Verlaz !

Elle dit cela d'une voix tremblante. Un doute s'élevait en elle. Ces droits qu'elle revendiquait étaient-ils bien légitimes ?

Les ténèbres qui enveloppaient sa naissance lui semblaient, maintenant, se répandre autour d'elle, monter jusqu'à son cœur. Un sanglot souleva sa poitrine. Avant tout, il fallait savoir...

Brusquement, elle sortit de la pièce et, sans une seconde d'hésitation, elle se rendit chez les Gaudry.

Quand elle ouvrit la porte du jardin, une cloche se mit en branle, effrayant une dizaine de poules, échappées de la basse-cour, qui picoriaient à cœur-joie au milieu des carrés de légumes. En toute autre

circonstance, la jeune fille se fût acharnée à la poursuite des indiscrètes; mais aujourd'hui, elle se souciait peu des laitues de Lucienne et des aubergines de Romuald.

Elle traversa le parterre d'un pas saccadé et s'arrêta au bas des marches qui donnaient accès sur la terrasse. Le fauteuil de paille était vide; l'ouvrage commencé gisait sur la table. Personne dans la salle à manger, dont les fenêtres grandes ouvertes semblaient aspirer l'air du dehors, cet air pur et chargé de senteurs des belles journées d'automne. Personne non plus dans la cuisine. C'était à croire que la maison avait été abandonnée, ou bien qu'elle subissait un charme comme le château de la Belle au bois dormant.

Noëlle entra dans le vestibule, jeta un coup d'œil dans le salon et, de guerre lasse, finit par frapper un coup discret à la porte de Mme Gaudry.

— Entrez! dit la voix masculine qui avait effrayé les gamins sur la route de Tréguier.

Noëlle eut un mouvement de recul; en venant chercher appui et consolation chez ses amis, elle ne comptait certainement pas tomber sur la tante Faustine.

— Entrez! répéta la voix.

Et un pas lourd fit craquer le plancher.

Noëlle eut envie de s'enfuir, mais il était trop tard. La porte s'ouvrait déjà, et Mlle Berthet, en la reconnaissant, laissait échapper une exclamation de surprise.

— Ma nièce sera fâchée de manquer votre visite, dit-elle; elle est sortie avec sa mère. Je suis seule au logis.

Elle pencha la tête à la fenêtre, regarda au dehors et poussa un cri en constatant les dégâts qu'avait causés la bande vorace, dans le parterre si bien tenu. Alors, plongeant la main dans la poche de son tablier de soie noire, elle déploya un mouchoir de proportions gigantesques qu'elle se mit à agiter pour effrayer les gourmandes... Et en même temps, de sa grosse voix, elle les invectivait, les menaçant, si elles refusaient d'évacuer le territoire, des châtiements les plus terribles. Les audacieuses ne reculant pas d'un pouce, et le danger s'aggravant de minute en minute, Mlle Berthet prit le parti de joindre les actes aux paroles et descendit dans le jardin.

Au fond, elle était furieuse que Noëlle ne vint pas à son aide ; mais quand, après avoir réintégré les assaillantes dans le poulailler, elle remonta dans la chambre, son bon cœur s'émut de pitié à l'aspect de la jeune fille qui s'était jetée dans un fauteuil et sanglotait, le visage caché dans les coussins. La tension trop douloureuse de ses nerfs venait enfin de céder, et elle se laissait aller à une de ces crises de désespoir presque effrayante chez les natures concentrées.

— Qu'avez-vous ? mais qu'avez-vous donc ? interrogeait Mlle Faustine.

Noëlle suffoquait, incapable de lui répondre. Mme Berthet courut prendre un flacon d'éther dans le cabinet de toilette et le lui glissa de force entre les mains. Quelques minutes se passèrent ; enfin Noëlle put se relever. Il y avait sur son visage des marques évidentes de confusion.

— Pardonnez-moi, je vous en prie ! murmura-t-elle, je suis si triste, si malheureuse depuis la mort de...

Elle n'osa pas dire : mon oncle ; le même doute poignant venait de l'assaillir.

Sur la table, un livre, récemment prêté à Lucienne, portait son nom écrit à l'encre : Noëlle de Verlaz. Elle le contempla avec une sorte d'égarement.

— A qui est ce livre ? demanda-t-elle.

— Mais... à vous, je suppose ? répondit la tante Faustine.

— A moi ?... En êtes-vous bien sûre ?

— Je vois votre nom.

— Mon nom... mon nom... Qui vous dit que ce soit mon nom ?

Ses mains tremblaient ; un frisson l'agitait tout entière.

Mlle Berthet devina que l'heure tant redoutée était venue, l'heure de la révélation. Un incident avait mis Noëlle sur la piste du secret ; elle voulait maintenant tout connaître. La bonne tante Faustine jeta un regard éploré autour d'elle ; pour adoucir la blessure, il eût fallu le contact d'une main amie. C'était cela que Noëlle était venue chercher...

— Il y a un mystère dans ma vie, murmura lentement la jeune fille : Yolande me l'a dit, tout à l'heure.

— Yolande ! s'écria Mlle Faustine avec un geste de révolte.

— Oui; elle m'a demandé où j'étais née. Je l'ignore; qui donc le sait ?

Bien souvent, Mme Gaudry avait conté à sa sœur l'étrange enchaînement de circonstances qui avait amené Noëlle sous le toit de M. de Verlaz.

— Peut-être êtes-vous née en Bretagne! glissa-t-elle à tout hasard.

— Peut-être n'est pas une réponse! Je veux tout savoir, tout...

Elle plongea ses yeux clairs dans ceux de Mlle Berthet.

— Dites-moi, de grâce, questionna-t-elle, est-ce que je m'appelle vraiment Noëlle de Verlaz ?

Mlle Faustine garda le silence; elle était trop droite pour mentir, trop émue pour répondre d'une façon précise à la question qui lui était posée. Noëlle poursuivit son interrogatoire :

— Depuis combien de temps suis-je à Plœmen ?

— Vous étiez toute petite... dix-huit mois ou deux ans.

— Est-ce que vous savez mon histoire ?

— Ma sœur me l'a racontée.

— Apprenez-la-moi; je serai courageuse. Vous voyez bien que je ne pleure pas.

— Mme Gaudry remplirait mieux cet office que moi; elle vous connaît; elle vous aime!

— Mon tuteur m'aimait; il m'a trompée. Elle me tromperait peut-être aussi. Vous, au moins, vous ne m'aimez pas...

Elle ne semblait plus avoir conscience de ses paroles. Assise sur une chaise basse auprès de Mlle Berthet, il y avait dans son attitude quelque chose de souffrant et d'humilié qui faisait peine à voir.

— Mon histoire! répéta-t-elle avec obstination.

Lui refuser eût été s'exposer à une crise comme celle de tout à l'heure; Mlle Faustine prit vaillamment son parti.

Elle narra, en quelques mots très simples, les faits qui s'étaient déroulés à la pointe de la Roche-aux-Algues. Noëlle l'écoutait avec une curiosité intense. Parfois, il lui semblait qu'il s'agissait d'une autre et que le récit allait s'achever comme ces contes merveilleux dont Julienne avait le secret pour les longues veillées d'hiver.

Ainsi donc, elle ne s'était pas trompée quand elle

pensait que, tout enfant, elle avait trouvé asile dans les plis du cher vieux manteau de son tuteur... seulement, elle ne quittait pas un berceau de soie et de dentelles. M. de Verlaz l'avait recueillie dans une anfractuosité de rochers comme une pauvre petite épave ; il l'avait abritée, réchauffée de son mieux, et maintenant elle se sentait rejetée de nouveau dans la grande tourmente de la vie dont les grondements lui faisaient peur.

Par la fenêtre ouverte, on apercevait le promontoire de granit où les vagues venaient déferler en longues volutes d'argent.

Noëlle eut un cri :

— Je suis toute seule !

Mlle Faustine s'était attendue à cette explosion. Elle attira sur sa poitrine la tête blonde qui s'abandonnait et murmura de très douces paroles où le nom de Dieu revenait souvent. Mme Gaudry prétendait que, pour toutes les blessures physiques et morales, sa sœur était une incomparable guérisseuse ; sans s'en douter, Noëlle se laissait prendre au charme de bonté qui émanait de la vieille fille.

Une cloche sonna pour un baptême. C'était dans cette petite  glise, affirmait Mlle Berthet, que M. de Verlaz avait juré devant Dieu de prendre sous sa sauvegarde l'enfant abandonnée. De là-haut il veillait sur elle : les morts demeurent à nos côtés...

— Les morts sont bons, mais les vivants !... soupira Noëlle dans un élan de révolte.

Hélas ! pourquoi, depuis tant d'années, l'avait-on fait vivre dans un rêve, chimère dorée dont l'écroulement devait lui laisser tant d'amertume ? Pourquoi les sourires de Mme de Lernes, les caresses de Sabine, les attentions d'Antoine de Brèves ?... Elle avait cru un moment, oui, vraiment, elle avait cru que le cousin de son tuteur ne la considérait pas tout à fait comme une enfant... Son attitude avait changé le jour même de la mort de M. de Verlaz. Il était devenu taciturne, mystérieux... puis il était parti pour Paris très vite, sans lui dire adieu, et elle se souvenait avec effroi du rire sardonique de Yolande.

Pauvre petite Noëlle ! Elle éprouvait un désir fou de s'enfuir par delà les mers, dans un de ces pays lointains dont elle avait bercé les rêves de son enfance. L , personne ne la connaîtrait ; elle serait

seule pour souffrir... seule avec Dieu! Oh! comme elle enviait à Lucienne sa vocation religieuse!

Un pas léger fit craquer le sable de la terrasse; Mlle Berthet tressaillit.

— Qui est là? interrogea-t-elle en se levant pour ouvrir la porte.

La tête ébouriffée de Tug parut dans l'entre-bâillement.

— Je viens, de la part de M^e Gérard, demander Mlle Noëlle, expliqua-t-il tandis que son regard se fixait sur la jeune fille avec cette expression de pitié touchante des êtres faibles et aimants qui déplorent le mal sans pouvoir y remédier.

— Que lui veut-il?

— C'est pour affaires. M^e Gérard était le notaire du défunt comte de Verlaz.

— Alors c'est sans doute la lecture du testament.

Les petits yeux de Tug brillèrent d'un éclat de colère sauvage, mais il garda le silence.

— Est-ce que M. de Brèves est ici? questionna Mlle Berthet.

— Non, répondit le garçonnet, mon patron est seul avec Mme de Lernes.

— C'est singulier... Ma chère enfant, serez-vous de force à rentrer au manoir, ou voulez-vous que j'aille vous excuser?

— Je me sens mieux, murmura Noëlle; et, timidement, elle ajouta:

— Vous m'avez fait du bien,

Les deux mains serrées dans celles de la tante Faustine, elle demeurait immobile, les yeux fixés sur ceux de la vieille demoiselle... Alors, subitement, elle s'avisa de remarquer que ces prunelles sombres à la lueur caressante ressemblaient à celles de Romuald, et elle se dit qu'il serait bon que son ami d'enfance fût près d'elle, à cette heure d'épreuve et de douleur.

Elle se leva non sans effort et fit quelques pas dans le jardin; Tug, avec ses allures de singe, se glissa près de Mlle Berthet.

— Vous parlez de testament, dit-il, ne savez-vous pas la nouvelle?

— Quelle nouvelle? fit-elle, surprise.

— M. de Verlaz est mort trop vite; il n'a rien laissé à l'étude. M. de Brèves et Mme de Lernes sont ses seuls héritiers.

La foudre tombant aux pieds de la tante de Lucienne Gaudry ne l'eût pas plus anéantie. Pas de testament !... Alors c'était pour l'orpheline la misère, la dépendance ; à moins que... Ici, elle hocha la tête d'un air dubitatif. Mme Gaudry lui avait souvent affirmé que l'intention du comte était de partager sa fortune en trois parts égales... Peut-être M. de Brèves et sa cousine se feraient-ils un point d'honneur de se conformer, sans y être obligés par les lois, aux volontés de leur vieux parent. Hélas ! Mlle Faustine avait grand'peine à y croire...

— Attendons la fin, murmura-t-elle, et Dieu veuille que je me trompe dans mes appréciations !

Noëlle et son compagnon venaient de disparaître derrière les dunes ; elle rentra dans le jardin et, découvrant dans un massif une des poules fugitives, elle déversa sur elle un trop-plein de colère qui s'adressait beaucoup moins à l'innocent volatile qu'à Yolande, la persécutrice de Noëlle, et aux autres héritiers de M. de Verlaz.

VI

M^e Gérard était un parfait honnête homme ; il n'avait qu'un seul défaut : c'était d'abandonner très vite les causes désespérées pour saluer le soleil levant.

Après le décès d'un client dont il avait possédé la confiance, il se contentait de proférer quelques axiomes philosophiques sur la brièveté de l'existence et de s'informer au plus vite des desseins de Phéritier. Dans le cas où ce dernier se montrait disposé à laisser les affaires à l'étude, il se frottait les mains avec un petit bruit sec qui faisait involontairement penser au froufrou des feuilles mortes ; puis il murmurait, en caressant l'extrémité de son menton glabre :

— Un de perdu, un de retrouvé !... Le roi est mort ! Vive le roi !

C'était sa seule oraison funèbre.

En entrant dans le salon, Noëlle le vit assis sur un canapé auprès de Mme de Lernes.

— Mademoiselle de Verlaz, j'ai l'honneur de vous saluer, dit-il en se levant à l'entrée de la jeune fille.

En prononçant cette phrase banale qui était sa formule habituelle de bienvenue, il eut soudain l'impression qu'il venait de commettre un impair. Mme de Lernes s'était troublée; Noëlle avait pâli; puis, soudain, son sang violemment agité était remonté à ses joues, tandis qu'une lueur étrange s'allumait au fond de ses yeux.

— Mademoiselle de Verlaz... qui est-ce? demanda-t-elle d'une voix dont le timbre était méconnaissable.

— Mais il me semble que c'est vous! fit le notaire avec embarras.

— Moi?... Sait-on seulement où je suis née?

— De grâce, expliquez-vous. Qui a pu vous dire?

Le nom de Yolande vint aux lèvres de la jeune fille; mais il lui sembla qu'en le prononçant, elle s'abaissait à un acte de vengeance méprisable.

— Qu'importe? répliqua-t-elle avec hauteur, il suffit que ce soit vrai!

— Mais enfin, que savez-vous? questionna Mme de Lernes.

— Je sais que je n'ai pas de nom; que je suis seule au monde; que M. de Verlaz n'était pas mon parent...

Sa voix trembla; n'était-il pas cruel de la mettre ainsi en demeure de résumer la situation? Il lui semblait que, jusqu'ici, elle ne l'avait pas bien comprise, qu'elle n'en avait pas mesuré toute l'horreur.

— Ce que vous venez de dire n'est pas tout à fait exact, objecta le notaire: vous n'avez, en effet, ni ressources, ni famille; mais Mme de Lernes, ici présente, est pleine de bonnes intentions à votre égard.

Il parlait d'un ton doux et tendre; Noëlle tressaillit comme sous un coup de cravache.

— Je ne comprends pas! dit-elle simplement.

— Eh bien! asseyez-vous et je vais vous expliquer... Vous aimez mieux rester debout, ajouta-t-il en voyant que la jeune fille faisait un geste de refus, qu'à cela ne tienne! Vous avez de meilleures jambes que moi. Nous disions donc... Vous plairait-il, madame, de prendre la parole?

Mais, sur un second signe négatif venant cette fois de Mme de Lernes, il continua, scandant sa phrase d'une petite toux sèche qui en marquait la ponctuation:

— Mon respectable client, le défunt comte de Verlaz, qui m'a témoigné jusqu'à la fin la plus flatteuse confiance, a, peu de jours avant son décès, fait disparaître de mon étude un testament qui léguait sa fortune, au détriment de ses héritiers et au vôtre, mademoiselle, à la commune de Plœmen. Le document ayant été détruit devant témoins, le comte se préparait à m'en dicter un autre, quand la mort l'a surpris... trop tôt, hélas ! pour le bonheur de ceux qui ont eu, comme moi, l'avantage de le connaître et de l'apprécier.

Il jeta un regard rapide sur ses deux interlocutrices pour juger de l'effet de sa phrase : ni l'une ni l'autre n'avaient bronché. Un peu vexé de s'être livré en pure perte à ses élans oratoires, M^e Gérard reprit d'un ton plus bref, rentrant dans son rôle d'homme de loi :

— D'où il appert que Mme de Lernes et M. de Brèves héritent de la totalité de sa fortune et qu'ils en prendront possession dès que les délais légaux seront expirés.

— Est-ce là tout ce que vous aviez à me communiquer ? demanda froidement Noëlle en voyant qu'il s'arrêtait.

— Hum ! non, pas absolument. J'ai à vous faire entendre que cette situation modifie bien des choses et je me permets d'exprimer le désir que vous saurez vous conformer à la nécessité.

— Vous voulez dire, sans doute, que je dois quitter le château ? Je puis partir tout de suite.

— Voyons, voyons ! ne vous emportez pas ! Je dois, au contraire, vous informer que Mme de Lernes, soucieuse de votre avenir, veut vous mettre en mesure de gagner votre vie. Votre extrême jeunesse ne vous permet pas encore de travailler : il est donc convenu que ma cliente fera un sacrifice en votre faveur et qu'avec l'aide de M. de Brèves, elle s'efforcera de développer des talents que vous pourrez utiliser bientôt.

— Avec l'aide de M. de Brèves ! s'écria Noëlle dans un geste de recul involontaire.

— Oui... les deux héritiers du comte désirent continuer sa bonne œuvre et pensent avoir le même droit à votre reconnaissance.

Les mains crispées à la portière, Noëlle se cram-

ponnait de toutes ses forces pour ne pas tomber. Oh ! si Mme de Lernes lui avait dit, écartant la brutale question d'argent : « Vous aurez pendant quelques années encore une place à mon foyer, » elle eût appuyé sur son épaule sa pauvre tête fatiguée, et essayé de combler, par des affections nouvelles, le vide immense de son cœur ; mais la proposition de la mère de Yolande souleva une révolte dans sa nature encore indomptée.

— Je ne veux pas d'aumône ! s'écria-t-elle, laissez-moi gagner mon pain comme je le pourrai !

Cette fois, Mme de Lernes s'interposa :

— Mon enfant, prononça-t-elle de sa voix mesurée, vous ne savez pas ce que vous dites ; nous avons, en ce qui vous concerne, une sorte de responsabilité. M^e Gérard a fort bien défini la situation : nous sommes désireux d'achever une éducation que votre pauvre tuteur, dans son insouciance d'homme, n'a malheureusement pas su rendre assez pratique. A Paris, vous suivrez des cours et j'espère que l'année prochaine, munie de vos deux brevets, vous serez apte à remplir des fonctions d'institutrice.

Hélas ! l'ombre de M. de Verlaz planait-elle dans ce salon où, peu de semaines auparavant, il avait prononcé, en présence du curé de Plœmen, les mots conciliants qui effaçaient les rancunes de famille ! Voyait-il la détresse de celle qui devait être pour Antoine et pour Bathilde « mieux qu'une cousine, presque une sœur » ? Et cet Antoine lui-même, lâchement disparu, se souvenait-il de la remarque du vieux comte : « Je puis mourir infestat ; tu connais mes intentions ? »

L'audience était finie ; Noëlle n'avait plus qu'à se retirer. Elle sentait en Mme de Lernes une inflexible volonté contre laquelle il était évident que toute lutte serait inutile. Les héritiers de M. de Verlaz mettraient toute leur adresse à dépouiller la pupille de leur vieux parent, en conservant les apparences de la générosité et de la grandeur d'âme.

Au moment où la jeune fille franchissait le seuil de la pièce, Mme de Lernes la rappela.

— Je tiens à vous avertir tout de suite, lui dit-elle d'un ton bref, que nous regagnons Paris dans deux jours. Mon fils est un peu souffrant.

Sa voix s'altérait toujours quand elle parlait de Gaston : c'était là la plaie cachée, le souci continuel et rongeur de son existence brillante.

— Je serai prête ! murmura Noëlle.

Et elle pensa que son accent devait ressembler à celui des condamnés à mort.

Quitter Plœmen, les Gaudry, le vieux curé... tout ce qu'elle avait aimé pendant seize ans de sa vie !... On eût dit qu'un vent de folie soufflait sur elle et que, sous une pression trop forte, son pauvre cerveau allait éclater. Elle sortit ; mais, au lieu de monter dans sa chambre, elle se glissa dans les corridors et descendit dans le parc. Comme lorsqu'elle était toute petite en proie à un violent chagrin, elle ressentait, à cette heure d'épreuve, un ardent désir de se laisser bercer par la voix de la mer, sa grande amie d'autrefois. Dans un élan irraisonné, elle prit sa course à travers les dunes.

Le soleil tombait lentement ; il faisait aussi calme que dans cette soirée du mois précédent où M. de Brèves lui était apparu pour la première fois.

Elle marchait droit devant elle, sans but précis ; le hasard la conduisit tout près de la Roche-aux-Algues et, soudain, elle éprouva un besoin fou, irrésistible, de reconstituer la scène qui s'était déroulée seize ans auparavant. Elle avançait avec précaution sur la surface glissante, encombrée de varech. Instinctivement, elle se mit à jouer avec les longs filaments encore humides d'eau de mer, et, dans son esprit fiévreux, surgit l'image de la princesse Eglantressant avec ses blonds cheveux le radeau de la délivrance. Oh ! que ne pouvait-elle s'enfuir, échapper à la domination qu'elle sentait peser sur elle !... Hélas ! où irait-elle ? La prisonnière de la légende avait, par-delà les mers, des parents que son absence avait plongés dans le désespoir et qui l'attendaient chaque jour, hâtant de leurs vœux l'heure de la réunion. Noëlle était seule au monde, sans famille et sans nom. Elle se laissa tomber à genoux, appuya son front sur la roche et sanglota une prière :

— Mon Dieu ! mon Dieu !

Combien de temps resta-t-elle là dans un état de prostration presque absolue ?... Un bruit de pas la fit tressaillir. Elle ouvrit les yeux et reconnut Gillette Varac.

Le contact de la pêcheuse ne lui était jamais agréable ; dans la disposition d'esprit où elle se trouvait, il lui sembla particulièrement douloureux.

Elle voulut se lever ; la vieille femme appuya la main sur son épaule.

— Ne bougez pas ! dit-elle d'un ton d'autorité.

Trop faible pour résister, Noëlle demeura immobile, les yeux fixés sur l'étrange créature.

— Maintenant, vous pouvez partir, déclara Gillette après quelques minutes de silence ; mais, à votre place, je ne voudrais pas demeurer si près de la Roche-aux-Algues aux approches de la nuit.

— Pourquoi ? cria une voix fraîche.

Et Tug, dégringolant le long d'un amas de pierres, vint tomber entre les deux femmes ; Rouzik le suivait de près.

Gillette se mit en colère.

— On n'a donc pas de paix, ici ? grommela-t-elle ; ce petit singe trégorrois crie assez fort pour effrayer les courlis à trois lieues !

— En quoi ma présence vous gêne-t-elle ? demanda Tug innocemment. Est-ce que vous avez l'intention de jouer à cache-cache dans les grottes ? Je chante parce que j'ai le cœur gai. Avec la conscience légère, on n'a pas à craindre les fantômes. Vous savez bien la légende : « le cœur pur de tout crime, l'esprit libre de tout mal ».

— Tais ton bec, mauvais gars ! gronda la vieille femme.

Noëlle s'était levée ; elle fit signe à Rouzik qu'elle voulait l'accompagner ; la perspective d'un tête-à-tête avec la nourrice d'Antoine de Brèves l'effrayait au plus haut point.

Dès que la pêcheuse fut hors de vue :

— Croyez-vous, lui demanda Tug, que Gillette soit venue seule ?

— Je n'en sais rien ! répondit-elle étonnée de la question.

— C'est qu'il m'a semblé, tout à l'heure, voir un homme se cacher dans les rochers.

La jeune fille se souvint alors de l'énergie avec laquelle Gillette l'avait contrainte à demeurer immobile. Y avait-il dans cette insistance quelque chose qui fût de nature à justifier les soupçons de Tug ?

Bah ! que pouvaient lui importer les faits et gestes

de la vieille femme ? N'avait-elle pas assez de ses propres préoccupations ?... Une profonde lassitude physique et morale l'envahissait ; elle engagea ses compagnons à poursuivre leur chemin et demeura seule sur les dunes.

Elle se trouvait à peu de distance de la maison de Gillette. La vieille tour à demi ruinée dessinait ses contours bizarres sur le fond empourpré du ciel. Bientôt Noëlle s'imagina entendre des pas furtifs ; elle regarda autour d'elle et, ne voyant personne, crut qu'elle s'était trompée ; mais non... le craquement continuait... Un homme se glissait comme un lézard entre les pierres disjointes... Trois fois, il jeta aux échos le cri mélancolique du courlis ; puis, continuant sa marche rampante, il atteignit la porte de la maisonnette, souleva vivement le loquet et pénétra à l'intérieur.

Une vague frayeur saisit la jeune fille. Cet homme était-il le même que Tug avait vu se cacher dans les anfractuosités profondes de la Roche-aux-Algues ?... Mais alors, comment aurait-il pu franchir sans être aperçu la distance qui séparait le bloc de granit du logis de la pêcheuse ?

Noëlle passa la main sur son front ; elle avait le cerveau trop fatigué pour s'appliquer à déchiffrer des énigmes. Une seule chose l'avait frappée : la ressemblance de l'inconnu avec la vieille Gillette.

Qui sait ? Les gens qui parlent de revenants ont peut-être moins tort qu'on ne le pense. Il était possible que l'ombre d'Ervoan vint visiter sa mère, à la tombée de la nuit.

Noëlle réunit ses forces et se mit en route. Elle promena son regard autour d'elle ; il lui semblait que l'avenir s'ouvrait devant elle morne et désolé comme ces landes grises qu'éclairaient à peine les lueurs rougeoyantes du couchant.

Soudain, sur la ligne claire qui marquait l'horizon, elle vit se dessiner une barque.

Un cri s'échappa de sa poitrine :

— La *Mouette* !

C'était bien la *Mouette* qui flottait au large. Yolande tenait les avirons ; Sabine, assise à l'arrière, dirigeait le gouvernail.

— Oh ! balbutia la jeune fille, c'est trop fort ! c'est trop fort !

En ce moment Gillette passa près d'elle. Une expression sardonique plissait ses lèvres minces et faisait étinceler ses yeux d'oiseau de proie... et tout à coup Noëlle se souvint de l'écusson d'Antoine de Brèves... Hélas ! ils étaient venus, les vautours aux longues ailes ; ils avaient pris sa pauvre *Mouette* et détruit ses rêves de bonheur !

Le soleil descendait ; son disque rouge s'amincit, s'effila, puis disparut... mais Noëlle ne vit pas le Rayon-Vert ; peut-être parce qu'elle avait perdu la belle confiance de sa jeunesse ; peut-être parce qu'à ce moment précis, au souvenir de la radieuse soirée si semblable à celle-ci où, tête nue, les cheveux au vent, elle naviguait dans la *Mouette*, un flot pressé de grosses larmes venait d'embrumer ses yeux.

DEUXIÈME PARTIE

I

Une belle matinée d'avril.

Le soleil fait étinceler les gouttes de rosée qu'une nuit fraîche a semées sur les gazons naissants du Parc-Monceau, et là-haut, dans leurs flèches de pierre, tous les carillons de Paris annoncent la solennité du Samedi-Saint.

Dans une allée, une femme de trente-sept ans à peine, au visage encore jeune, aux cheveux prématurément blanchis, est assise, un livre à la main, auprès d'une voiture d'infirmes.

L'enfant — un garçonnet de douze ans étendu sur des coussins — lève la tête comme s'il s'attendait à voir passer dans le ciel les voyageuses cahotantes, épuisées du long trajet qu'elles ont dû fournir pour atteindre la Ville-Eternelle.

— Je regrette l'époque, dit-il avec un léger sourire, où je croyais qu'en cherchant bien je finirais par distinguer, au milieu des nuages, le gros bourdon de Notre-Dame. Il est vrai que, dans ce temps-là, je

pouvais courir comme les autres et flâner, la veille de Paques, devant les vitrines des confiseurs... Maintenant, je suis prisonnier. Heureusement, vous êtes ma geôlière !

Il y a une caresse dans le regard qu'il adresse à sa compagne et, comme celle-ci vient de se lever pour arranger les couvertures, il saisit sa main au passage et y dépose un rapide baiser ; puis ses yeux — de grands yeux cerclés de bistre — explorent avec anxiété les allées environnantes et, désappointé, il murmure :

— Noëlle tarde bien à venir !

Juste à ce moment, deux silhouettes féminines se dessinent sur le fond clair du ciel, dans une de ces échappées habilement ménagées entre les fouillis de verdure : l'une très frêle, très menue, tout habillée de noir ; l'autre, vêtue du costume sombre qui indique, à Paris, une femme de chambre de bonne maison.

Avant que l'enfant infirme ait eu le temps de l'apercevoir, la plus jeune des promeneuses bifurque brusquement et, s'étant engagée dans une allée transversale, elle se glisse derrière la voiture en évitant de faire craquer le gravier sous ses pas. Sur son visage presque aussi pâle que celui du petit malade, il y a une lueur de gaieté. Elle appuie ses mains gantées sur les yeux de l'enfant et lui murmure à l'oreille :

— Devinez qui est là ?

Un cri de joie lui répond ; ses doigts sont vivement écartés, et le malade annonce aux passants amusés de cette scène :

— C'est Noëlle, ma chère Noëlle !... Je savais bien qu'elle viendrait !

C'est bien Noëlle, en effet ; mais il serait difficile de reconnaître à première vue, dans cette jeune fille au sourire craintif, aux gestes alanguis par une insurmontable fatigue, l'audacieuse pécheuse de Plœmen. La souffrance a gravé son empreinte sur le pâle visage ; on dirait que les épaules ploient sous un invisible fardeau.

— Vous pouvez vous retirer, Hermance, dit-elle à la femme de chambre ; je rentrerai avec Gaston et Mme Servan.

Sans lui répondre, Hermance se tourne vers l'institutrice :

— Sont-ce bien là les ordres de Madame ? questionne-t-elle à haute voix.

Il y a, dans son attitude, une si profonde impertinence, que Noëlle sent le rouge lui monter au front.

— Mlle Noëlle connaît mieux que moi les intentions de Mme de Lernes, réplique Mme Servan avec un peu de sécheresse ; elle vient de quitter votre maîtresse, que je n'ai pas vue depuis ce matin.

— Je veux garder Noëlle ! s'écrie Gaston.

— C'est bon ! marmotte entre ses dents la majestueuse camériste, tout le monde sait que ces trois-là s'entendent comme larrons en foire. N'empêche que si, l'année prochaine, Madame nous ramène de Bretagne une nouvelle va-nu-pieds, je connais quelqu'un qui quittera son service !

Ayant ainsi exhalé *in petto* sa mauvaise humeur, Paimable Hermance tourne les talons et regagne, de son pas lourd, l'appartement de la rue de Lisbonne. Cette après-midi, elle devra conduire Sabine chez des amies ; la course sera interminable ; il faudra suivre les boulevards, traverser dix fois, au péril de sa vie, la file des taxis, des tramways et des bicyclettes. Hermance ne se plaindra pas ; on la paye, ses gages lui conviennent... mais, ce soir, elle s'insurgera, dans l'intimité de l'office, contre les exigences de Mlle Noëlle, « cette orgueilleuse qui n'a même pas un nom ! »

Pauvre petite Noëlle ! Elle ne se trompait pas en s'imaginant qu'elle montait, dans le jardin des Gaudry, la première marche de son calvaire ! Depuis six mois, elle a tant vieilli qu'il lui arrive, parfois, de se regarder dans la glace pour s'assurer qu'elle n'a pas de cheveux blancs. Elle a eu, au début, des crises de révolte folle ; plusieurs fois, pendant la nuit, elle a ouvert sa porte en se disant qu'elle allait s'enfuir n'importe où, loin de cette maison inhospitalière ; mais elle rencontrait sur sa route Mme Servan qui la guettait et qui l'a rappelée au devoir par de douces paroles.

Il y a des affinités secrètes entre la veuve sans enfant et l'orpheline séparée de tout ce qu'elle a aimé en ce monde.

Mme Servan parle rarement de son passé, et presque jamais de son pays d'origine. D'un long séjour en Angleterre, il lui reste un léger accent qui donne

à son français très pur un certain charme exotique. Les hasards d'un bureau de placement l'ont amenée chez Mme de Lernes, où elle eût trouvé la vie dure sans la présence de Gaston. Le petit infirme s'est pris d'une véritable passion pour l'institutrice de ses sœurs et, insensiblement, le rôle de cette dernière s'est modifié en celui de garde-matade. L'enfant ne peut plus se passer d'elle, et Noëlle le regarde avec envie lui entourer le cou de ses deux bras.

Il est très gai aujourd'hui, Gaston ; il s'amuse d'un rien : d'un moineau affairé qui picore une brioche, d'une branche qui s'agite sous la caresse du vent, d'un nuage dans le ciel, d'un baby maladroit qui lance sa balle sur sa voiture.

— Avez-vous vu passer les cloches, Noëlle ? demande-t-il en riant.

La jeune fille secoue la tête.

— On ne peut rien voir, dit-elle, dans votre affreux Paris, où les maisons de dix étages sont encore surmontées de tuyaux de cheminées !

— Je croyais que vous auriez cherché à reconnaître vos amies de Plœmen ?

— Elles sont rentrées au point du jour. Chez nous, on célèbre les offices de bonne heure.

— Chez nous !... Comme vous dites ce mot ! Voue aimez donc bien la Bretagne ?

— C'est mon pays d'adoption ; il me sera toujours cher. J'y ai été très heureuse !

— Et vous n'êtes pas heureuse, ici ?... Oh ! ne cherchez pas à me tromper. Mes sœurs sont méchantes ; mais moi, Noëlle, je vous aime beaucoup.

Il y a sur son visage une expression de tristesse ; Noëlle caresse doucement la main diaphane qui s'allonge sur les couvertures.

— Je vous aime aussi beaucoup, Gaston, répond-elle — et sa voix, quand elle parle à l'enfant, a des inflexions très douces qui étonneraient Lucienne Gaudry — mais je ne peux pas oublier mes premières années, mon tuteur, le vieux manoir où sa place demeure vide...

Pour distraire Gaston de ces idées, elle lui désigne un groupe qui passe dans l'allée : le père, la mère, une jeune fille qui se retourne avec curiosité pour examiner le petit garçon. Où donc Noëlle a-t-elle déjà vu ce teint jaune, ces cheveux rétifs et ce

nez pointu surmonté d'un lorgnon?... Le père a jeté un nom : Agathe... et subitement Noëlle se souvient : ce sont les convives importuns de la table d'hôte de Tréguier. Ils flânent dans le jardin, promenant toujours la maussaderie de leur fille. La mère — un de ces types de Parisiennes vulgaires, mais bienveillantes — désigne Gaston du bout de son ombrelle :

— Vois donc, Agathe, le joli enfant !

Agathe ricane légèrement et, avec une moue dédaigneuse, proteste :

— Joli ? un bossu !

Gaston n'a pas entendu la remarque, mais il a surpris l'expression du regard et le coin de ses lèvres s'est abaissé, comme s'il allait pleurer. Il lui est toujours pénible d'inspirer un sentiment de pitié.

Le groupe s'éloigne ; un domestique en livrée se montre au bout de l'allée.

Noëlle pousse une exclamation :

— Louis ! déjà !... c'est grand dommage ! On était si bien, ici !

Le valet de pied, raide et gourmé, digne pendant de la majestueuse Hermance, se place derrière la voiture et, sur un signe de Mme Servan, met les roues en mouvement. La petite caravane s'ébranle.

Quand on arrive sous le grand portail, Louis prend le malade dans ses bras et franchit lestement les marches de stuc d'un escalier où des vitraux de couleur répandent une clarté très douce.

La même atmosphère de confort et de bien-être règne dans le vestibule et dans la salle à manger où, une heure après, la famille se trouve réunie.

Yolande et Sabine sont plus figées que jamais dans leurs attitudes de poupées à ressort ; Noëlle, la tête inclinée de côté, dans un geste nonchalant qui lui est devenu familier, semble absorbée dans la contemplation des dessins de son assiette. Mme de Lernes échange quelques rares paroles avec Mme Servan. Gaston prend son repas sur une table à part, dressée auprès de sa chaise longue.

— Une délicieuse matinée, mère ! s'écrie-t-il tout à coup. Par un beau temps comme celui-là, on serait bien à la campagne !

Mme de Lernes a tressailli.

— Parles-tu sérieusement ? demande-t-elle.

— Très sérieusement; j'aurais voulu me mettre à califourchon sur une cloche qui m'aurait emmené très loin... peut-être au bord de la mer.

— Il n'est pas nécessaire d'user d'un moyen de locomotion aussi dangereux! Les chemins de fer conduisent moins vite, mais plus sûrement au but.

— Est-ce que vous songez à quitter Paris?

— J'y étais décidée hier après la consultation chez ton médecin; mais je craignais de la résistance de ta part. Je vois que, pour une fois, tes goûts sont d'accord avec les prescriptions de la Faculté.

— Avouez que, jusqu'ici, cette terrible Faculté ne m'a rien ordonné d'agréable! L'année dernière, ma saison d'eaux m'a empêché de connaître la Bretagne.

— Eh bien! tu en profiteras pour l'explorer ce printemps.

— Nous allons donc en Bretagne?

— Oui; il te faut un air vif, un climat sain, un grand bien-être. Nous trouverons tout cela au château de Plœmen.

— Le château de Noëlle?

— Notre château... Au moment des règlements de comptes, nous l'avons gardé indivis, Antoine de Brèves et moi. Mon cousin l'a occupé une partie de l'hiver; je pense qu'il s'y trouve encore. Nous emmènerons des domestiques, et le service sera facilement organisé.

— Est-ce que nous partirons tous?

— Mais oui... à moins que Mme Servan ne songe à désertir son poste.

Elle avait parlé d'un ton enjoué; quand ses yeux s'arrêtèrent sur le visage de la jeune femme, elle vit que celui-ci portait l'empreinte d'une vive souffrance.

— Je suis fâchée, très fâchée, murmura Mme Servan, mais il m'est impossible de quitter Paris en ce moment.

— Qu'à cela ne tienne, dit Mme de Lernes, Gaston essaiera de se passer pendant quelques jours de vos bons soins; quand vos affaires seront terminées, vous nous rejoindrez à Plœmen.

— Il ne s'agit pas de quelques jours, mais probablement de quelques semaines.

Mme de Lernes la regarda; une sourde irritation grondait en elle; mais elle était trop femme du

monde pour songer à régler en public les questions délicates relatives à son intérieur.

— Nous parlerons de cela plus tard, dit-elle en présentant le sucrier à Mme Servan.

Après le café, les trois jeunes filles se retirèrent chez elles.

Bien que l'appartement contint plusieurs pièces de réserve, Noëlle avait dû se contenter d'un étroit cabinet dont la fenêtre s'ouvrait sur les dépendances d'un hôtel. La nuit, elle était éveillée par le ronflement des autos et par les discussions bruyantes et grossières des gens de service. C'était dans ces scènes tapageuses qu'elle apprenait à connaître la doublure de ce Paris qu'elle avait cru si brillant et qui lui avait donné si peu de joie. Que d'heures de fièvre et d'insomnie pendant lesquelles le souvenir du passé la hantait jusqu'à devenir une obsession! Parfois, alors, une main très douce se posait sur son front brûlant; elle entr'ouvrait les yeux en murmurant : — Julienne, et reconnaissait Mme Servan.

Certes, on ne la maltraitait pas; mais dans cette maison où, jadis, elle devait entrer en égale, on lui faisait si étroite, si restreinte sa place d'étrangère, qu'elle appelait de ses vœux le jour où, libre de toute contrainte, elle pourrait se créer une situation.

Assise auprès de sa fenêtre, elle songeait, le menton appuyé sur sa main, quand sa porte s'ouvrit devant Sabine.

— Vous ne savez pas l'événement! s'écria l'étourdie avec cet empressement des gens qui pensent qu'agréable ou fâcheuse une nouvelle est toujours bonne à dire : Mme Servan nous quitte! Je l'ai appris par Hermance qui sort de la chambre de maman.

Noëlle pâlit, et il lui sembla que son cœur allait cesser de battre. L'incident du déjeuner ne l'avait pas préparée à un dénouement aussi prompt.

— Que me dites-vous là? murmura-t-elle avec effort.

— La vérité! répondit Sabine; d'ailleurs, si vous le désirez, je vais faire appeler Hermance. Elle a tout entendu en faisant des rangements dans le cabinet de toilette.

— Non, de grâce! je déteste les racontars d'office.

— Oh! ne le prenez pas de si haut! Les racontars d'office sont généralement plus exacts que les potins

de salon ! Demain, maman expliquera à ses amies que l'institutrice de son fils ayant cessé de lui convenir, elle l'a priée de porter sa science dans une autre maison ; moi, je saurai que Mme Servan, pour des raisons que j'ignore encore, mais que j'arriverai à connaître, ne veut pas nous suivre à Plœmen.

Noëlle avait toujours été choquée du sans-gêne avec lequel Sabine parlait de sa mère ; aujourd'hui, pourtant, elle fit taire ses répugnances personnelles, tant l'intéressait la question du départ de la jeune veuve.

— Il me semble, dit-elle, que Mme Servan a allégué des motifs parfaitement plausibles : ses intérêts la retiennent à Paris.

— Allons donc ! La semaine dernière, lorsque maman parlait d'emmenner Gaston à Lausanne, elle était la première à approuver ce projet.

— Peut-être n'aime-t-elle pas la Bretagne ?

— C'est ce qu'il faut savoir ! Hermance prétend que quand on redoute un pays, c'est qu'on y a laissé de mauvais souvenirs et qu'on craint d'être reconnu. Au fond, je crois qu'elle est ravie du départ de Mme Servan. Elle connaît une personne qu'elle voudrait mettre auprès de Gaston... vingt-cinq ans à peine, gaie, aimable, amusante...

— Croyez-vous que Mme de Lernes se laisse guider par sa femme de chambre dans le choix d'une institutrice ?

— Non, et c'est ce qui complique l'affaire... Au revoir, Noëlle, je vais aux renseignements !

Elle partit en lançant la porte. Noëlle, demeurée seule, se cacha la figure dans ses mains. Que deviendrait-elle, sans Mme Servan, dans ce milieu hostile qui allait prendre possession de sa chère vieille demeure et lui imposer, à Plœmen, le rôle subalterne et dépendant qu'elle remplissait à Paris ?

L'idée lui vint qu'elle pourrait peut-être s'adresser à la jeune veuve, obtenir qu'elle modifiât sa terrible décision... mais le cœur lui manqua. Quels droits avait-elle pour s'opposer à un projet mûrement réfléchi ? Hélas ! ne risquait-elle pas d'échouer dans sa tentative et d'en revenir plus triste, plus découragée, plus lasse ? Le mieux était de se résigner et de travailler double, afin de hâter la date de la libération.

Bravement, elle se plongea dans ses arides études. Au cours, on s'émerveillait de ses progrès rapides; mais la directrice s'inquiétait de voir chaque jour le cercle bistre s'agrandir autour de ses yeux. Elle lui faisait d'affectueux reproches.

— Vous vous fatiguez, mon enfant!

Mais Noëlle secouait la tête et, le lendemain, sa lampe brillait fort avant dans la nuit.

Le mois d'avril avançait; on ne parlait plus du voyage en Bretagne. Il était difficile de croire que Mme de Lernes eût abandonné la partie, aussi Noëlle s'imagina-t-elle que ce retard avait pour but de vaincre la résistance de Mme Servan.

Ce fut encore Sabine qui, toujours aux aguets, surprit dans l'air des indices de tempête; elle en avertit Hermance, et deux jours plus tard, en revenant du cours, Noëlle se heurta dans le vestibule à une jeune fille à peu près de sa taille que la demi-obscureté empêcha tout d'abord de reconnaître.

— Je crois que nous pourrions nous convenir, mademoiselle, lui disait Mme de Lernes, et cependant vous me semblez bien jeune pour un rôle aussi grave et aussi délicat!

— Les épreuves mûrissent vite! répondit l'étrangère d'une voix dont la douceur affectée dissimulait mal les intonations aigrelettes, on acquiert parfois en peu de mois l'expérience de dix années. Et puis j'aime les enfants... les malades surtout...

En glissant ce mot, elle avait évidemment l'intention de jouer une bonne carte.

L'effet fut désastreux; Mme de Lernes eut un mouvement de recul.

— Si c'est à mon fils que vous faites allusion, déclara-t-elle d'un ton sec, il ne jouira pas longtemps de ce titre à votre sympathie. L'indisposition dont il souffre est absolument passagère; nous allons en Bretagne achever sa convalescence.

Bien que profondément affectée de l'état de Gaston, elle s'obstinait à nier qu'il fût gravement atteint. La jeune fille sentit qu'elle faisait fausse route et se hâta de modifier sa phrase.

— C'est justement pendant une convalescence qu'on réclame des soins assidus, répliqua-t-elle de ce même ton qui faisait penser à une crème dans laquelle une main maladroite aurait laissé tomber

un filet de vinaigre. J'ai un frère que j'aime tendrement, et dont l'enfance a eu des heures difficiles !

Elle posa la main sur le bouton de la porte, comme quelqu'un qui ne veut pas insister plus longtemps et qui remet son sort entre les mains de celle qui a le droit d'en décider; puis, d'un geste souple, après une courte révérence, elle se glissa dehors.

Noëlle était demeurée sur le seuil, anéantie.

Dans cette jeune fille gracieuse et souriante, elle venait de reconnaître avec effroi Agathe, cette même Agathe qui avait jeté au parc Monceau, presque assez haut pour que Gaston pût l'entendre, la phrase blessante :

— Joli?... Un bossu.

Elle fut sur le point d'avertir Mme de Lernes, de la mettre en garde contre les prétentions de cette intrigante dans laquelle un instinct lui faisait deviner la candidate d'Hermance; mais quel crédit accorderait-on à ses paroles ?

Bouleversée par la pensée qu'elle pourrait voir l'étrangère s'établir auprès de la chaise longue de Gaston à la place laissée libre par Mme Servan, elle se retira dans sa chambre et pleura amèrement.

La semaine suivante se passa pour elle dans des alternatives d'espoir et de découragement. Mme de Lernes eut de longues et mystérieuses entrevues avec l'institutrice de son fils; mais il est à supposer que ses tentatives échouèrent, car un matin un fiacre vint charger des malles, et Noëlle, appelée chez Mme Servan, la trouva en costume de sortie, cachetant des lettres près de son bureau.

— Vous partez !... Sans m'avoir prévenue !... s'écria-t-elle en devenant toute pâle.

La veuve se leva, les mains tendues, et entraîna la jeune fille vers le canapé.

— Pardonnez-moi, lui dit-elle, j'ai eu tort, mais la pensée de vous quitter me bouleverse à tel point que j'ai voulu brusquer les adieux... Noëlle, m'aimerez-vous encore quand vous ne me verrez plus ? Songerez-vous quelquefois aux heures que nous avons passées ensemble ?

Elle appuyait sur son épaule la tête de la jeune fille, et celle-ci se sentait envahie par une étrange impression de paix. C'était un contact plus doux mille fois que celui de la tante Faustine; elle eût voulu rester

là toujours, blottie auprès de Mme Servan, sans jamais rompre l'étreinte qui enlaçait leurs mains...

— Ne partez pas ! murmura-t-elle...

Une teinte livide se répandit sur les traits de l'institutrice :

— J'aurais consenti pour Gaston et pour vous à de cruels sacrifices, répondit-elle d'une voix altérée, mais il y a des épreuves que je ne puis subir...

Elle parut regretter ses paroles, et appuyant sa main sur le front de Noëlle :

— Soyez bénie, enfant, lui dit-elle gravement, pour les joies que vous m'avez données !...

La jeune fille la regardait avec angoisse. Il lui semblait que si elle avait parlé plus tôt, Mme Servan se serait peut-être laissé attendrir...

Quelle absurde réserve avait donc arrêté les paroles sur ses lèvres ?...

Maintenant, il était trop tard... Trop tard !... Ces deux mots résonnaient au fond de son cœur et lui martelaient douloureusement la tête.

— Ecoutez-moi ! supplia-t-elle.

Mais un coup sec frappé à la porte l'interrompit brusquement. Mme de Lernes se tenait sur le seuil.

— Mille pardons ! dit-elle d'une voix brève où perçait l'irritation que lui causait le départ de son institutrice modeste, je vous croyais seule et je venais vous prévenir que la voiture est en bas. Il est inutile, je pense, de vous conduire chez Gaston. Mon fils croit que vous nous quittez pour quelques mois seulement ; dans son état de santé, il faut redouter les émotions.

— J'ai été la première à vous suggérer cette innocente ruse, répondit Mme Servan ; je désire vivement que Gaston soit entretenu dans son erreur jusqu'à ce que ma remplaçante ait conquis à son tour cette petite âme très aimante. Les distractions du voyage l'aideront peut-être à m'oublier. Quand partez-vous ?

— Dans trois jours.

Elle répondait d'un ton acerbe ; il était évident qu'elle ne semblait pas le moins du monde disposée à désarmer. D'un geste distrait, elle effleura les doigts qui se tendaient vers elle, et ce fut avec un visible effort qu'elle accompagna la jeune femme jusqu'au seuil de la porte.

— Adieu, Noëlle ! murmura Mme Servan.

La jeune fille ne répondit pas; elle était demeurée au fond de la chambre, immobile, le front incliné. Il lui semblait que Mme Servan l'oubliait, la négligeait pour ne songer qu'au petit malade, et une jalousie atroce lui étreignait le cœur.

Lentement, presque à son insu, elle s'approcha de la fenêtre et souleva le rideau.

« A quoi bon ? pensa-t-elle. Si Mme Servan lève la tête, elle cherchera le regard de Gaston. »

Sans se laisser distraire un instant par les passants qui se croisaient dans la rue et au nombre desquels elle reconnut Agathe, un éclair de triomphe au fond de ses yeux bridés, Noëlle épia anxieusement les mouvements de la jeune femme. Il lui sembla qu'il y avait de la lassitude et du découragement dans son geste, tandis que, se laissant tomber sur les coussins de la voiture, elle jetait une adresse au cocher. Vraiment, elle semblait regretter cette maison inhospitalière, peut-être parce qu'elle y laissait une pauvre âme tourmentée à laquelle sa présence rendait la joie et la paix.

Noëlle eut son cri de tout à l'heure :

— Ne partez pas !

Ses deux mains se joignirent dans une attitude de prière. Juste à ce moment, Mme Servan leva la tête... elle ne cherchait pas la chambre de Gaston.

Son regard se fixa un instant sur la figure bouleversée dont elle lut la supplication muette; elle parut tentée de donner contre-ordre au cocher; mais, se ressaisissant par un violent effort, elle se contenta d'agiter, en signe d'amitié et d'adieu, son petit mouchoir bordé de noir qu'elle appliqua ensuite sur ses yeux.

Et tandis que, là-bas, dans la maison de la rue de Lisbonne, Noëlle se disait qu'elle était plus malheureuse, plus abandonnée que jamais, Mme Servan songeait qu'il avait fallu une raison bien grave pour la décider à se priver de la tendresse la plus vive qu'elle eût rencontrée dans sa vie solitaire de veuve sans enfant.

JOURNAL DE NOELLE

2 mai.

Mon pauvre journal ! Je l'avais oublié... C'est ce matin seulement, par l'entremise de Mlle Agathe.

qu'il est retombé en ma possession. L'a-t-elle lu ? Charitablement, je veux croire à sa discrétion ; d'ailleurs, il me semble que le nœud n'a pas été défait. Pourquoi ai-je réuni ces feuillets par une faveur rose ?... Si j'avais deviné l'avenir, j'aurais choisi un ruban noir !

Me voici de nouveau à Plœmen, sous le vieux toit qui a abrité mon enfance ; mais que de changements, en peu de mois !

Julienne est retournée à Paimpol ; ma chambre, ma chère petite chambre, trop étroite pour contenir les deux lits de Sabine et d'Yolande, a été dévolue à leur institutrice, et sur les murs où s'étaient jadis les portraits de mon tuteur et des Gaudry, je vois grimacer les vilaines figures de ses amies de pension, avec des cheveux raides, tirebouchonnés comme les siens. Il y a aussi des aquarelles aux teintes criardes, devant lesquelles il est de bon ton de s'extasier. Gaston, seul, proteste de toutes ses forces. Hier, désignant un bouquet de jonquilles jaunes, il a demandé à Mlle Agathe Brémont pourquoi elle s'était amusée à peindre une omelette !

J'ai cru voir les bigoudis se hérissier d'horreur.

C'est dans un des placards d'attache que gisait mon journal, oublié à l'heure du départ.

J'ai, tout d'abord, songé à le jeter au feu — ce qui touche à ma vie passée me semble si douloureux ! — mais, en glissant, il s'est ouvert, les pages se sont pliées et je n'ai pas pu m'empêcher d'y jeter les yeux.

Non, je ne le détruirai pas ; grâce à lui, j'ai revécu quelques heures de mon existence d'autrefois et, en reconnaissance, je vais lui donner une place dans ma bibliothèque.

Je croyais trouver ici Antoine de Brèves qui a passé une partie de l'hiver au château ; mais, peu de jours avant notre arrivée, il s'est absenté et nous ne l'avons pas encore aperçu. Nous nous livrons, depuis six mois, à un étrange chassé-croisé ; je me demande, parfois, s'il redoute ma présence... Romuald l'avait bien jugé... Pauvre Romuald !

Je serais curieuse de savoir pourquoi ce qualificatif vient de tomber de ma plume, à propos de mon ami d'enfance. N'est-il pas heureux, là-bas, dans son merveilleux pays où les orangers sont en fleurs, où les cloches chantent tout le jour dans leurs can-



paniles aériens, où les mendiants ont l'air de princes, où les coquettes signoras laissent deviner, sous la dentelle, l'éclat de leurs yeux de velours ? »

Ces belles phrases ne sont pas de moi ; je reproduis de mémoire la première lettre reçue par Lucienne, il y a deux ans. Étais-je en colère, ce jour-là ! L'histoire des yeux de velours me chiffonnait. Je me suis regardée dans la glace, et j'ai constaté avec plaisir que les miens étaient d'un joli gris très doux.

Comme ces souvenirs sont lointains déjà ! J'ai reçu un accueil affectueux chez les Gaudry et au presbytère, et je fais de longues stations dans la chère vieille église à l'ombre de laquelle mon parrain dort son dernier sommeil. J'aime l'usage breton de grouper les tombes autour du clocher... Ici repose... Ce n'est pas l'anéantissement prêché par nos modernes sectaires, mais le sommeil tranquille en attendant le réveil.

12 mai.

Hier soir, Gaston m'a appelée auprès de lui.

— Noëlle, m'a-t-il dit, j'ai une grâce à demander à la Sainte Vierge et je voudrais obtenir de maman la permission de faire, en voiture, le pèlerinage de Notre-Dame de la Clarté.

— Ne serez-vous pas fatigué ?

— Non, non ; nous pourrions partir de très bonne heure, demain matin. La vue doit être merveilleuse, au soleil levant, du haut de la falaise.

Les désirs du petit malade sont des ordres pour Mme de Lernes ; le chauffeur a été invité à préparer l'automobile pour Gaston, sa mère, ses sœurs. Nous devons suivre dans l'américaine, Mlle Agathe et moi ; mais, au moment du départ, une fantaisie de Gaston a modifié les projets.

Il a voulu prendre place avec moi dans la voiture ; force a été de se soumettre à ce nouveau caprice.

Je suis montée auprès de lui. Rosine, la jument, sortait des écuries de Verlaz ; Pierre, en la conduisant, reprenait à son insu les allures d'autrefois. Il abandonnait les attitudes gourmées que lui ont imposées l'impeccable Louis et la majestueuse Hermance et, redevenu pour quelques heures le joyeux gars élevé sur les terres du vieux comte, il se tournait vers Gaston pour lui montrer les points de vue.

En l'entendant faire claquer sa langue : « Hue !

dia ! Rosine, ma belle ! » il me semblait être retournée de huit mois en arrière quand nous partions à l'aube, mon cher tuteur et moi, pour faire nos dévotions à la petite église hardiment perchée sur le roc.

Nous avons aperçu de loin les pierres féroces de Trégastel et ses blanches villas ; Rosine montait, haletant un peu, une côte abrupte dont les haies portaient cette floraison de genêts qui fait à la Bretagne de mai une parure que rien n'égale.

Gaston, rejeté en arrière par la pente de la voiture, semblait souffrir et s'était plaint plusieurs fois de la lenteur du cheval.

— Mon petit monsieur, déclara Pierre de son ton le plus consolant, en redescendant tout à l'heure vous me demanderez, au contraire, de serrer les freins... d'ailleurs, nous voici rendus.

Et, subitement, nous nous sommes trouvés au sommet de la falaise. La vue s'étend indéfiniment sur les landes grises où pointent, au milieu des ajoncs, des rochers de formes invraisemblables, abandonnés là, dirait-on, par quelque être fabuleux qui s'en est servi en passant pour jouer à la marelle. Là-bas, c'est la mer toute bleue avec les sept îles de légende qui se dessinent à sa surface comme de gros monstres endormis, et au-dessus le ciel, si léger, si limpide, que Gaston a eu un cri d'enthousiasme :

— Oh ! le vrai nom, le joli nom : Notre-Dame de la Clarté !

Il m'a pris les mains, et ses yeux, ses pauvres yeux qui se creusent chaque jour plus profondément dans leur orbite, se sont fixés sur les miens. Jamais je ne l'avais vu si pâle. Il a approché ses lèvres de mon oreille.

— Noëlle, m'a-t-il dit d'une voix tremblante, savez-vous pourquoi je n'ai pas peur de mourir ?

J'ai essayé de le gronder, mais il a secoué la tête :

— Je ne désire pas guérir ! a-t-il repris doucement ; je redoutais la mort, autrefois, parce que je ne comprenais pas bien. Mme Servan m'a appris... Mourir, c'est la lumière !...

Son regard embrassait l'espace dominé par la frêle silhouette de cette chapelle du *xvii^e* siècle où tant de générations sont venues prier tour à tour. La grande plainte de la mer et du vent montait vers nous comme assourdie. Nous étions seuls... il m'a semblé

que l'âme de Gaston allait s'envoler et que je ne pourrais pas la retenir dans son élan.

Le petit malade a repris d'une voix oppressée :

— Priez la Sainte Vierge avec moi ; je suis venu lui demander deux grâces : je voudrais vous voir heureuse et faire ma première communion !

La voiture s'arrêtait ; il s'est dressé sur les cousins. Je voyais remuer ses lèvres pendant qu'autour de son front ses cheveux, soulevés par le vent, formaient une de ces auréoles dont les peintres italiens nimbe le front de leurs martyrs. Soudain, à mon grand effroi, il s'est rejeté en arrière, pris d'un violent accès de toux. Il suffoquait, et tandis que, penchée sur lui, j'essayais de le calmer, j'ai remarqué une tache de sang sur ma manche. Alors je me suis souvenue des plaisanteries de Yolande sur la trace laissée par la légère blessure de Tug. Hélas ! je n'avais plus envie de rire. Jamais la gravité de l'état de Gaston ne m'était apparue sous un jour aussi terrible.

Mme de Lernes est arrivée presque aussitôt, suivie de Mlle Brémont.

— Qu'y a-t-il ? Que s'est-il passé ? m'a-t-elle demandé vivement.

L'institutrice, qui m'examinait à travers son lorgnon, lui a murmuré quelques mots à l'oreille. Elle s'est soudain emportée.

— De quoi l'avez-vous entretenu, pendant le trajet ? s'est-elle écriée avec véhémence ; je suis sûre que vous lui avez encore parlé de Mme Servan ! Gaston a subi trop longtemps l'influence de cette femme exaltée. Ne vous a-t-il pas fait d'allusion à... sa santé ?

Sa voix s'était presque éteinte en prononçant ces derniers mots ; en ce moment, Gaston a ouvert les yeux. Il répétait comme en rêve :

— Notre-Dame de la Clarté !... Noëlle, ne croyez-vous pas qu'elle ait une couronne d'étoiles ? De la lumière toujours... c'est très bon, n'est-ce pas ?

Il a regardé autour de lui et, voyant se pencher sur le sien le vilain visage jaune de Mlle Agathe, il a eu un geste de recul. L'institutrice a surpris ce mouvement de répulsion et s'est tournée vers moi avec une colère mal dissimulée. Nous nous trouvions dans un grand embarras. L'arrivée de Yolande et de Sabine ne nous offrait aucun secours. Pierre, seul,

était assez vigoureux pour transporter Gaston au bas de la terrible côte ; mais je connaissais, depuis assez longtemps, la maladresse et la brusquerie de notre brave cocher pour affirmer à Mme de Lernes qu'il était plus prudent de ne pas recourir à ses services.

Au fond du cœur, j'implorais Notre-Dame de la Clarté, et quand une silhouette masculine se montra à l'angle de la chapelle, je crus vraiment avoir affaire à un ange descendu du ciel. Mon étonnement ne connut plus de bornes quand je remarquai que cet ange avait les traits de Romuald Gaudry.

En nous apercevant, le frère de Lucienne avait laissé échapper un geste non équivoque de mauvaise humeur.

Evidemment, il ne s'attendait pas à être troublé dans son pèlerinage matinal, et notre présence en ce lieu lui causait une de ces surprises qu'il serait téméraire de qualifier d'agréable. L'impression première dominée, il souleva son chapeau et se préparait à entrer dans la chapelle, quand Mme de Lernes courut à lui :

— Qui que vous soyez, lui dit-elle, vous ne refuserez pas de venir en aide à une pauvre mère en détresse. Mon fils vient de se trouver souffrant ; il faudrait le ramener, sans heurt et sans secousse, à notre automobile qui nous attend au bas de la côte. Vous seul pourriez nous rendre ce service !

Elle ajouta d'une voix presque indistincte :

— C'est une question de vie ou de mort !

Romuald n'avait pas répondu, mais il s'avancait vers nous. Gaston le contemplait avec cette admiration sans bornes qu'éprouvent les êtres faibles pour ceux auxquels le ciel a départi la vigueur et l'énergie. Il souriait doucement — pauvre petit ! — sans qu'une lueur d'envie s'allumât au fond de ses yeux.

J'ai entendu la main au nouvel arrivant, en lui disant :

— Bonjour, Romuald !

Mme de Lernes et ses filles se sont regardées avec surprise — disons même avec embarras. Il est clair qu'elles eussent préféré avoir affaire à un voyageur de passage ; mais l'heure n'était pas aux tergiversations. Il fallait agir avant tout. Ne mettant pas en doute l'acquiescement de Romuald à la requête qui lui était présentée, je lui ai simplement demandé :

— Croyez-vous être assez fort pour transporter Gaston dans ce chemin difficile ?

Il a semblé prendre ses mesures.

— Je l'espère ! m'a-t-il répondu.

Et, se débarrassant de l'appareil de photographie qu'il portait en bandoulière, il a enlevé le malade entre ses bras.

Pauvre Gaston ! Enveloppé dans ses couvertures, il semblait une petite chose frêle, légère, presque immatérielle.

Romuald le rassurait d'un sourire ; quand il sourit, son visage se transforme : il a l'air si jeune et si bon !

Les questions se pressaient sur mes lèvres : Que faisait-il à Plœmen, en cette saison ? Pourquoi Lucienne ne m'avait-elle pas avertie de son arrivée ?... Mais je ne voulais pas le distraire pendant cette dangereuse descente, et j'ai dû mettre un frein à ma curiosité. Yolande se tenait près de nous ; plusieurs fois, j'ai vu son regard se fixer sur Romuald avec cette expression hardie qui me déplait si fort en elle. L'a-t-il remarquée ? Je n'en sais rien.

Il s'appliquait à éviter les secousses au malade, et quand nous avons enfin rejoint l'auto, il a poussé un soupir de soulagement !

— Puis-je avoir confiance dans le médecin de Plœmen ? lui a demandé Mme de Lernes.

— C'est un vieux praticien très instruit, a-t-il répondu ; mais il me semble que je préférerais, à votre place, consulter le spécialiste qui a suivi l'enfant.

Nos yeux se sont rencontrés, et j'ai vu qu'il partageait mon impression sur l'état de Gaston.

— Merci, lui a dit Mme de Lernes, j'irai sans tarder exprimer à madame votre mère ma reconnaissance pour le service que vous nous avez rendu.

Elle lui a serré la main ; Yolande a murmuré une jolie petite phrase soulignée par un trémolo très attendrissant. Je pensais que Romuald accueillerait cette effusion avec ce qu'il appelait jadis « sa tête de 40 degrés au-dessous de zéro » ; mais mon vieux camarade s'est étrangement civilisé dans ses relations avec les belles signoras de Turin. Il a paru touché de la gratitude de Yolande, et a réservé pour

moi toute sa rigueur. En apprenant que Lucienne l'attendait à la chapelle, j'ai commis le crime impardonnable de proposer de la rejoindre.

Brrr ! quelle inconvenance ! Mme de Lernes n'a rien dit ; mais Romuald a eu soin de me remettre dans le droit chemin d'où je m'écartais avec mon étourderie coutumière.

— L'ascension est pénible, a-t-il observé — et jamais je n'avais remarqué dans sa voix ces intonations dures, cassantes, presque métalliques — vous venez d'avoir des émotions. Il serait plus sage de remonter en voiture.

C'était si sage, en effet, que, sans savoir comment, je me suis trouvée assise sur les coussins entre Sabine et Yolande. Cette dernière se penchait à la portière ; il y avait une lueur souriante au fond de ses yeux noirs, des yeux de gitana.

— Vous m'avez très rarement parlé de M. Gaudry, m'a-t-elle dit en se tournant vers moi, c'est un vrai gentleman. Quel âge a-t-il ?

— Vingt-sept ans.

— Ingénieur civil, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Que fait-il à Plœmen ?

— Je l'ignore ; il y a huit jours à peine, quand j'ai rencontré Lucienne, il n'était pas question de son retour.

— Peut-être l'a-t-on choisi pour diriger les usines de soude ?

— C'est possible ; le propriétaire, M. de Maury, est un parent.

— Une très bonne famille alors ?

— Mais oui ; Romuald aurait le droit de revendiquer le titre de son bisateul créé baron sous l'Empire.

Un instinct de vanité me poussait à faire valoir les mérites de mes amis ; Yolande paraissait enchantée.

— Nous irons voir Mme Gaudry, n'est-ce pas, maman ? a-t-elle conclu en se rejetant en arrière ; baronne Gaudry ! cela sonne bien.

— Mais la mère de Lucienne ne porte pas ce titre.

— Elle a tort ; en ce monde, il faut garder ses atouts ; le nom d'abord, la fortune ensuite...

— De sorte que quand on est privé de l'un et de l'autre ?... ai-je questionné avec un peu d'acrimonie.

— On a l'amour ! a déclamé Yolande avec un de ses vilains éclats de rire ironiques, mais dans les romans seulement, car la réalité est infiniment plus pratique. Une chaumière et un cœur, ma chère, c'est bien démodé, de nos jours !

Elle s'est penchée sur Gaston qui semblait sommeiller, mais dont le visage pâli avait cette même expression de lassitude qui m'avait frappée tout à l'heure. Le chauffeur maintenait l'automobile à une allure modérée ; l'américaine nous précédait au château. Mlle Brémont s'était chargée de prévenir le docteur et de préparer la chambre du petit malade. Pas d'aggravation, ce soir ; c'est, sans doute, une crise passagère due à la fatigue de la route. Gaston repose tranquillement ; moi, je ne puis dormir. Qu'a donc Romuald ? Pourquoi ai-je perdu sa confiance ? Pense-t-il, comme Yolande, que, sans fortune et sans nom, je ne peux plus être sa petite amie, sa compagne d'autrefois ?... Oh ! cette idée est horrible !

Pauvre Gaston ! Le ciel est demeuré sourd à sa naïve prière. Je n'ai pas rencontré le bonheur sur la falaise de la Clarté !

20 mai.

C'est décidé ! Une mauvaise fée a changé Romuald pendant son dernier voyage.

On dirait qu'entre nous une chaîne s'est brisée ; je ne serais qu'à demi surprise qu'il m'appelât « mademoiselle ». Qu'y a-t-il de commun, d'ailleurs, entre la protégée de Mme de Lernes et M. le sous-directeur des usines de B*** ?

Yolande s'occupe beaucoup de lui et cherche à l'attirer dans les excursions en mer et les chevauchées à travers la lande, qu'elle organise avec une furia toute parisienne.

Mme de Lernes m'a laissé entendre qu'elle me saurait gré de reprendre mon amazone pour accompagner sa fille. Pierre nous suit de loin. Oh ! les tristes promenades ! Penchée sur le col de Zaphi, la jument arabe de mon tuteur (Yolande s'est adjugé la mienne qui lui convenait davantage), je m'absorbe dans des rêveries sans fin. Yolande et Sabine vivent, comme à Paris, dans une fièvre de plaisir, d'agitation et d'inquiétude.

L'état de Gaston subit une sensible aggravation. Mme de Lernes s'en rend certainement compte ; ses

traits tirés, ses yeux rougis parlent d'insomnies douloureuses, mais elle affecte la gaieté, et la voici qui veut organiser une sauterie pour fêter les vingt ans de Yolande.

— Nous manquerons de danseurs ! a déclaré Sabine.

Sa sœur l'a rassurée.

— Antoine de Brèves arrivera demain, et nous tâcherons de décider le beau Mohican à sortir de sa tanière.

Romuald se montre, en effet, assez sociable pour qu'on puisse espérer le voir figurer dans une réunion mondaine. Je suppose qu'il est sensible à l'admiration de Yolande. Serais-je jalouse ?...

Yolande est fort belle, une de ces beautés qui font peur et que les poètes prêtent volontiers aux héroïnes tragiques.

Depuis quelque temps, elle a adopté une nouvelle coiffure qui encadre à merveille son profil régulier. Ses cheveux nattés sont relevés sur la nuque par de grands peignes d'écaïlle, et quand un accident — ou peut-être une fantaisie — détruit l'équilibre de cette masse compacte, on voit se dérouler sur ses épaules deux serpents noirs onduleux qui semblent tout disposés à enlacer les imprudents dans leurs replis.

Malgré mes dix-huit ans, je suis très peu experte en matière de flirt et je ne comprends pas grand'chose à ses manœuvres savantes. Je m'étonne seulement de la nouvelle attitude de mon ami d'enfance. Est-ce bien Romuald — l'austère Romuald — que j'ai entendu hier disserter, d'un air profond, sur les mérites respectifs des pâtisseries de Paris et affirmer, d'un ton qui n'admettait pas de réplique, la supériorité des tailleurs anglais ?

Qu'il grignote des gâteaux et qu'il parle toilette, peu m'importe ! Ce n'est plus le Romuald de jadis ! On dirait que celui-là est mort en même temps que Noëlle de Verlaz et qu'on les a enterrés tous les deux dans la même tombe... *Requiescant in pace...*

J'essaie de rire et j'ai les yeux pleins de larmes.

Hier matin, Gaston m'a décidée à l'accompagner jusqu'à la Roche-aux-Algues.

On brûlait du goémon.

Le petit malade, étendu dans sa voiture, tenait ses

yeux fixés sur la mer. Je lui ai conté la légende tandis que, de ses mains diaphanes, il tressait des algues sèches comme jadis la princesse Eglar.

— Voilà le « gabelou » qui fait sa ronde ! a dit un des travailleurs en se tournant de notre côté.

Il désignait une silhouette encapuchonnée que l'éloignement rendait indécise ; j'ai demandé des explications.

— Il paraît, m'a répondu l'homme, que, depuis quelque temps, beaucoup de marchandises prohibées se répandent dans le pays : tabac, cigares, eau-de-vie anglaise. La douane s'est démenée — Dieu sait comment ! — mais on n'a pu prendre personne. Peut-être s'agit-il d'une bande de contrebandiers organisée qui a son siège à Paimpol sous le nez du receveur, ou simplement de quelques gaillards adroits qui savent déjouer les poursuites. Depuis huit jours, les pantalons verts rôdent sans cesse le long des dunes. Ils n'attraperont rien... qu'un gros rhume, car les nuits sont fraîches, en mai !

A cette plaisanterie jetée d'un ton goguenard, tous les goémonniers ont éclaté de rire.

Si honnêtes que soient les Bretons de la côte, il y a toujours dans un coin de leur cervelle un petit ferment de révolte contre l'autorité : c'est l'héritage de leurs ancêtres, les forbans et pilleurs d'épaves.

Le gabelou, un brave homme d'une cinquantaine d'années, s'est rapproché de nous dans son ennuyeuse faction.

— Eh bien ! Lagarède, rien encore ? a crié un des pêcheurs.

— Non, mon vieux ; mais, pour ta question, j'ai presque envie de te mettre la main au collet. J'avais un camarade dont le principe était celui-ci : Plus un homme est coupable, plus il paraît innocent. Quand un naïf lui demandait des nouvelles de sa chasse, il s'en emparait illico.

— Et ça lui a réussi ?

— Jamais.

— Vas-tu passer la nuit à errer sur les dunes comme une âme en peine ?

— Je t'affirme que j'aimerais mieux dormir au fond de mon lit ; mais que veux-tu ?... c'est le service !

Il a continué sa ronde en sifflotant une marche militaire afin de se donner du cœur.

— A-t-on des soupçons ? ai-je demandé aux hommes qui avaient repris leur travail et jetaient, avec leurs râteaux de bois, de grandes brassées d'algues sèches sur le tas en combustion.

— Pas le moindre ! m'a-t-on répondu.

Le même sujet a été remis dans la journée sur le tapis.

Nous recevions une visite.

Une famille de Parisiens, en villégiature à Saint-Quay, est arrivée vers quatre heures. Je me suis empressée, comme toujours, de disparaître dans ma chambre. Mlle Brémont est venue me relancer.

— On vous réclame, m'a-t-elle dit : ces demoiselles ne sont que trois pour le tennis.

— Très désolée de vous refuser, mais vous savez que je suis en deuil !

Mme de Lernes m'a permis de conserver ma robe noire, grâce à laquelle j'ai évité de paraître au salon cet hiver. Mlle Brémont m'a regardée d'un air ironique.

— Je suis surprise, m'a-t-elle dit, que vous ne vous efforciez pas, en toute circonstance, d'être agréable à des personnes qui ont montré tant de bonté pour vous.

C'était trop fort ; j'ai sursauté.

— M'apportez-vous un ordre de Mme de Lernes ? ai-je demandé d'une voix brève.

Je sentais mon sang bouillonner dans mes veines. Hélas ! Noëlle de Veriaz n'est pas encore tout à fait morte...

La porte s'est fermée très fort ; j'ai entendu un bruit de voix animées sous ma fenêtre, puis Mme de Lernes est montée dans ma chambre.

— Il paraît, Noëlle, m'a-t-elle dit, que ma présence seule vous décidera à sortir de votre appartement. Nous vous attendons dans le jardin. Soyez prête dans dix minutes.

J'ai risqué quelques explications qui n'ont pas été écoutées ; il était clair que Mlle Brémont avait noirci ma cause à plaisir. Le mieux était de me soumettre.

Je me suis approchée de la glace. Ma pauvre figure bouleversée pouvait sembler fort peu décorative dans une réunion mondaine.

Je me suis baigné les yeux à l'eau fraîche; j'ai appliqué sur mon front brûlant d'énormes tampons d'ouate imbibée d'eau de Cologne; un coup de brosse a suffi pour remédier au désordre de ma coiffure, mais il m'a paru difficile de rendre à ma robe la fraîcheur de ses jeunes années.

Hermance l'a taillée pour moi dans un costume de Mme de Lernes; elle a subi, cet hiver, les intempéries de la saison. Je l'ai promenée à l'église, au cours, sur l'impériale des omnibus, par le vent, la grêle et la neige; la trame est mince et l'étoffe a pris cette nuance indécise qui n'est ni du vert, ni du rouge, mais qui, à coup sûr, est encore moins du noir. Tant pis! J'aurai l'air de ce que je suis, en somme: la protégée de Mme de Lernes!

Je suis descendue dans le jardin.

Les visiteurs, au nombre de trois, prenaient le thé sous la véranda: un grand-père et ses petits-enfants. La jeune fille a dix-huit ans et le baby, quatre à peine.

Mlle Brémont papillonnait, faisait mille grâces en aidant Yolande et Sabine. La jeune fille m'a saluée en souriant; le baby, les mains pleines de gaufres, est venu se planter devant moi.

— Comment t'appelles-tu? m'a-t-il demandé.

— Noëlle! ai-je répondu.

— Noëlle... comment?

Je suis devenue très rouge; la question me prenait au dépourvu. Pour comble de malheur, tout le monde faisait silence; on n'entendait que le cliquetis des tasses et des petites cuillères.

— Guy, veux-tu bien rester tranquille! a grondé le vieux monsieur.

Il a murmuré quelques mots à l'oreille de Mme de Lernes qui lui a répondu par un signe affirmatif. Je suppose qu'il est au courant de mon histoire. Il a une figure sympathique.

J'ai appris depuis qu'il s'appelait M. de Gèdres et qu'il était avocat.

— Notre villégiature à Saint-Quay manque absolument de confortable, a-t-il déclaré en riant, nous y sommes presque seuls. Je m'ennuie au point de souhaiter qu'un événement quelconque: vol, cambriolage, assassinat, vienne me fournir une cause qui romprait la monotonie de cette existence de mollusque!

— J'espère, a répondu Mme de Lernes, que ce n'est pas à Plœmen que vous trouverez la diversion souhaitée. Nos histoires de contrebandiers ne sont certainement pas de nature à exciter l'intérêt d'un maître tel que vous !

— Comment ? Vous avez des contrebandiers ?... Mais c'est exquis ! Nous remontons à vingt-cinq ans en arrière ! La fraude est-elle organisée sur une grande échelle ?

— Non. On suppose que certains caboteurs s'approvisionnent dans les îles anglaises et font ensuite débarquer les marchandises prohibées sur des points isolés de la côte. On voudrait découvrir le lieu où atterrissent les canots.

— Charmant ! charmant !... et votre falaise, avec ses innombrables récifs, est particulièrement surveillée. Beau décor de drame, ma foi !

— Votre imagination marche presque aussi vite que celle de mon fils. Tout se réduira à la capture de quelque vagabond, ancien repris de justice, qui ira expier ses crimes à la prison du chef-lieu et dont vous ne désirerez pas, je pense, vous instituer le défenseur.

— Qui sait ?... Vous vous rendrez peut-être maîtres d'un hardi chef de bande. Hernani et Rob-Roy étaient d'affreux brigands !

— Rob-Roy était un héros ! s'est écrié Gaston avec véhémence.

— Je suis de votre avis, mon enfant, et si les douaniers dénichent, la nuit, dans un trou de roche, un personnage de cette espèce, j'emploierai toute mon éloquence à lui faire rendre la liberté.

— Je vous remercie, monsieur ! a dit gravement Gaston.

Le sujet lui tient à cœur. Il s'intéresse à la poursuite des contrebandiers comme s'il s'agissait d'un roman d'aventures ; mais, très imbu des principes répandus par ces mêmes romans, il réserve toute sa haine pour la douane, et toute sa sympathie pour les contrebandiers.

— Il serait temps d'emmener Mlle de Gèdres au tennis, a fait remarquer Mme de Lernes ; vous serez obligées d'écourter la partie, puisque son grand-père ne veut pas consentir à partager notre dîner.

— Impossible, madame, a répondu l'avocat ; nous

sommes attendus à sept heures, et ma belle-fille s'inquièterait. Elle n'a qu'une médiocre confiance dans mes talents de chauffeur, et peut-être n'a-t-elle pas tort, Dernièrement, à Versailles, j'ai failli accrocher le landau qui conduisait à sa nouvelle destination l'ex-institutrice de vos filles, cette charmante Mme Servan !

A ce nom, j'ai dressé l'oreille. Mme de Lernes pinçait les lèvres d'un air de mauvaise humeur.

— Je ne savais pas que Mme Servan eût trouvé une situation ! a-t-elle répliqué d'un ton qui le disputait en aigreur à celui de Mlle Agathe.

— Une situation inespérée ! a repris M. de Gèdres sans y mettre la moindre malice : la générale de N^{...}, veuve depuis deux ans, vit seule avec sa fille dont il s'agit de compléter l'éducation. Elle habite un hôtel de l'avenue de Paris ; c'est là qu'a eu lieu l'accident.

— Pas de conséquences sérieuses, j'espère ?

— Non ; grace à l'habileté du cocher qui a fait faire un brusque écart à ses deux bêtes. Je me suis excusé le mieux possible, car, en somme, j'étais dans mon tort.

J'ai noté le nom et l'adresse de la générale ; M. de Gèdres, voyant qu'il s'était hasardé sur un terrain dangereux, s'est hâté de bifurquer. Il est évidemment plus expert à diriger une conversation qu'une automobile, car la transition s'est faite le plus simplement du monde, et quand nous sommes sorties, il discutait avec Mme de Lernes sur les qualités respectives du thé noir et du thé vert.

La partie de tennis eût été orageuse, sans l'adresse de Mlle de Gèdres qui semble tenir de son grand-père l'art de tourner les difficultés.

— Vous jouez comme un ange ! lui a dit Yolande.

— Je n'ai jamais vu d'anges au tennis... du moins avant de venir ici ! a-t-elle répliqué en riant.

S'il y avait dans sa voix une inflexion malicieuse, elle était si bien dissimulée que les sœurs de Gaston auraient eu mauvaise grâce à se fâcher.

Au moment du départ, pendant que nous prenions congé de nos hôtes, Gillette a passé, une corbeille sur la tête.

— Que vendez-vous, ma bonne femme ? a demandé M. de Gèdres.

— Des moules, des coques, des crevettes, a répondu la pêcheuse en s'approchant.

— Remplissez le panier de mon petit-fils. Voici une pièce... Inutile de me rendre la monnaie.

Eblouie de cette libéralité inattendue, Gillette a esquissé une sorte de révérence.

Pendant qu'elle s'éloignait, M. de Gèdres s'est penché en riant vers Mme de Lernes :

— Vous me parlez de contrebande, a-t-il dit, je parierais que vous n'avez jamais songé à perquisitionner chez cette femme. Croyez-en ma vieille expérience : ou je me trompe fort, ou nous sommes en présence de la reine des fraudeurs !

— Prenez garde ! a répliqué Mme de Lernes, si mon cousin de Brèves était ici, il aurait presque le droit de vous demander raison de cette insulte. Il connaît Gillette de longue date : elle l'a nourri de son lait.

— Alors, je vous fais toutes mes excuses. J'ai été dupe d'une illusion... Vous vous portez, sans doute, garante de l'honnêteté de cette vieille servante ?

— Absolument ! Je sais, en outre, qu'elle a très peu de besoins. Elle vit seule ; son fils unique a disparu depuis une quinzaine d'années. La vente de ses coquillages suffit à assurer son existence et je l'ai vue, à plusieurs reprises, repousser les secours.

— C'est très singulier ! a murmuré l'avocat.

Il semblait fortement désappointé que son flair professionnel eût été mis en défaut.

L'automobile a disparu dans un bourbillon de poussière.

Il me reste au cœur deux souvenirs très doux de cette visite : le sourire de Mlle de Gèdres, et le mot jeté par son grand-père : « Cette charmante Mme Servan ! »

22 mai.

J'ai revu Antoine de Brèves.

Ce matin de bonne heure, nous étions parties à cheval. Yolande aime passionnément ce sport, qui met en valeur son incomparable souplesse. Je l'avais entendue dire à Romuald Gaudry :

— Demain, si le temps le permet, j'irai à Ploumana'ch.

Pouvais-je donc m'étonner de rencontrer, à moitié route, M. le sous-directeur des usines de B... qui se

rendait à son poste par le chemin des écoliers?

En le voyant, Yolande a rougi... et la rougeur convient à merveille à sa belle carnation de brune. Moi, j'ai eu envie de pleurer... Suis-je assez sotte!

Un profond salut... c'est tout!

Nous avons poursuivi notre route; mais Yolande menait un train d'enfer et Zaphi avait peine à la suivre. Je mettais de l'amour-propre à ne pas me laisser distancer, et j'ai vigoureusement cravaché la pauvre bête. J'étais en colère, je l'avoue, et j'ai peut-être eu la main trop lourde... Toujours est-il qu'elle s'est cabrée; quoique je sois fort solide en selle, j'ai failli perdre l'équilibre, puis la jument a pris un galop furieux et s'est lancée à l'aveuglette sur la route de la falaise. Tous mes efforts pour l'arrêter demeuraient impuissants et je voyais de minute en minute diminuer la distance qui me séparait de l'abîme où ma monture affolée allait sans doute se précipiter, m'entraînant dans une chute de vingt mètres de hauteur. Toutes sortes de pensées diverses tourbillonnaient dans mon cerveau. Je sentais que Pierre, lancé à ma poursuite, arriverait trop tard et que la mort était là, une mort affreuse dont l'épouvante m'étreignait à la gorge.

J'ai appelé.

Une silhouette masculine s'est soudain détachée d'un bloc de granit dont elle semblait faire partie. Je l'ai vue, comme en rêve, se jeter sur Zaphi et, avec une adresse et une vigueur peu communes, la saisir par la bride. La jument s'est arrêtée net, maîtrisée par cette main de fer. J'ai eu juste assez de présence d'esprit pour me dégager de la selle et sauter sur l'herbe, où je suis demeurée presque anéantie.

Le son d'une voix bien connue est arrivé jusqu'à moi; elle m'appelait par mon nom :

— Noëlle!

J'ai relevé la tête, et un cri, un vrai cri de stupeur, m'a échappé :

— Antoine de Brèves!

C'était bien lui qui se tenait à mes côtés, encore un peu pâle de l'effort violent qu'il venait d'accomplir, et si vieilli dans ces six mois, que j'ai eu peine à le reconnaître. Sa barbe noire est striée de fils d'argent et il a une expression amère que je ne lui connaissais pas.

Je lui ai tendu la main d'un geste spontané : l'acte qu'il venait d'accomplir effaçait toutes les rancunes ; mais il a reculé de trois pas.

— Suis-je vraiment digne de serrer la petite main qui s'offre à moi ? m'a-t-il dit d'un ton où vibrerait une émotion singulière ; Noëlle, vous avez dû plus d'une fois m'accuser d'indifférence !

Des larmes me sont venues aux yeux.

— Ai-je eu tort ? me suis-je écrié.

— Oui, vous avez eu tort ; je n'ai jamais cessé de penser à vous ; mais nous autres hommes, vous le savez, nous sommes brusques et maladroits. La tristesse nous fait fuir parce que nous redoutons de toucher avec brutalité une âme endolorie.

Je ne sais pourquoi ces raisons se sont immédiatement appliquées, dans ma pensée, à Romuald Gaudry. Est-ce vraiment un sentiment de délicatesse exagérée qui le porte à s'éloigner de moi ?...

Antoine continuait :

— Savez-vous quel est le souvenir que j'évoquais, tout à l'heure, au moment où votre cri d'appel m'a arraché à ma rêverie ? Je croyais revoir la silhouette d'une pêcheuse en robe de bure.

Je me suis sentie devenir très pâle.

— Chut ! lui ai-je dit en me relevant et en posant un doigt sur mes lèvres, ne parlez pas des morts !

— Qui donc est mort ?

— La pêcheuse en robe de bure, la rameuse étourdie qui dirigeait la *Mouette*... Noëlle de Verlaz ! Il a eu un cri d'étonnement sincère :

— N'êtes-vous pas heureuse auprès de ma cousine ?

En ce moment, Yolande nous a rejoints ; à l'aspect d'Antoine de Brèves, elle a laissé échapper un petit cri de surprise.

— Mon Dieu, Noëlle ! s'est-elle exclamée, quelle peur vous m'avez faite ! Je vous croyais au fond de l'eau, et j'imagine que vous y seriez sans l'intervention d'Antoine... Beau chevalier, sortez-vous de terre pour sauver la vie des princesses en péril ?

— Je me contente de sortir des roches ! a répliqué Antoine qui semblait goûter fort peu la plaisanterie ; je flanais le long de la côte, quand j'ai entendu l'appel de Noëlle.

— Alors, bravement, vous vous êtes jeté au-devant du danger ?

— J'ai simplement pris Zaphi par la bride. Ne me persiflez pas, Yolande; je suis dans mes jours sombres, et vous savez qu'alors mes boutades partent plus vite que je ne le souhaiterais!

— C'est bon; je me tiendrai sur mes gardes, puisque vous avez au moins la loyauté de m'avertir... Allons, Noëlle, avouez avec moi que ce preux n'est pas *trop* aimable, comme vous le prétendiez jadis.

Vraiment, Yolande a le diable au corps. J'ai rougi, une lueur de colère a passé dans le regard d'Antoine pendant que, d'un geste irrité, il cravachait ma jument qui venait de lancer une ruade. Pauvre Zaphi! elle paye pour tout le monde, aujourd'hui!

— Êtes-vous assez bien rétablie pour vous remettre en selle? m'a-t-il demandé.

Je me sentais très fatiguée, mais rien au monde ne m'aurait fait prolonger cet entretien.

Antoine m'a tenu le pètrier, pendant que Yolande caracolait autour de nous.

Elle est fort gracieuse à cheval; mais sauf Pierre, qui la regardait avec un émerveillement visible, personne ne songeait à admirer ses évolutions.

— Dois-je vous annoncer au manoir? a-t-elle demandé à son cousin.

— Je m'étais annoncé moi-même par une lettre à votre mère, a-t-il répondu, mais je vous serai très obligé de m'excuser auprès d'elle. Il me sera impossible de rentrer à Plœmen avant demain matin.

— Affaires de service peut-être?... Seriez-vous chargé, comme le douanier Lagarède, de poursuivre les fraudeurs?

— Non, en vérité; je ne m'intéresse guère aux histoires de contrebande.

— Vous avez tort: le nom de Gillette, votre chère nourrice, est mêlé aux intrigues!

— Qui donc l'accuse?

— M. de Gédres, un éminent avocat, qui affirme reconnaître en elle les traits qui doivent caractériser la reine des contrebandiers.

— Bonne plaisanterie, ma foi! J'aimerais à faire visiter à ce magistrat perspicace le palais de Sa Majesté!

Il riait. Pourquoi m'a-t-il semblé que son rire sonnait faux?

Yolande a passé près de moi et, pour donner le

signal du départ, elle a légèrement touché Zaphi du bout de sa cravache. Ma monture, très excitée, a fait un brusque saut de côté.

— Prenez garde, Yolande! lui a crié durement Antoine, vous n'avez pas la main heureuse, aujourd'hui!

J'ai cru qu'elle allait se cabrer à son tour sous ce reproche cinglant; mais elle s'est dominée par un effort de volonté, et ses dents — de petites dents pointues — se sont montrées entre ses lèvres rouges.

— Merci du conseil, a-t-elle dit, je vais tâcher de devenir très sage.

Elle s'est lancée à travers la lande. Pierre hésitait à la suivre. Je lui ai fait signe de ne pas m'attendre; mais, ne voulant pas me laisser trop distancer, je me préparais à rendre les rênes, quand j'ai senti qu'une main m'arrêtait.

Antoine se tenait à mes côtés; jamais je n'avais vu dans son regard cette expression de tristesse humble.

— Noëlle, m'a-t-il dit presque à voix basse, vous êtes malheureuse!

Des larmes involontaires ont roulé le long de mes joues.

Sa voix réveillait en moi mille souvenirs mal endormis; les fantômes du passé se levaient en foule... J'ai pourtant essayé de sourire, mais mes lèvres tremblaient.

— Me pardonnez-vous, a-t-il continué, de n'avoir pas compris que vous souffriez seule, sans amis et sans protecteurs?

— Vous ne pouviez pas savoir!

— J'aurais dû deviner.

Il n'a rien ajouté, Zaphi venait de prendre le trot et avait déjà mis entre nous une certaine distance.

Maintenant, dans le silence de ma chambre, je me demande le sens de ces paroles.

Dois-je compter Antoine pour un ami?

Quelque chose en moi se révolte à cette pensée. De quel mystère s'enveloppe-t-il donc?... Pourquoi m'avoir laissée six mois dans l'abandon?... Pourquoi ce départ précipité au moment où tant de tristesses m'abreuyaient à la fois?

Je me perds au milieu des énigmes.

Ah! si Mme Servan était là pour me donner un conseil!

28 mai.

Je ne comprends rien à l'attitude d'Antoine de Drèves.

Il fait de continuelles allusions à ce passé que je croyais absolument sorti de sa mémoire ; puis quand nous sommes en tête à tête, il se livre à des théories, très nouvelles pour moi, de liberté, d'indépendance, d'émancipation.

— Le monde marche vers le progrès, m'a-t-il déclaré l'autre jour, les vieux principes erronés sont les sacs de lest que l'humanité doit jeter à la mer pour continuer librement sa route. Cette religion du nom est une absurdité!

Je me suis indignée et j'ai parlé comme au temps où je me croyais l'héritière du comte de Verlaz.

— Il me semble, ai-je répondu, qu'on n'a pas le droit de repousser un patrimoine d'honneur et de vertus amassé par des ancêtres.

— Quoi! vous si sérieuse, vous attachez du prix à ces frivoles bagatelles!

— Il ne s'agit pas de bagatelles : un vieux nom apporte bien moins de privilèges que de devoirs. C'est mon avis, rien ne le changera : je garderai mon sac de lest!

— Même si ces opinions désuètes s'opposent à votre bonheur?

Il avait sans doute parlé trop vite, car je l'ai vu se mordre les lèvres. Que lui importe mon bonheur? Ai-je le droit de prétendre à une part de joie, moi l'orpheline dont le passé est couvert de brume, dont l'avenir est voilé de deuil?

Nous sortons beaucoup, infiniment trop, à mon avis, car je désire de plus en plus me confiner dans la solitude.

Avec l'aide d'Hermance, j'ai rafraîchi ma garde-robe et je prépare — quelle ironie! — une toilette de soirée pour la fête qui sera donnée au château, le mois prochain.

Les invitations ne sont pas encore lancées, mais tout fait prévoir que nous serons nombreux. Mon tuteur, après ses chagrins, s'était retiré du monde. Mme de Lernes, au contraire, a renoué les relations de famille avec les châtelains des environs, et l'aubaine d'une soirée dansante n'est pas à dédaigner, en cette morte-saison.

A quel titre y figurerai-je ? J'aurais mieux aimé conserver jusqu'au bout mon rôle de Cendrillon.

La question s'est discutée, l'autre jour, à l'heure du thé.

Nous étions réunis sous la véranda ; Sabine et sa sœur feuilletaient des journaux de modes et s'occupaient du choix d'une garniture.

— Serez-vous belle princesse des bruyères ? m'a demandé Antoine ; je me figure que vous adopterez une robe verte, couleur des landes, avec un bouquet d'ajoncs !

— Oubliez-vous, ai-je répondu, que je porte le deuil de mon tuteur, ce qui m'interdit toute réunion nombreuse.

Il a paru contrarié et son regard a cherché celui de Mme de Lernes, qui s'est hâtée d'expliquer :

— Jusqu'ici, j'ai laissé Noëlle agir à sa guise ; mais je trouve comme vous, mon cher Antoine, qu'elle abuse de sa liberté et qu'il serait temps qu'elle parût au salon.

— Moi, dans un bal ?

— Tout au plus une sauterie... N'ouvrez pas de si grands yeux ; on croirait, à vous entendre, que je vous tiens séquestrée. J'ai vu, dans votre armoire, une robe de mousseline brodée qu'Hermance accommoderait fort bien à l'usage auquel nous la destinons.

Il est convenu qu'Hermance fait des merveilles ; je la laisse se livrer à son talent créateur.

— Une dentelle ici, un nœud là... Si Mademoiselle veut lever le bras, je rectifierai l'échancrure... Quelques pas, maintenant, que je voie si la jupe est ronde.

Et, « Mademoiselle » va, vient, lève le bras, plie le genou, sans même jeter un regard sur la glace. Que m'importe d'être jolie ? Ai-je donc vraiment l'air d'une jeune fille qui se prépare à son premier bal ?

Et, pendant ce temps, l'état de Gaston va toujours s'aggravant. Il ne mange plus, parle à peine ; la présence de Mlle Brémont lui est devenue odieuse, et il ne supporte que sa mère et moi auprès de sa chaise longue.

L'institutrice se venge de la préférence en me faisant subir les innombrables petits supplices que les femmes, comme les tourmenteurs indiens, réservent aux malheureux attachés au poteau de torture... Et

c'est bien vraiment un poteau de torture que celui auquel je suis attachée, sans autre espoir de délivrance qu'une nouvelle servitude.

Je ne vois presque pas Lucienne et, comme le nom de Romuald est à peu près banni entre nous, il règne dans nos relations une gêne si évidente, que nous ne désirons ni l'une ni l'autre un rapprochement.

Nous avons fait de la musique, hier. A la prière d'Antoine, je me suis mise au piano; mais, aux premières notes de la chanson de Stéfano, les larmes me sont venues aux yeux et ont étouffé ma voix.

Comment ne pas me souvenir de cette soirée de l'été dernier où mon tuteur était là, assis dans l'embrasure de la porte-fenêtre avec l'abbé Martial? Je n'étais alors qu'une folle enfant, rieuse et étourdie, ignorant tout de l'existence. Je chantais comme les oiseaux, sans souci de l'art, seulement pour épancher le trop-plein de joie qui bouillonnait en moi. Quelle belle nuit! La lune, dans son plein, éclairait le parc et les dunes... et là-bas, derrière les tamaris, ce vilain sauvage de Romuald, dont je devinais peut-être la présence, écoutait sa petite amie.

Oh! le cher vieux passé, quel vent maudit a donc soufflé sur lui!

En me voyant pleurer, Romuald n'a pas même quitté sa place; son visage s'est contracté et il a secoué la tête d'un air qui voulait dire:

« Est-il rien de plus insupportable que les petites filles nerveuses? »

Antoine, au contraire, s'est levé, et s'approchant vivement de moi:

— Pourquoi choisir ce morceau? m'a-t-il demandé.

— Je n'en sais pas d'autre! ai-je répondu.

— Je croyais que vous suiviez des cours à Paris?

Tout en parlant, il se tournait vers Mme de Lernes avec une expression de colère que je lui ai déjà remarquée plusieurs fois. Elle jouait avec son face à main; un sourire ironique errait sur ses lèvres et se reproduisait plus accentué, sur le beau visage de Yolande. Tout est mystère autour de moi...

Antoine a murmuré une phrase en aparté. J'ai cru surprendre les mots: sottise... jalousie... crime de négliger un pareil don...

Au départ, Romuald m'a à peine effleuré les doigts.

3 juin.

Je me suis arrêtée, aujourd'hui, bien plus longtemps qu'à l'ordinaire sur la tombe de granit où l'herbe commence déjà à monter.

La voix de la mer s'élevait, pareille à une plainte. Pourquoi pleure-t-elle toujours, cette grande bleue que le soleil caresse de ses plus chauds rayons ? Serait-ce vraiment, comme le prétendent les légendes, le perpétuel gémissement de ceux qu'elle a engloutis ? Il m'a semblé que mon cœur était ainsi ; que toutes mes illusions mortes, tous mes rêves détruits sanglotaient au fond de moi-même.

Un bruit de pas m'a fait tressaillir : c'était Romuald.

Il venait rendre, lui aussi, sa visite matinale à l'amî disparu ; en m'apercevant, son regard s'est assombri. Je commence à croire vraiment que ma présence l'importune. Il ne s'attendait pourtant pas à rencontrer Yolande au cimetière ! Nous sommes restés un instant l'un près de l'autre sans parler ; enfin je lui ai tendu la main en lui demandant des nouvelles de sa mère et de Lucienne.

— Elles vont bien, m'a-t-il répondu, mais je n'en dirai pas autant de Gaston de Lernes. Noëlle, vous qui le voyez de près, n'êtes-vous pas effrayée de son changement ?

— J'en suis épouvantée ; mais, quand je parle de mes inquiétudes, on m'accuse d'exagérer.

— On a peut-être raison. Comment accommoder des larmes avec une toilette de bal ?

Le coup était si direct, que je suis demeurée muette de stupeur.

— Les échos m'ont rapporté le détail de vos élégances, a-t-il repris d'un ton acerbe, je sais que vous serez plus blanche que la princesse Egla, quand elle erre le long de nos côtes ; je vous prierais volontiers de me réserver une valse, mais je crains que votre carnet ne soit d'ores et déjà couvert de noms plus brillants que le mien.

Je le regardais avec angoisse ; il y avait quelque chose de si étrange à cette invitation faite en un pareil lieu, que je me demandais si Romuald devenait fou, ou si c'était moi, au contraire, qui commençais à perdre la tête.

— Oh ! Romuald ! me suis-je écriée, comment pouvez-vous parler de cela ici ?

Sa voix est devenue âpre.

— C'est bien près d'une tombe, m'a-t-il dit, qu'il convient de s'étonner qu'un deuil ne puisse pas durer le temps d'une couronne de perles ! Voyez ! les tempêtes du large n'ont pas encore achevé de briser celle-ci !

— Est-ce que vous me croyez libre ?

— Je pense que vous vous résignez, comme les oiseaux captifs, à chérir les barreaux de votre cage... Oh ! ne protestez pas... Vous n'êtes pas de la race des goélands et des mouettes qui meurent loin du parfum de leurs grèves. Que Dieu en soit loué ! Il vaut peut-être mieux accepter sa destinée que de lutter contre elle !

Il m'a quittée brusquement, pendant que bourdonnaient à mes oreilles ces reproches dont je ne puis comprendre le sens.

M'accuserait-il de trop aimer Mme de Lernes et ses filles ? Hélas ! chaque semaine, je demande à mon bon curé d'absoudre les vilains sentiments de rancune que j'ai laissés volontairement, ou par mégarde, se glisser au fond de mon cœur. Serait-il jaloux de Gaston ?... Mais lui-même entoure notre cher petit malade d'une sollicitude de grand frère... Alors ? Alors je me perds dans des suppositions sans fin.

Quand Romuald m'a quittée, je suis entrée dans l'église et, la figure cachée dans les mains, je suis restée longtemps sans parole, presque sans voix, devant le bon Dieu qui me regardait.

Sur les vitraux, j'entendais un battement d'ailes : c'était une hirondelle captive qui cherchait à regagner son nid. La pauvreite a plus de courage et d'énergie que moi. Selon le mot de Romuald, elle lutte contre la destinée ; mais, hélas ! c'est pour rejoindre des êtres aimés qui l'appellent, tandis que personne ne se soucie de l'enfant sans nom !

8 juin.

Eh bien ! je le sais, ce secret de mon cœur que je n'ai jamais osé m'avouer à moi-même.

J'aime Romuald... et de tous les chagrins de ma nouvelle existence, le plus amer est peut-être de me voir éloignée de lui.

Comment ce sentiment est-il entré en moi ? Je l'ignore... Jour par jour, il s'est insinué, et je n'ai su

qu'il avait pris possession de tout mon être que lorsqu'une grande barrière s'est dressée entre nous : le baron Gaudry ne peut pas épouser une enfant trouvée. Pourquoi mon oncle avait-il caressé ce rêve ? Pourquoi Romuald, quelquefois ?... Mais à quoi bon revenir sur un passé à jamais disparu ?

Dans ce temps-là, enfant naïve et insouciant, j'ai peut-être laissé fuir le bonheur. Je ne connaissais rien de la vie. Romuald figurait pour moi le camarade un peu grondeur auquel j'avais grand soin de cacher mes sottises. Depuis, l'épreuve m'a mûrie ; j'y vois clair au fond de moi-même ; mais, hélas ! il est trop tard !

Je me souviens d'un conte que Julienne narrait aux heures de veillée, quand tout le monde se réunissait sous le manteau de la cheminée et que je me glissais en fraude pour surprendre des fragments de récit.

Une fée, très bonne et très sage, donna à sa filleule deux fleurs.

« La première, lui dit-elle, s'appelle amitié ; elle embaumera ta vie ; la seconde ne révélera son nom que lorsque la tempête aura passé sur elle... alors, s'il en reste quelques bribes, serre-les précieusement sur ton cœur ! »

Un jour vint où le vent souffla ; la plante d'une voix harmonieuse murmura deux syllabes : amour... ; mais, quand la princesse se pencha pour recueillir les pétales, elle vit que sa main demeurerait vide et qu'il n'y restait que la trace d'un parfum vite évanoui...

Hélas ! je suis cette petite princesse ; je n'ai deviné le bonheur qu'au moment où il m'échappait !

Ce matin, un incident banal m'a éclairée d'un trait de lumière.

Je venais d'apprendre l'arrivée de Tug, mon diabolin trégorrois, délivré enfin de ses rôles de papier timbré et rendu à sa vraie destination. Le pauvre petit s'étiolait dans l'ancre de M^e Gérard, et sa grand-mère s'est décidée à le ramener sur la côte. Il embarque, comme mousse à bord du *Saint-Michel* et s'installe, avec la vieille Toinon, dans la cabane de Rouzik.

J'ai eu l'idée — Dieu sait pourquoi ! — d'aller lui souhaiter la bienvenue.

Il faisait un temps radieux, ce que Julienne appelait un beau temps d'accordailles.

En arrivant à la maisonnette, je constatai que la pièce était vide; m're Toinon puisait dans la cour. La chaîne rouillée se balançait avec un cliquetis agaçant, mais les efforts de la bonne femme demeuraient sans résultat. Je me suis emparée de la corde.

En ce moment, une voix bien connue a murmuré à mon oreille :

— Je vais vous aider, Noëlle!

C'était Romuald, entré là je ne sais par quelle porte. Une bouffée de gaieté m'est montée au cerveau.

— Pas du tout! ai-je répondu; n'intervertissons pas les rôles bibliques; l'histoire ne dit pas qu'Éliezer ait puisé pour Rebecca.

J'ai hissé le seau sur la margelle, et la fantaisie m'est venue de tremper mes lèvres dans cette eau limpide. M're Toinon m'a apporté, en boitillant, une tasse à fleurs sur laquelle le mot « Souvenir » s'étalait entre deux guirlandes, et j'ai bu à pleines gorgées. Mon Dieu! que c'était frais et bon!

Romuald me regardait. Était-ce une illusion? Il me semblait avoir repris sa bonne figure d'autrefois.

— La Bible ne mentionne pas davantage, m'a-t-il dit d'un ton sérieux, que Rebecca se soit désaltérée sans souci du pauvre voyageur qui venait de traverser le désert pour aller à sa rencontre!

Je n'ai pas pu dissimuler ma surprise.

— Est-ce vraiment moi que vous venez chercher ici?

— C'est bien vous, m'a-t-il répondu.

La m're Toinon nous examinait; je l'ai vue hocher la tête pendant qu'un éclair de malice brillait au fond de ses yeux.

— Asseyez-vous là, nous dit-elle en désignant le banc placé à l'ombre d'un bouquet de tamaris; moi, je rentre pour achever ma lessive... En vous remerciant bien, monsieur et mademoiselle.

Elle s'est éloignée; nous sommes restés seuls. Pourquoi ai-je éprouvé cet absurde embarras? J'attendais et je redoutais à la fois les paroles qui allaient s'échapper des lèvres de Romuald. Il me semblait qu'il allait profiter de cette entrevue pour me donner l'explication de son attitude; mais, dès les premiers mots, j'ai été cruellement déçue.

— Noëlle, m'a-t-il dit, puis-je réclamer de votre complaisance un renseignement qui me serait fort

utile ? Vous savez, sans doute, que je m'occupe, avec mon cousin de Maury, récemment élu maire de cette commune, de la poursuite des fraudeurs.

Pa'atras ! Je tombais de mon haut. Qu'avais-je donc attendu ? Pourquoi mon cœur avait-il battu si fort ? Tout venait aboutir à une misérable question d'intérêt local... Ah ! les contrebandiers ! Je m'en souciais bien, ma foi ! J'ai essayé de faire bonne figure et de cacher ma déconvenue.

— Me soupçonnerait-on, par hasard, ai-je demandé avec un rire qui sonnait faux, de recéler chez moi des marchandises prohibées ?

— Non, non, rassurez-vous ; mais Tug, que j'ai toujours considéré comme un garçon fort avisé, vient de nous fournir une nouvelle piste. Croiriez-vous, qu'à l'entendre, on pourrait mettre en suspicion l'honnêteté de Gillette Varnec ?

— Je ne nie pas la perspicacité de Tug, mais je ne vois pas en quoi je puis être mêlée à cette affaire ?

— Il s'agirait d'interroger vos souvenirs... des souvenirs si douloureux que j'ai hésité à vous demander de les faire revivre.

— Je vous comprends de moins en moins.

— L'année dernière, peu de jours avant votre départ, Tug vous a rencontrée à la pointe de la Roche-aux-Algues. Gillette venait de vous parler... Tug affirme que la pêcheuse n'était pas seule et qu'un homme cherchait à se cacher dans les anfractuosités du granit.

— Ce sont de bien faibles indices.

— Ils corroborent certains faits d'une plus réelle importance.

— Je suis fâchée que ma mémoire n'ait pas pris soin de noter de semblables événements... Non, en vérité, je n'ai pas vu d'homme auprès de Gillette, et je n'ai pas assisté à la partie de cache-cache dont Tug prétend avoir été le témoin.

Ici, je me suis arrêtée.

Je venais de me souvenir, tout à coup, de l'être singulier que j'avais aperçu près de la maison de la vieille femme, ce personnage rampant qui se glissait le long des runes. Devais-je en parler ? A quoi bon ? Je pouvais fort bien avoir été le jouet d'un cauchemar de fièvre... D'ailleurs, je déniais à Romuald le droit de se poser en juge d'instruction.

— Je dois conclure, m'a-t-il dit d'un ton amer, que votre opinion est favorable à la pécheuse!

— Ni favorable, ni défavorable, ai-je répliqué vivement.

Nous avons repris, sans le vouloir, nos attitudes batailleuses. Je devinais les mots qui se pressaient sur les lèvres de Romuald et qu'il n'osait pas prononcer. Alors, j'ai brûlé mes vaisseaux.

— Vous m'accusez, sans doute, de prendre le parti de la nourrice d'Antoine de Brèves! me suis-je écriée avec véhémence, que vous importe? N'ai-je pas le droit d'éprouver de la reconnaissance pour le seul homme qui, depuis mes chagrins, ait montré de la sympathie pour moi?

J'avais insisté à dessein sur ce mot: le seul. Romuald est devenu pâle, ses lèvres ont tremblé, mais je n'ai pas eu le temps d'en voir davantage. Une crise de sanglots m'a secouée tout entière, et je me suis caché la figure dans les mains.

La situation devenait intenable: d'un moment à l'autre, Rouzik pouvait rentrer. Je me suis dominée par un violent effort; mais, au moment où je me levais, le visage ridé de mère Toinon s'est montré entre les arbustes. Elle riait... oui, elle riait... et la lueur de malice que j'avais remarquée, tout à l'heure, s'accroissait dans ses yeux noirs si petits, qu'on les dirait percés avec une vrille.

— J'ai la migraine, ai-je expliqué, tout en appuyant sur mon front mon mouchoir imbibé d'eau fraîche.

Elle a hoché la tête pour me bien faire comprendre qu'elle n'était pas dupe de ce maladroit subterfuge et, tandis que mille rides joyeuses s'entre-croisaient sur ses joues, elle a murmuré à demi-voix le vieux dicton de la campagne:

— Pluie et soleil, sourire et larmes... une querelle d'amoureux!

Il m'a semblé que la cabane, le puits, le petit bouquet d'arbres tournoyaient autour de moi. Le sol m'a manqué; j'ai avancé la main pour chercher un appui, mais Romuald s'était écarté. Un pli dur barrait son front, donnant à ses traits une expression de révolte que je ne leur ai jamais connue.

— Calmez-vous, Noëlle, m'a-t-il dit, que pourra penser cette femme?

C'était le même ton qui m'avait fait sauter dans

l'auto, lors de notre première rencontre sur la falaise de la Clarté. Sous cette douche glacée, j'ai recouvré mon sang-froid et, lui tendant la main d'un geste destiné à dissiper le soupçon qu'avait pu concevoir la grand'mère de Tug, je l'ai congédié avec une petite phrase très correcte.

Il s'est éloigné; mère Toinon le regardait partir à regret.

— Une grosse fâcherie? m'a-t-elle dit sans pouvoir renoncer encore à abandonner son idée.

— Une simple conversation sur des sujets qui me sont pénibles. Je ne puis supporter la moindre allusion à la mort de mon tuteur!

— C'est cruel alors d'en parler; je n'aurais pas cru, cependant, que le jeune homme fût méchant; non, je ne l'aurais pas cru.

Elle a hoché deux fois la tête, puis elle a murmuré d'un ton contrit :

— Je vous ai peut-être mécontentée?... Pourtant, en vous voyant l'un près de l'autre, en lisant au fond de vos yeux, j'étais si sûre, mais si sûre!...

— Eh bien! mère Toinon, ai-je répliqué en essayant de sourire, vous vous trompez absolument! M. Gaudry n'est pas mon amoureux. Je vous pardonnerai, si vous me promettez de ne parler à personne de cette absurde crise nerveuse : je serais désolée que Mme de Lernes me sût déraisonnable à ce point.

La bonne femme a juré de garder le silence, et je suis rentrée au château. Antoine de Brèves venait au-devant de moi. Il m'a questionnée avec inquiétude et n'a pas semblé ajouter plus de foi que la mère Toinon à ma prétendue migraine.

Il y a quelqu'un à qui je voudrais bien cacher le fond de mon cœur; ce quelqu'un-là, c'est « la petite fille d'en face! » Mais la chose n'est plus possible. Je lis maintenant dans mon âme comme dans un livre ouvert... et ce que je lis me fait peur!

Yolande s'est montrée tout le jour maussade et irritable; Gaston se plaint de la température. Il y a de l'orage dans l'air, et surtout en moi-même. J'aurais besoin d'un conseil. Mon curé est bien vieux, et je ne peux pas m'adresser à Mme Gaudry.

Est-ce le tonnerre qui gronde au loin? Je songe à la prière à sainte Barbe pour les marins en péril; ne

pourrait-elle pas s'appliquer à ma pauvre petite barque qui s'en ira à la dérive, si le Bon Dieu ne la prend en pitié ?

6 juin.

Ouf! c'est fait! Ma lettre est partie. Répondra-t-elle ?

Il faut que Mme de Lernes soit bien inquiète de l'état de Gaston pour avoir abaissé son orgueil jusqu'à me supplier de rappeler Mme Servan au chevet de son fils. La chose n'a pas été toute seule ; je me suis fait prier. Etait-ce parce que je craignais un refus, ou parce que je ressentais un plaisir lâche et méchant à voir s'humilier devant moi cette femme impitoyable mendiant une preuve d'intérêt ?

La vie en partie double que nous menons, depuis quinze jours, m'énerve et me fatigue. On prépare la soirée dansante, pendant que Gaston grelotte la fièvre dans son lit. Il flotte à travers le château un double parfum de poudre de riz qui sort des cabinets de toilette, et de produits pharmaceutiques qui s'échappe de la chambre de Gaston. Les tapisseries, en venant préparer le grand hall, croisent le docteur dans l'escalier, et l'on échange dans les corridors des propos heurtés et bizarres.

— A-t-on reçu la mousseline de soie ?

— Le cataplasme est-il chaud ?

— Je crois qu'il faudrait relever la tenture algérienne.

— Je serais d'avis qu'on essayât des ventouses et des réactifs !

Oh! la vilaine comédie que le monde !

Et dire que je suis obligée d'y jouer mon rôle ! Je m'en tire mal, c'est évident, car je ne rencontre autour de moi que des visages maussades.

Yolande m'a prise à partie à propos de l'arrangement de la serre. Il paraît que je dispose mal les massifs destinés à donner aux danseurs l'illusion de la nature.

L'illusion, oh ! le grand mot ! Je commence à croire qu'il joue un rôle prépondérant dans les distractions mondaines. Il faut sourire, même quand on a le cœur plein de larmes. Ne serait-il pas bon, pour n'attrister personne, de mettre, le jour de la fête, un peu de fard aux joues de Gas'on ?

Pendant que Yolande m'admonestait avec sa viva-

cité coutumière. Antoine est sorti d'un des fameux massifs à peu près à la manière d'un diabletin qui s'échappe de sa boîte.

La scène du jour de l'arrivée entre sa cousine et lui s'est déjà renouvelée plusieurs fois; je me demande sincèrement quel intérêt éprouve M. de Brèves pour ma chétive personne, et je me trouve ingrate de répondre si mal à sa sollicitude.

Ce matin, après avoir échangé quelques mots assez secs, les combattants ont disparu chacun par une porte, me laissant seule sur le champ de bataille; mais Yolande, en habile tacticienne, n'avait opéré qu'une fausse sortie. Elle est revenue presque tout de suite, dans l'intention évidente de voir la figure que je faisais. Oh! qu'elle se rassure!... Je ne devais pas avoir l'air d'une triomphatrice; ces sortes de joutes me sont horriblement pénibles!

— Eh bien! Princesse des Bruyères, m'a-t-elle dit en se servant, avec une ironie mordante, d'une appellation d'Antoine, je pense que les genêts et les chardons de vos landes ne sont pas plus épineux que mon aimable cousin. Grand Dieu! quel porc-épic! Vous pouvez bénir le ciel de n'être pas exposée à ses atteintes!

J'ai gardé le silence, ce qui a porté son irritation au plus haut point.

— Je sais fort bien, a-t-elle repris, qu'auprès d'Antoine comme auprès de Mme Servan, rien ne peut mieux vous servir que vos allures de victime. C'est si joli, une sainte aux cheveux d'or qui pleure, les mains jointes, dans une attitude hiératique... Vous avez fait quelques dupes; mais tout le monde ne se laisse pas prendre à cette touchante résignation, et peut-être moins que les autres ceux dont vous souhaitez les suffrages.

Elle s'est arrêtée, effrayée sans doute par l'expression de mon regard. Une glace placée dans un panneau me renvoyait mon image. Dois-je l'avouer? J'ai eu presque peur de l'éclair qu'a fait passer dans mes yeux l'insolente remarque de Yolande.

Les tapissiers commençaient à envahir la serre; j'ai disparu sans bruit et je suis montée chez moi pour pleurer à mon aise. Je tourne à la fontaine Wallace! cette situation ne peut plus durer!

Pendant qu'assise près de la fenêtre je ruminais

des projets d'évasion pareils à ceux qui doivent hanter les rêves des infortunés condamnés à extraire le sel des mines de Sibérie, Mme de Lernes est entrée dans ma chambre. Je l'ai reconnue à sa respiration qui devient haletante, depuis quelques jours, comme si un poids trop lourd de sanglots contenus oppressait sa poitrine. Je n'ai pas fait un mouvement ; elle a toussé pour m'avertir de sa présence ; même immobilité. Une autre se serait découragée et aurait battu en retraite ; mais mon hostilité lui est indifférente. Elle s'est approchée de moi et m'a mis la main sur l'épaule. Est-ce ma faute, si je n'ai pu retenir un geste de recul ! Je m'attendais à une réprimande, et grande a été ma surprise d'entendre une voix presque timide me demander si je voulais monter dans la chambre de Gaston.

— Est-il plus malade ? ai-je questionné.

— Oui... non, je ne sais ! m'a répondu Mme de Lernes. Je ne crois pas que l'état général se soit aggravé ; mais, depuis hier, le pauvre enfant semble hanté par une idée fixe. Etiez-vous là quand M. de Gèdres nous a appris que Mme Servan allait se trouver libérée par le mariage de sa nouvelle élève ?

— J'étais là, en effet.

— Vous n'ignorez pas l'affection de mon fils pour son ancienne institutrice. Il veut qu'elle revienne auprès de lui : je ne sais comment le dissuader de cette pensée. Mme Servan, au moment de notre voyage, ne m'a pas caché sa volonté bien arrêtée de ne pas nous suivre à Plœmen.

Elle parlait d'une voix lente, comme si elle cherchait ses mots. J'avais fort bien deviné où elle voulait en venir, et je prenais plaisir à l'obliger à exposer elle-même sa requête afin d'avoir la joie... oui, la joie de lui refuser ! Je sentais mon cœur se durcir, se figer en une petite pierre que ne pourraient amollir ni les prières, ni les menaces. Une fièvre de vengeance me montait au cerveau.

— Mme Servan vous a toujours témoigné beaucoup d'intérêt, a-t-elle continué en remarquant que je gardais le silence, peut-être, sur votre demande, consentirait-elle à reprendre sa place auprès de Gaston ?

Le mot décisif était prononcé ; j'ai feint une profonde stupeur.

— Vous ai-je bien comprise, madame ? ai-je ques-

tionné; vous craigniez jadis, pour votre fils, l'influence d'une femme exaltée! Est-il possible que vous ayez si vite changé d'avis?... J'en suis fâchée, car je regretterais de faire perdre à Mlle Brémont une situation qu'elle remplit avec un rare talent!

Je scandais mes phrases, me grisant de méchanceté, désireuse de lui faire subir, en quelques minutes, les souffrances ressenties depuis des mois.

Brusquement, ma porte s'est ouverte, et Mlle Agathe a paru sur le seuil.

— Madame, a-t-elle dit, je vous cherchais : Gaston vient d'avoir un étouffement!

Mme de Lernes est partie en courant; je l'ai suivie, et nous sommes entrées dans la chambre du malade. Le pauvre petit était en proie à des spasmes pénibles; il m'a reconnue; son visage souffrant s'est éclairé d'un sourire.

Alors, avec une étonnante précision, s'est retracée devant mes yeux la scène de notre pèlerinage à Notre-Dame de la Clarté : le ciel radieux, l'air embaumé de toutes les senteurs du printemps, et le contraste douloureux de cette tache rouge sur ma manche...

Gaston ne parlait pas. Quelle voix murmurait donc à mon oreille les mots qu'il avait prononcés dans cette inoubliable matinée : « Je n'ai pas peur de mourir... Mourir, c'est la lumière! »

Je croyais le voir étendu sur les coussins de la voiture, avec son visage extasié, perdu dans une vision lointaine. Celle qu'il appelait sa grande amie a soulevé pour lui le voile de l'avenir. Tandis qu'autour de l'enfant un zèle maladroit, quoique bien intentionné, s'efforçait d'écarter toute idée de mort et de tristesse, Mme Servan, devinant mieux les besoins de cette petite âme assoiffée d'idéal et ramenée sans cesse aux réalités de la vie, a étalé devant ses yeux les merveilleuses promesses qu'un Dieu seul a pu faire : Bienheureux ceux qui pleurent... Bienheureux les cœurs purs...

Et depuis ce temps, Gaston sait qu'il existe, par-delà la vie, des horizons radieux.

Allais-je le replonger, de gaieté de cœur, dans les ténèbres où il s'était si longtemps débattu? Allais-je le priver de la seule joie à laquelle il pût prétendre? Ma conduite précédente m'apparut soudain

dans toute son horreur. Me venger... le projet était lâche... et encore sur un innocent!

Mme de Lernes, tout absorbée par les soins à donner au malade, ne s'occupait plus de moi; sans bruit, je remontai dans ma chambre où mon buvard était ouvert. Je pris, au hasard, la première feuille de papier qui me tomba sous la main; j'écrivis deux, quatre, huit pages... Comme mon cœur battait vite! Maintenant, il fallait retrouver Mme de Lernes, lui communiquer ma nouvelle résolution. Cela, c'était le plus difficile.

Je la voyais, de ma fenêtre, marcher sur la terrasse avec Antoine. Ce dernier parlait vite et semblait faire un réquisitoire que son interlocutrice écoutait avec humeur. Le moment était mal choisi, et pourtant l'heure pressait; le courrier de Plœmen part à quatre heures. Un peu de courage... Je descends. La causerie s'arrête brusquement, pas assez cependant pour que je n'aie le temps de surprendre mon nom prononcé par Mme de Lernes. L'adjectif qui l'accompagnait ne m'a pas paru fort élogieux. N'importe; ma décision est formelle, j'irai jusqu'au bout! Un pressentiment secret me dit que Mme Servan répondra à mon appel.

Je m'approche de Mme de Lernes, je lui présente ma lettre et je me retire sans mot dire. Libre à elle d'agir comme elle le jugera bon. L'adresse est mise: il suffira de clore l'enveloppe et de la jeter à la poste.

De quel étrange regard Antoine m'a suivie! Pendant que mon tuteur vivait, je lui ai vu deux ou trois fois cette expression: on dirait que je lui fais peur! . . C'est absurde; je deviens nerveuse.

Fermons ce cahier et tâchons de dormir. Ma vie se passera-t-elle ainsi à me débattre au milieu des énigmes et des mystères?

Encore la voix de Gaston: « Mourir, c'est la lumière!... » Oui, mais que d'épines en chemin!

II

Le train filait à toute vapeur, laissant flotter derrière lui un panache de fumée que le vent matinal dispersait en flocons menus. Là-bas, les collines s'estompaient dans une lueur mauve très indécise

et, de loin en loin, le cri strident d'un coq annonçant l'aube prochaine luttait presque victorieusement avec le sifflet de la machine.

Les voyageurs, lassés, s'étiraient à l'envi, et, le nez sur leur indicateur, constataient avec fureur que l'on perdait à chaque station deux ou trois bonnes minutes, ce qui portait le retard général à un quart d'heure pour le moins.

— Plouaret ! annonça l'employé.

— Pourquoi crier si fort ? grommela un gros courtier de commerce brusquement arraché à ses rêves ; qui diable peut descendre dans ce coin perdu ?

Mais, presque aussitôt, une voix de femme prononça auprès de lui :

— Pardon ! Voulez-vous me laisser passer ?

Il se frotta les yeux, prêt à maugréer plus fort ; mais l'aspect de la voyageuse eut vite raison de ses velléités d'insolence, et, d'un geste presque involontaire, il souleva son chapeau mou.

— Merci, dit l'étrangère, tandis qu'il cherchait la poignée avec la maladresse des gens à demi endormis qui veulent néanmoins faire preuve de bonne volonté.

A la fin, la portière s'ouvrit, la voyageuse descendit, salua légèrement et traversa la voie avec l'hésitation d'une personne qui se trouve pour la première fois dans un lieu inconnu.

— Une princesse déguisée, pour sûr ! observa le courtier en la suivant des yeux. Pristi ! quelle voix de commandement et quel regard impératif ! Des cheveux blancs, une figure jeune... Que vient-elle faire à Plouaret ?

Cette fois le train, comme s'il se repentait de ses flâneries précédentes, siffla, souffla, gronda et se remit en branle. Le gros homme eut à peine le temps de voir l'objet de sa curiosité jeter sa valise et sa couverture dans un compartiment de seconde classe à destination de Lannion.

L'étrangère, elle, regardait fuir le convoi avec une sorte de regret. Vraiment, elle avait failli, au dernier moment, abandonner son projet et se laisser entraîner jusqu'à Brest, le point terminus, d'où elle aurait repris quelques heures après l'express de Paris. Sa respiration s'oppressait ; l'air, chargé d'exquises senteurs de menthe, de bruyère et de genêt,

semblait trop lourd pour sa poitrine, et elle tressaillit au son lointain d'une cloche qui sonnait l'angélus matinal.

— J'ai eu tort de céder, murmura-t-elle à demi-voix ; cette démarche est au-dessus de mes forces !

Elle suivit du regard le long serpent de fer qui ondulait, seule bête vivante, à travers la campagne endormie ; puis, quand il eut disparu à l'angle brusque d'une route, elle eut le geste fatigué des gens qui renoncent à lutter contre la destinée et ferma les yeux, s'abandonnant sans doute à une volonté plus forte que la sienne qui l'avait conduite jusqu'ici et qui l'entraînerait plus loin !

Ce fut dans une sorte de rêve qu'elle franchit la distance qui sépare Plouaret, la gare d'embranchement, de Lannion où l'attendait une diligence rustique d'aspect peu engageant. Elle monta près du conducteur et, quand le véhicule fut sorti du dédale des rues étroites, elle vit se déployer devant elle la campagne bretonne dans la sobre richesse de sa parure de printemps. Les tons d'or pâle du genêt se mariaient admirablement aux nuances violacées des bruyères, et c'était, au milieu des landes, comme un tapis de fête étendu pour le passage de quelque mystérieuse procession.

Le cocher agitait son fouet, histoire de faire un peu de bruit ; mais il évitait avec soin d'effleurer les flancs de ses chevaux, les vaillantes bêtes, bien rassasiées d'avoine, ne demandant qu'à prendre une allure dangereuse pour la sûreté des antiques ressorts.

La voyageuse, loin de participer à la gaieté générale, avait ramené sur son visage sa voilette d'épaisse gaze noire ; quand les tourelles du château de Plœmen se dessinèrent à l'horizon, tranchant en sombre sur la ligne bleue que faisaient le ciel et la mer, au lieu de l'écarter pour admirer le panorama que lui désignait le conducteur en consciencieux cicerone, elle s'accota, ferma les yeux et fit semblant de dormir.

Jean-Marie, du *Lion d'Or*, demeura bouche bée. Jamais il ne s'était trouvé en présence d'une si absolue indifférence pour les merveilles de la nature. Un peu vexé de s'être mis en frais en pure perte, il coupa net la phrase commencée, jeta un « hue dia ! » retentissant qui fit frémir les oreilles de

« Cocotte » et de « Matador » et garda, jusqu'à l'arrivée dans la cour de l'hôtel, un silence maussade fort en désaccord avec sa jovialité habituelle.

En sentant que les roues avaient cessé de tourner, l'étrangère se leva et passa rapidement son mouchoir sur ses yeux qu'embrumait une buée légère. Si rapide que fût le geste, il avait été aperçu par le jeune paysan, et bien vite Jean-Marie, dont la discrétion n'était pas la vertu dominante, s'en alla conter à Perrine, la cuisinière, qu'il avait amené dans sa carriole une pauvre dame folle qui pleurait, en regardant les tours du château.

Perrine, selon sa coutume, feignit de ne point ajouter foi à la nouvelle : mais, dès que le conducteur eut tourné les talons, elle appliqua son minois curieux à l'ouverture du soupirail qui donnait le jour dans le royaume enfumé où elle régnait au milieu des casseroles et des poêles à frire. Plus perspicace que son compagnon, elle n'attribua pas à un dérangement des facultés mentales l'état de violente émotion auquel semblait en proie la nouvelle venue. Ses yeux effleurèrent le visage pâle creusé de rides profondes qui, sur des traits non encore déformés par l'âge, étaient le témoignage irréfragable de quelque mystérieuse douleur ; puis elle embrassa du regard la silhouette fine au port légèrement altier, les cheveux blancs relevés en torsade et, d'un air sagace, elle conclut :

— Folle, oui-dà ! Je voudrais bien que Jean-Marie eût sous sa crinière en désordre une cervelle aussi sensée que celle-là !

Ayant ainsi formulé son jugement, elle dégringola de son poste d'observation, tandis que l'étrangère, s'étant fait indiquer la route, se dirigeait vers le manoir.

Elle marchait lentement, comme si elle eût voulu retarder le moment d'en franchir le seuil. Le ciel était calme et bleu ; mais au loin, derrière les Sept-Iles, des nuages se levaient, précurseurs de tempête. Un vol de goélands ramenés du large passa près de la voyageuse avec des cris aigus qui l'ébranlèrent. Pour se remettre, elle s'assit sur une pierre au bord de la route, et, prenant une lettre dans sa sacoche, elle se mit à la parcourir. Un peu réconfortée par cette lecture, elle se leva et pénétra dans le cimetière.

C'était un petit enclos battu par le vent du large et qu'on avait planté autour de la vieille église afin qu'il reçût, à la fois, la bénédiction du clocher et la caresse du suroit qui soufflait entre les roches et venait courber, en pleurant, les tiges flexibles des rosiers. Elle lut des noms : Jean le Goff... Pierre Madec... Partout la même bordure de buis, les mêmes plantes grimpantes cramponnées à une croix de fer. Là-bas, pourtant, vers le fond, on distinguait une lourde masse de granit tranchant sur le mur blanc récemment recrépi. Les héritiers du comte avaient bien fait les choses : au pied du Christ finement sculpté, une main habile avait creusé dans la pierre rugueuse l'écusson de Verlaz entouré de sa devise : « Qu'ils y viennent ! » Et Paudacieux cri de guerre avait des résonnances étranges, au milieu de ce champ de repos !

La voyageuse s'approcha et demeura debout pendant quelques instants, appuyée sur la grille ; puis une force invincible l'obligea à ployer les genoux, tandis que sa main, devenue tremblante, s'essayait à tracer le signe de la Croix.

— Notre père... murmura-t-elle.

Un cri étouffé interrompit sa prière et, sans respect pour le lieu saint, une voix jeune jeta son nom aux échos avec un accent de joie vibrante :

— Mme Servan !

Elle tressaillit ; mais, avant qu'elle pût s'en défendre, Noëlle, agenouillée auprès d'elle, lui entourait le cou de ses bras.

— Je savais que vous viendriez, répétait la jeune fille, je le savais !... Est-ce pour cela que mon cœur battait, tout à l'heure, quand je suis entrée au cimetière !... Cependant, je ne pouvais guère m'attendre à vous rencontrer ici !

Ses yeux interrogeaient le visage de la veuve. Par un geste familier dont elle avait pris l'habitude pendant leurs mois d'intimité, elle releva la voilette de gaze, écarta les bandeaux blancs ; mais, soudain, elle recula, troublée par le regard qui venait de rencontrer le sien. Ce n'était plus le sourire presque maternel qui calmait ses angoisses et ses larmes d'orpheline, pas davantage l'expression reconfortante et gaie qui consolait Gaston ; au fond des prunelles sombres, il y avait une lueur de révolte que Noëlle ne connaissait pas.

— Vous souffrez ! s'écria-t-elle un peu honteuse d'avoir surpris un secret qui ne lui était pas destiné.

— Oui, je souffre, répondit Mme Servan ; mais si quelque chose peut me consoler, enfant, c'est votre affection ! Dites-moi vite : est-ce que j'arrive à temps ?

Le visage de Noëlle prit une expression indéfinissable de tristesse et d'ironie.

— Qu'appellez-vous arriver à temps ? demanda-t-elle ; vous venez pour voir mourir Gaston ; d'autres voitures, vous suivant de près, amèneront des danseurs pour la fête de ce soir.

— Quelle fête ?

— Une sauterie, presque un bal, pour l'anniversaire de Yolande.

— C'est impossible !

— C'est vrai pourtant... si vrai que moi, qui vous parle en ce moment, je vais sur les dunes cueillir des bruyères pour ma coiffure. Je ne veux pas accepter les fleurs qu'Antoine de Brèves a fait porter chez moi.

— Je croyais que vous étiez en deuil.

Des larmes vinrent aux yeux de la jeune fille.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, allez-vous dire aussi que je suis ingrate et que mon chagrin ne peut pas durer autant qu'une couronne de perles ?

— Qui se permet ces propos blessants ? Serait-ce M. de Brèves ?

— Je me soucie peu de son opinion ; mais que Romuald Gaudry pense une semblable chose !...

Elle eut un geste de colère. Mme Servan la contemplait, étonnée ; il y avait quelque chose d'absolument distinct entre la tristesse d'enfant qu'elle avait tant de fois consolée, et la douleur de femme que révélait maintenant l'attitude de Noëlle. Que s'était-il passé, durant ces deux mois ?

Un pas lourd faisait craquer le sable de l'allée, les deux femmes se retournèrent ensemble. Le curé de Plœmen, ses prières achevées, se préparait à regagner son presbytère, non sans avoir rendu sa visite quotidienne à ses ouailles défuntes. Noëlle courut à lui :

— Mon bon, mon cher abbé, lui dit-elle tandis qu'un sourire se jouait au milieu de ses larmes, savez-vous qui vous voyez là ?

Il n'hésita pas une seconde.

— Je crois deviner Mme Servan, répondit-il; vous avez vraiment, Noëlle, un rare talent de description, car je reconnais à première vue celle qui a consolé ma petite fille durant son exil.

Il avait parlé très haut à dessein; la veuve le salua, mais il y avait un peu de contrainte dans son attitude.

— L'abbé Martial a été le meilleur ami de mon tuteur, ajouta Noëlle, il était le confident de toutes ses joies et de toutes ses peines. Pour nous deux, son souvenir est demeuré vivant... mais je m'oublie et je vous tiens là, tandis que vous auriez besoin de vous remettre des fatigues de votre long voyage. Voulez-vous me suivre? Je vous conduirai au manoir.

— Ne serait-il pas préférable que Gaston fût averti de mon arrivée? Dans son état, les émotions, même joyeuses, peuvent avoir des suites funestes!

— C'est vrai; je vais prendre les devants. M'attendrez-vous ici?

Sur un signe affirmatif elle s'éloigna; le prêtre voulut suivre son exemple; mais, à sa grande surprise, il s'entendit appeler. Mme Servan se tenait debout auprès de lui; une étrange émotion bouleversait ses traits.

— Vous avez connu le comte de Verlaz? prononça-t-elle d'une voix lente.

— Très intimement! répondit-il.

— Je n'ai pas pu vous interroger, tout à l'heure, devant sa filleule... Il est naturel que cette enfant laisse parler très haut la voix de la reconnaissance; mais vous pouvez être impartial. Quel homme était-ce?

— C'était un homme juste et bon.

— Juste et bon!... Qu'est-ce donc que la justice? Qu'est-ce donc que la bonté?

— C'est le respect de la loi de Dieu et l'abnégation de soi-même; dans les dernières années de sa vie, mon vieil ami a pratiqué ces vertus au plus haut point.

— Moi, je vous parle du passé... un passé de près de vingt ans. Était-il juste et bon, dans ce temps-là, le comte de Verlaz?

Elle se redressait de toute sa hauteur. L'abbé Martial eut une exclamation étouffée:

— Auriez-vous connu Bernard?

Elle se recueillit un instant; puis, les yeux clos, comme si elle faisait revivre des souvenirs, elle répliqua :

— J'ai connu — comme cela est loin ! — j'ai connu une jeune femme à qui il n'a manqué, pour être pleinement heureuse, que la bénédiction d'un vieillard implacable. Dans ce pays d'outre-mer qui est un coin de l'ancienne France, elle portait un beau nom de Bretagne : on l'appelait la vicomtesse Bernard de Verlaz.

— La vicomtesse de Verlaz ! Quoi ! Bernard était marié ?

— Est-ce que vous l'ignoriez ?

— Absolument ! Et je pourrais jurer, la main sur l'Évangile, que mon vieil ami l'ignorait comme moi !

— Ceci est impossible. Bien que cette formalité ne fût pas indispensable, M. de Verlaz — et plus encore la jeune fille qu'il aimait — voulait que cet acte reçût l'approbation paternelle. Il l'a sollicitée deux fois, sans recevoir de réponse.

— A mon tour, madame, j'oserais répéter : C'est impossible... si je ne supposais que vous êtes très documentée sur ce point. La femme de Bernard était-elle votre amie ?

— Une amie très chère et surtout très malheureuse !

— Voulez-vous me pardonner, à moi prêtre et vieillard, de vous adresser une question ? Nous sommes très sévères en Bretagne. Était-elle digne du nom qui allait devenir le sien ?

Un pâle sourire, où perçait une lueur de gaieté, effleura les lèvres de Mme Servan.

— Elle avait dix-huit ans, un nom sans tache dont l'origine remontait aux premiers colons canadiens du temps de Jacques Cartier, un cœur très jeune qui ne savait rien du monde. En outre, elle était orpheline et ne possédait point de dot.

— Où Bernard l'avait-il connue ?

— Dans une maison amie où elle remplissait plutôt les fonctions de sœur aînée que celles d'institutrice. Le ménage fut heureux. Dieu lui accorda la bénédiction refusée par le vieux comte : il y eut un enfant !

— Un enfant ?... le fils de Bernard ?

— Une fille qui a rejoint son père. La sève est tarie dans le tronc de Verlaz !

— Vers quelle époque se fit le mariage ?

— En février 18**.

L'abbé Martial se livra à un calcul mental ; il semblait réfléchir. Soudain, une exclamation lui échappa :

— Mon Dieu ! c'était cette lettre !

— Quelle lettre ? demanda avidement Mme Servan.

— Je m'en souviens comme si c'était hier, reprit le curé qui semblait suivre le fil de ses pensées ; Antoine de Brèves et Mme de Lernes étaient ici.

M. de Verlaz avait déjà reçu plusieurs missives de Bernard qui sollicitait son pardon et l'entretenait de ses projets de défrichements et de cultures. Le vieil orgueil du soldat parlait encore en lui. Il jugeait que l'expiation n'avait pas été assez longue. Je l'engageais à la clémence ; Antoine et Mme de Lernes lui prêchaient la sévérité. Une lettre arriva, timbrée de Winnipeg ; le comte voulait la refuser. — A quoi bon, disait-il, relire cette éternelle chanson : « J'ai agi contre votre gré et je vous demande de m'approuver... » Non, je n'autoriserai pas ce que je blâme ; Bernard, en brisant sa carrière, a détruit tout mon espoir ! — Il se tourna vers sa cousine : — Que feriez-vous à ma place ? demanda-t-il. — Je n'hésiterais pas, répondit Mme de Lernes : ces émotions vous tuent... livrez ce papier aux flammes. Il sera toujours temps, quand vous jugerez la pénitence suffisante, de reprendre les relations avec ce pauvre ingrat. — Je voulais m'opposer à cette exécution, mais une bûche crépitait dans le foyer ce fut l'affaire d'une seconde. M. de Verlaz, avec un peu de rouge aux pommettes, reprit sa partie d'échecs.

— Mais la seconde lettre ? demanda Mme Servan avec insistance.

— Il n'est pas venu de seconde lettre ! dit le prêtre d'un ton affirmatif.

— Elle a été écrite pourtant... un peu moins de deux mois après l'autre.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel le vieillard sembla se parler à lui-même. Mme Servan n'était pas une inconnue pour lui ; Noëlle l'avait entretenu bien des fois du rôle qu'avait rempli auprès d'elle l'institutrice de Gaston. Il se devinait en présence d'une âme très haute et très loyale que n'avaient pu briser les épreuves de la vie. L'idée ne lui vint pas une seconde de mettre sa parole en doute.

— C'est étrange ! murmura-t-il, Antoine de Brèves a ensuite passé tout l'hiver au château.

A peine eut-il prononcé ces paroles qu'il rougit comme un enfant pris en faute. Le regard ardent de Mme Servan paraissait lire dans ses pensées, et il s'humiliait d'avoir pu former dans son cœur de prêtre un jugement si sévère que rien ne justifiait. M. de Brèves était, en somme, un honnête homme ; son attitude vis-à-vis de Noëlle au moment de l'héritage, d'autres l'auraient eue à sa place : l'amour de l'argent ne règne-t-il pas en maître dans bien des cœurs humains ? Mais de là à le soupçonner d'avoir pu intercepter une correspondance...

Il fit un geste de la main comme pour écarter cette idée importune et, voyant que la jeune femme, appuyée maintenant sur la grille, l'interrogeait toujours du regard, il reprit :

— Nous n'avons pas le droit d'établir notre conviction sur des données fugitives. Oubliez, je vous en prie, les mots qui me sont échappés et permettez-moi de questionner à mon tour. Pourquoi, après son veuvage, Mme de Verlaz a-t-elle gardé le silence ? Sa place et celle de sa fille n'étaient-elles pas au manoir paternel ?

Une violente expression de douleur se répandit sur les traits de Mme Servan.

— Vous êtes prêtre, répondit-elle, et dans vos longues années de ministère, vous avez su vaincre et dominer votre orgueil. Songez que mon amie était femme, toute jeune, sans conseiller. Elle hésita longtemps à s'exposer à une humiliation dont la seule pensée la faisait frémir : être chassée comme une intrigante après avoir été repoussée comme une intruse... Le moment vint pourtant où elle comprit son devoir : l'avenir de sa fille était en jeu ; elle devait s'oublier elle-même. Ce jour-là, elle se mit en route pour la France ; mais Dieu jugeait peut-être que son sacrifice avait été trop tardif : un deuil suprême l'attendait...

Mme Servan s'arrêta un instant, comme si elle se fût sentie incapable de continuer son récit. L'abbé Martial la regardait ; une immense pitié se lisait sur son visage ridé, au fond de ses yeux demeurés clairs sous leurs paupières alourdies.

— Comment voulez-vous, reprit la jeune femme,

que celle qui n'avait pas su préserver les jours de la fille de Bernard se présentât devant le vieux comte en lui disant : « Je viens seule ; vos enfants sont morts ! » Avouez que c'était impossible ! Il valait mieux, pour la paix de tous, cacher sa douleur et son nom : ce fut l'œuvre de seize années... Maintenant encore, j'ose à peine franchir le seuil du manoir.

Elle était retombée à genoux, lasse de l'effort accompli, sentant bien que, malgré sa ferme résolution, elle avait rejeté loin d'elle, dès la première heure qui suivait son arrivée à Plœmen, le voile derrière lequel s'abritait depuis de longues années sa véritable personnalité.

Dans l'intimité de ses causeries avec Noëlle, elle n'avait jamais laissé deviner à la jeune fille le douloureux secret de sa vie ; il avait fallu pour le lui arracher la vue de cette tombe où Bernard aurait dû avoir sa place.

Le prêtre gardait le silence. Dès le début de l'entretien, il avait soupçonné le mystère ; maintenant, les yeux fixés sur le Christ, il semblait puiser dans ce cœur divin le baume que sa main sacerdotale devait verser sur cette pauvre âme endolorie ; mais il n'eut pas le temps de parler.

De l'autre côté du mur, un bruit de voix joyeuses se fit entendre, et bientôt un groupe se montra à l'entrée du petit champ de repos, que, seul, le cliquetis des chapelets des vieilles femmes sortant de l'église avait troublé jusque-là.

En tête marchait Yolande en costume de cheval, une cravache au poing ; derrière elle venaient Sabine, Antoine de Brèves et deux jeunes filles.

— *Requiescat in pace* ! marmotta Mlle de Lernes avec un frisson destiné à faire valoir la ligne très pure de ses épaules moulées dans le drap sombre de l'amazone.

— Chut ! Yolande, ne plaisantez pas ! protesta une des visiteuses, j'ai une peur horrible de la mort. Pourquoi nous conduisez-vous ici ?

— Parce que mon très puissant cousin a exprimé le désir — dirai-je l'ordre ?... A Dieu ne plaise ! — de retrouver Noëlle qui est perdue. Nous cherchons Noëlle dans son refuge ordinaire. Elle n'est pas comme vous, Guillemette, elle affectionne très fort ce coin silencieux.

A demi-voix elle déclama :

Dans le cimetière aux murs blancs
Où ne repose encor personne...

— De grâce, Yolande, observa Antoine avec une certaine rudesse, gardez vos remarques pour vous. Nous ne sommes pas seuls.

Il venait d'apercevoir l'abbé Martial et près de lui Mme Servan qui, à l'aspect des arrivants, avait rapidement baissé son voile. Guillemette, que les reproches de M. de Brèves n'atteignaient pas, demanda de sa voix claire :

— Vous ne m'avez pas fini l'histoire de cette fameuse Noëlle, un vrai roman ! sauvetage mystérieux, — mort du tuteur, adoption de Mme de Lernes... Il n'y manque que l'épilogue : où est le prince Charmant ?

Elle parlait d'un ton plaisant ; Sabine lui poussa le coude avec une grimace à l'adresse d'Antoine qui lui tournait le dos. Le geste échappa à Yolande, mais il fut saisi au vol par Mme Servan et un frisson la saisit. Quoi ! l'homme, dont le nom se trouvait si douloureusement mêlé à sa propre histoire, allait-il maintenant croiser le chemin de l'orpheline et accroître encore les difficultés de la route épineuse qu'elle suivait ? A l'abri de son voile, elle put l'examiner à loisir.

Ainsi que Noëlle l'avait écrit dans son journal, ces six mois avaient pesé lourdement sur la tête de M. de Brèves. Il est des hommes chez lesquels la jeunesse se prolonge jusqu'aux confins de la quarantaine, puis qui soudain brûlent l'étape et semblent franchir en un laps de temps assez court l'espace de plusieurs années. Rien n'évoquait chez Antoine l'idée d'un prince de contes de fées, et il parut impossible à Mme Servan que le charme presque enfantin de Noëlle eût pu produire sur son esprit blasé une impression assez profonde pour lui faire oublier l'inconvénient de prendre une femme sans dot, si séduisante fût-elle.

Elle n'eut pas le temps de se livrer à de longues réflexions, car Yolande, avec une exclamation de surprise, s'était approchée d'elle :

— Madame Servant s'écria-t-elle, nous n'espérons pas vous revoir si tôt !

Il y avait dans sa voix ce mélange de grâce cares-

sante et de malicieuse ironie qui troublait si fort la pauvre Noëlle; plus habituée aux allures de son ancienne élève, Mme Servan répondit avec calme :

— Mme de Lernes doit être maintenant prévenue de mon arrivée; je crois qu'il serait temps de prendre la route du manoir. Voulez-vous me servir de guide ?

— Bien volontiers; mais je craindrais d'aller sur les brisées de votre favorite... Noëlle, ma mignonne, j'ai envie de vous bander les yeux pour vous faire deviner l'heureuse surprise qui vous attend.

Ces dernières paroles s'adressaient à la jeune fille qui venait de franchir à son tour le seuil du cimetière et qui, à l'aspect du groupe dispersé autour des tombes, n'avait pu réprimer un geste de recul.

— Ce serait inutile, Yolande, répondit-elle avec froideur; j'ai déjà rencontré Mme Servan et je venais la chercher pour la conduire chez Gaston qui l'attend avec impatience.

— A merveille! déclara Yolande, nous sommes donc inutiles ici. Veuillez nous excuser, chère madame, si nous continuons notre promenade. Nous aurons le plaisir de nous retrouver au déjeuner. Votre servante, monsieur le curé. Est-ce que vous nous suivez, Antoine ?

Elle avait déjà fait quelques pas entre les bordures de buis; elle se retourna, provocante, un sourire moqueur soulevant ses lèvres rouges.

M. de Brèves parût hésiter; puis, remettant à un autre moment la communication qu'il voulait faire à Noëlle, il prit congé à son tour.

III

Durant cette dernière semaine, la jeune population du village avait eu fort à faire à la sortie des classes. Deux sujets se partageaient la curiosité générale: la fête du château et la poursuite des fraudeurs. Ecolières et écoliers s'en allaient par petits groupes, commentant avec ardeur les nouvelles recueillies en cours de route.

On disait que M. de Maury, le nouveau maire de Plœmen, loin de se laisser décourager par un premier insuccès, allait reprendre les recherches, et qu'il avait admis à ses conférences secrètes avec

Romuald Gaudry et le douanier Lagarède, Tug, le petit Trégorrois.

On l'avait vu en... quelques minutes avant dix heures dans le cabinet du maire ; la cloche de l'église tinterait bientôt pour l'angélus et il n'était pas sorti. C'était à se demander si M. de Maury n'était pas un ogre qui dévorait les petits enfants dans un antre mystérieux.

Or, si M. de Maury était un ogre, les écoliers de Plœmen se trouvaient en danger ; chacun sait que le célèbre ennemi du Petit-Poucet ne croquait pas moins de cinq à six marmots à chaque repas, sans compter le premier déjeuner et le goûter de cinq heures.

Tug ne fournirait qu'une bouchée ; le tour des autres viendrait ensuite. Il était prudent, pour la sécurité générale, d'envoyer quelque courageux émissaire qui, à l'aide des plants de rosiers grim-pant en espalier le long des murs, atteindrait la fenêtre du cabinet et jetterait rapidement un coup d'œil à l'intérieur. A l'inverse des rats du célèbre « Conseil » cité par La Fontaine, les gamins de Plœmen se piquèrent d'une noble émulation, et, pour rétablir la paix dans les rangs, il fallut en venir au tirage au sort.

Le hasard désigna un gros garçon joufflu, qui tenait la queue de la classe, mais qui excellait dans les exercices du corps. L'ascension fut prompte, mais la descente plus prompte encore. Troublé par un mouvement qui se produisait à l'intérieur, le malencontreux délégué lâcha pied et dégringola au milieu d'une plate-bande, dont la terre fraîchement remuée amortit heureusement le choc. Ce fut en frictionnant de son mieux la partie endommagée qu'il rendit compte à son groupe de ses importantes découvertes.

Il avait vu Tug, assis en face du maire, le doigt sur un plan tracé au crayon rouge. M. de Maury l'interrogeait ; il secouait affirmativement ou négativement la tête, comme quelqu'un qui se sent parfaitement sûr de son fait.

Que répondre à cela ? Puisque le mousse de Rouzik n'avait pas été avalé à la croque-au-sel, c'est qu'au lieu d'être destiné aux repas de M. de Maury, il était simplement appelé aux honneurs du

conseil privé. La crainte, dans le groupe des écoliers, fit place aussitôt à une féroce jalousie ; mais le Trégorrois inspirait à ses nouveaux camarades une sorte de respect dû à la vigueur de ses poings tout autant qu'à la promptitude de sa langue, et, après mûre délibération, il fut convenu qu'avant de lui faire ce que les garçons appellent « un mauvais parti » pour le punir de sa dissimulation, on attendrait les événements.

Depuis son arrivée à Plœmen, Tug avait une idée fixe : découvrir les contrebandiers.

A l'inverse de Gaston — et peut-être parce que sa connaissance de la vie était moins spéculative que celle du petit malade — il ajoutait peu de foi aux légendes dorées qui revêtent les fraudeurs d'un caractère de grandeur et de magnanimité. Respectueux observateur d'une loi, en faveur de laquelle il avait barbouillé, durant sa carrière administrative, tant de rames de papier timbré, il éprouvait une profonde sympathie pour l'habit vert de Lagarède, lequel habit — nous devons l'avouer — cachait le plus brave cœur d'honnête homme qui pût battre sous une redingote de douanier.

L'affection était réciproque ; en dehors de ses heures de service, le brigadier venait volontiers fumer une pipe chez Rouzik, et Tug, accroupi à ses pieds, l'écoutait narrer ses prouesses avec une façon de Provençal.

— Tê ! bagasse ! nous ferons quelque chose de ce clampin-là ! concluait-il, amusé de voir briller les yeux de l'enfant quand l'histoire se terminait par le récit d'une merveilleuse capture.

Mère Toinon se rengorgeait un peu ; Tug faisait des rêves superbes où étincelaient des galons d'or plus scintillants que des étoiles : c'était une nouvelle vocation qui se révélait.

Dès que les mots de fraude et de contrebande avaient été prononcés devant lui, il s'était souvenu, comme si un trait de lumière avait éclairé sa mémoire, de sa rencontre avec Gillette et son mystérieux compagnon.

Le fait, confié à Lagarède, avait attiré l'attention de M. de Maury, et Romuald s'était chargé d'interroger Noëlle.

Nous avons vu le peu de succès de cette entreprise ; la piste de la vieille pêcheuse eût été abandonnée, sans la persévérance de Tug.

A défaut d'expérience pratique et de méthode, l'enfant possédait un inappréciable avantage : c'est que nul ne se défiait de lui.

Si soupçonneuse qu'elle fût, Gillette n'aurait jamais songé que les allées et venues du mousse autour de sa maisonnette avaient un but secret, et elle ne s'inquiétait pas davantage quand il rôdait aux environs de la tour ruinée, où seuls des corbeaux et des corneilles pouvaient songer à construire leurs nids.

Tug fut donc le premier à surprendre ses étranges manèges. Des lumières brillaient fort tard derrière les volets mal clos de la mesure ; on entendait des pas furtifs, et Tug, en s'approchant un soir, au risque de se faire étrangler s'il venait à être reconnu, avait perçu un rire d'homme répondant à une remarque jetée inopinément par la voix gutturale de Gillette.

Quelques minutes après, la porte s'était ouverte ; l'audacieux garçonnet avait eu juste le temps de se glisser derrière un buisson ; quand il avait relevé la tête, le jardinet était vide, mais quelque chose de sombre remuait près de la vieille tour. Un oiseau de nuit, troublé dans son sommeil, s'envola avec un cri lugubre ; Tug, piqué par le démon de la curiosité, s'approcha des ruines en rampant.

Un léger tremblement agitait les feuilles de lierre. Fallait-il donc supposer que le personnage sorti tout à l'heure de chez Gillette s'était dirigé de ce côté ? A cette seule pensée, le cœur de l'enfant battit à se rompre. Il se souvenait qu'autrefois, à l'étude, quand on parlait du château de Plœmen, quelques clercs affirmaient l'existence de souterrains dont les issues, closes depuis bien des années, auraient servi, au temps de la révolution, à faire évader des prêtres et des nobles. Se trouverait-il en présence d'un de ces couloirs mystérieux ?

Il fit un pas en avant, mais la prudence le retint. Que deviendrait-il s'il tombait sur un repaire de malfaiteurs ? Il se représenta une scène d'horreur, un meurtre dont le secret resterait à jamais enfoui sous la terre... et le chagrin de Rouzik... le désespoir de la mère Toinon... On a beau rêver d'être un

héros, on reste tout de même un homme et un très petit homme, quand on n'a pas treize ans.

Tug demeura quelques instants, l'oreille au guet, se torturant les yeux pour essayer de percer les ténèbres... puis, sentant que, décidément, tout se troublait dans son esprit, il sortit avec précaution des ruines et, sans se vanter à son cousin de son escapade nocturne, il regagna sa couchette sur laquelle il demeura pendant le reste de la nuit, assis, les yeux grands ouverts.

Ce fut le lendemain que commencèrent les conférences secrètes entre le maire de Plœmen, M. Gaudry, Lagarède et le mousse du *Saint-Michel*. De vieux plans, empruntés aux archives du chef-lieu, furent soigneusement étudiés par les trois hommes sans le moindre résultat. Tug se montrait cependant si affirmatif dans ses dires, qu'ils résolurent de tenter une expédition de ce côté.

Au grand étonnement de son parent, Romuald fixa le rendez-vous à la nuit suivante, celle de la fête du château.

— Puisqu'il s'agit d'une surprise, déclara-t-il, nous devons supposer que les fraudeurs seront, à ce moment-là, moins en défiance que jamais. En outre, les curieux, véritables mouches du coche, seront occupés à surveiller les abords de la cuisine et de l'office. Nous aurons le champ libre pour nos opérations stratégiques. La farandole ne se risquera pas du côté de la Roche-aux-Algues... quand ce ne serait que dans la crainte d'éveiller l'ombre de la princesse Eglä.

Il parlait d'un ton mi-plaisant, mi-attristé. M. de Maury, d'un geste affectueux, lui mit la main sur l'épaule.

— Quel âge as-tu, Romuald ? lui demanda-t-il.

— Vingt-sept ans, répondit le jeune ingénieur que la question avait pris à l'improviste.

— Vingt-sept ans !... Et tu abandonnes les délices d'un cotillon conduit par la belle Yolande, pour poursuivre dans les rochers de vilains oiseaux de nuit ?... Mon cher, ou il n'y a plus de jeunesse, ou tu pousse à l'extrême la haine des fraudeurs !

— Mettons que je me sois trompé, mon cousin, et que ma cinquantaine soit proche. La valse ne me séduit guère et, pour moi, le seul attrait de la soirée

eût été d'y conduire Lucienne; mais ma chère Cendrillon refuse, comme à l'ordinaire, de quitter le coin du feu.

— Trappiste et trappistine!... la contagion me gagnera. Si tu n'étais pas si terriblement raisonnable, je t'aurais avoué que mon intention était de rejoindre à la table de jeu M. de Gèdres et quelques amis. Nous nous serions livrés aux douceurs d'un petit bridge en potinant comme doivent le faire de vieilles barbes qui se respectent; mais ton zèle de jeune recrue aura raison de ma tiédeur de vétéran. D'ailleurs, tout peut s'arranger. Nous resterons au château jusqu'à minuit; alors disparition brusque; comme l'héroïne du conte... sans perdre nos pantoufles qu'on ne ramasserait pas; rendez-vous chez Lagarède avec notre petit guide, et de là, en avant pour les ruines!... Brrr! qu'il fera noir en sortant des salons illuminés!

Les deux hommes se séparèrent. Romuald s'en alla flâner le long des dunes.

Les nuages, qui s'amoncelaient depuis le matin derrière les Sept-Iles, gagnaient lentement du terrain, et les vols des goélands se faisaient plus fréquents, plus inquiets, plus tapageurs.

— Il y aura de l'eau! dit un pêcheur en passant près du jeune homme.

Celui-ci ne l'entendit pas; son regard était fixé sur la *Mouette* qui évoluait au large. La brise apportait l'écho des éclats de rire. Les yeux de Romuald, accoutumés aux distances, reconnaissaient les promeneuses malgré leur éloignement. Sabine, assise à l'arrière, bavardait avec Mlle de Gèdres et l'amie que, le matin, elle avait appelée Guillemette; on distinguait encore la silhouette anguleuse de Mlle Brémont, mais Yolande et Noëlle ne faisaient pas partie de l'expédition.

Le jeune ingénieur détourna la tête et rentra lentement chez lui.

La journée lui parut longue. Il n'avait pas voulu effrayer sa mère et Lucienne, en leur confiant ses projets, et Tug avait porté chez Lagarède le costume qu'il devait revêtir à la place de sa tenue de soirée.

Une singulière inquiétude s'emparait de son esprit.

« Des pressentiments? pensa-t-il, deviendrais-je névropathe? Il faudra soigner cela! »

Quand il arriva au manoir, la fête battait son plein.

La lumière s'échappait à flots par les baies largement ouvertes ; le sable craquait sous les pieds des chevaux. Avec leurs lanternes fulgurantes, leur halètement de monstres marins, le son rauque de leurs cornes et de leurs sirènes, les automobiles, dans ce décor grandiose, figuraient assez bien les êtres malfaisants, moitié bêtes, moitié démons, qui traînent le carriguel-at-ankou, ce char funèbre que nul n'a jamais aperçu, mais dont toutes les vieilles bretonnes ont, au moins une fois dans leur vie, entendu craquer les essieux.

Tout le village était là, groupé devant la porte. Romuald eut une singulière impression quand ses yeux croisèrent ceux de Gillette. Il crut y lire de la défiance, comme si la pêcheuse quasi-sorcière eût deviné ses projets. Entre deux massifs émergeait la figure riante de Tug, avec lequel l'ingénieur échangea un sourire d'entente.

Il franchit le perron, où des groupes venaient prendre le frais dans l'intervalle des danses, salua la maîtresse de maison, s'inclina devant quelques douairières et, sans faire d'invitation, avec une lenteur calculée, il se dirigea vers le grand hall. D'un coup d'œil, il avait constaté, comme dans l'après-midi, pendant la promenade en mer, l'absence de Noëlle et de Yolande.

Après quelques minutes de recherches, il les découvrit enfin assises côte à côte dans un petit salon. Mlle de Lernes parlait avec animation ; sa compagne, les mains croisées sur les genoux, l'écoutait, la tête penchée, dans ce geste de résignation mélancolique dont elle avait pris l'habitude.

Le contraste de leurs deux beautés eût charmé un œil d'artiste.

Les épaules de Yolande émergeaient d'un nuage de tulle rose et, dans la masse opulente de ses cheveux, la jeune fille avait piqué avec une négligence savante des fleurs de pêcher d'une nuance indécise. Elle se savait belle, se devinait admirée et chacun de ses gestes, étudié à loisir, avait pour but de mettre en valeur l'étonnante souplesse d'une taille qui, chez une autre, eût pu sembler trop masculine.

Noëlle réalisait à merveille, dans sa simple toilette de débutante en rupture de pensionnat, le portrait tracé

peu de jours auparavant par Mlle de Lernés dans un accès de colère : une petite sainte de missel égarée au milieu d'un bal. Sur la nuque, à peine dégagée, des boucles folles voltigeaient légèrement; une infinie tristesse se lisait dans les yeux gris qui, de jour en jour, perdaient leur lumière et leur sourire.

En l'apercevant, Romuald eut un léger tressaillement.

« Il me compare à Yolande, pensa Noëlle, j'ai l'air d'une pauvre petite Cendrillon auprès d'elle... Oh ! je n'aurais pas dû venir ! »

Quels que fussent les véritables sentiments du jeune Gaudry, il s'inclina en parfait homme du monde.

— Une délicieuse fête, dit-il se reconnaissant incapable en ce moment de formuler autre chose que des propos d'une banalité désespérante, la baguette magique d'une fée a touché le château de Plœmen.

— Êtes-vous sincère ? demanda Yolande avec le ton sarcastique qu'il lui plaisait parfois d'adopter afin de déconcerter ses interlocuteurs; en vérité, j'attendais de vous une autre remarque. Je vous croyais épris de pittoresque et d'archaïsme, et je pensais qu'à l'aspect d'un manoir du xiv^e siècle transformé en salle de bal, vous alliez vous voiler la face.

— Vos devancières vous ont donné l'exemple.

— Bah ! elles glissaient en mesure avec de longues révérences. Je n'appelle pas cela danser... Nous sommes au siècle du progrès, tout marche vite à présent : l'auto, le ski, les avions... Bostonnez-vous ?

— Passablement.

— Alors je vous retiens à l'avance; personne ne bostonne, ici.

Elle eut un éclat de rire bref.

— Bon ! pensa-t-elle tout haut, voici encore un accroc aux convenances. Je viens de m'apercevoir que j'intervertis les rôles et qu'au rebours de toute étiquette, je vous adresse l'invitation que je devais attendre de vous.

— Cela prouve simplement que j'ai trop tardé à vous la faire.

— C'est réparé, n'en parlons plus. Que joue-t-on ? Une valse... Venez; nous aurons de la place dans la galerie... Oh ! mais... il y a Noëlle. Que va-t-elle devenir ?

Elle laissa retomber ses bras dans un geste de désespoir comique.

— Impossible de la laisser seule. Je l'avais amenée ici pour la gronder sur son retard. Imaginez-vous qu'elle vient de descendre à l'instant, coiffée à faire peur ! Gaston ne voulait plus la lâcher. Noëlle, ma chère, nous allons vous dénicher un danseur !

— Je vous remercie, Yolande, je ne valse pas ! répondit froidement la jeune fille.

— Ne faites pas l'enfant, je vous prie ; sinon, je vais vous envoyer du sucre d'orge et des images. Tenez ! Voici quelqu'un qui se chargera de vous distraire... Antoine, la Princesse des Bruyères pleure ses landes délaissées ; venez vite à son secours !

Déjà appuyée sur le bras de Romuald, elle se penchait vers M. de Brèves et souriait de son sourire énigmatique à la fois charmeur et troublant. Une glace lui renvoya son image, et l'expression radieuse de son regard s'accentua. Oui, elle était vraiment de celles auxquelles il est presque impossible de résister. Comment pouvait-elle penser que Romuald Gaudry, comblé de ses faveurs, laissait encore brûler un vestige de flambeau sur l'autel qu'il avait dressé, aux jours lointains de son enfance, à sa compagne de jeux ?

Avec sa hardiesse coutumière, elle entraîna l'ingénieur dans la galerie, tandis que M. de Brèves prenait place auprès de Noëlle.

— Est-ce que vous ne dansez pas ? lui demanda-t-il, après avoir respecté pendant quelques instants le silence qu'elle gardait absorbée à son insu par quelque rêverie lointaine.

— Je ne sais pas danser, répondit-elle simplement, et au milieu de cette foule, je craindrais de paraître ridicule.

— Ridicule, vous !...

Il mit tant de chaleur dans cette protestation qu'elle leva la tête, soudainement amusée.

— Mais oui, ridicule !... Le mot vous semble-t-il choquant ?

— Tellement choquant lorsqu'il s'applique à vous, que je vous demande en grâce de ne pas le répéter !

— Oh ! soyez tranquille : j'aurai soin qu'il ne blesse plus vos oreilles ; mais je ne vois pas pour quoi je jouirais d'un privilège dont les autres se-

raient exclues. Vous-même, tout à l'heure, en parlant de cette jeune fille en bleu...

- Une pensionnaire échappée du couvent ?
- Et cette grande blonde en rouge ?
- Une campagnarde qui joue les coquelicots.
- Ne suis-je pas une campagnarde, moi aussi ?

Antoine la regarda. Il se souvenait de la question qu'elle lui avait un jour posée, pendant qu'ils naviguaient ensemble dans la *Mouette* : Sabine et Yolande de Lernes sont-elles bien différentes de moi ?... Il avait répondu alors évasivement ; aujourd'hui, il comparait...

Sa voix prit des inflexions caressantes, tandis qu'il faisait adroitement glisser la conversation sur un sujet plus intime :

— Savez-vous, dit-il, que vos anciens amis auraient presque le droit de se plaindre de la place qu'a prise dans votre cœur cette étrangère auprès de laquelle je vous ai rencontrée, ce matin ?

Noëlle leva sur son interlocuteur ses yeux nafs où se lisait une intense surprise.

— Je ne vois guère, murmura-t-elle, à qui pourrait porter ombrage mon affection pour Mme Servan ? Yolande et Sabine ne semblent pas désirer mon amitié ; Lucienne Gaudry est trop bonne pour éprouver le moindre sentiment de jalousie ; Gaston lui-même m'oublie, dans sa joie d'avoir retrouvé son ancienne institutrice.

— N'y en a-t-il pas d'autres ?

— Hélas ! non, mon horizon est borné. Hors de Plœmen, je ne connais personne.

— Mais à Plœmen peut-être...

Il parlait presque à voix basse, bien qu'ils fussent seuls dans le petit salon. Les notes chantantes d'une valse allemande leur arrivaient par intervalle ; des couples passaient et repassaient rapidement dans la galerie et le murmure des causeries venait mourir sur le seuil. Une branche de mimosa effleurait la tête d'Antoine ; il la brisa et se mit, d'un geste nerveux, à écraser entre ses doigts les petites boules parfumées qui glissèrent une à une sur le sol.

— Noëlle, reprit-il enfin, me trouvez-vous toujours un vieil oncle grondeur ?

Elle eut un sourire.

— J'aurais mauvaise grâce à vous juger ainsi,

répondit-elle avec simplicité; depuis votre arrivée au manoir, vous avez toujours cherché à adoucir ma situation et je vous en demeure infiniment reconnaissante.

— De la reconnaissance? Est-ce là tout ce que je puis espérer obtenir de vous? Noëlle, vous êtes une enfant, mais la vie vous a éprouvée et vous me comprendrez peut-être. Ne savez-vous donc pas qu'à mon âge, comme au vôtre, on souffre de l'isolement?

Tout ce qu'il y avait de pitié féminine dans le cœur de la jeune fille s'éveilla à cet appel; elle tendit spontanément ses deux mains à Antoine.

— Pardonnez-moi, lui dit-elle, je n'oublie pas que je dois la vie à votre généreux dévouement. Si je vous parais fantasque et capricieuse, c'est que le chagrin pèse quelquefois trop lourdement sur mes épaules... Je sais que mon tuteur vous aimait; il ne faut pas m'en vouloir si, dans la tristesse de ma vie solitaire, j'ai pu douter de votre intérêt pour l'orpheline qu'il laissait derrière lui.

— Douter de moi?... Est-ce bien vrai? Quoi, Noëlle, vous n'avez pas deviné le motif qui me poussait à m'éloigner de vous?

Elle fit un geste négatif, tandis que s'accroissait sur ses traits l'expression d'étonnement qu'y avaient fait naître les paroles d'Antoine. Il hésita un moment, troublé par la naïve candeur du regard fixé sur le sien.

— Noëlle, murmura-t-il d'une voix hésitante, durant les dernières semaines de son existence, votre tuteur m'avait confié un désir.

— Et ce désir? demanda Noëlle dont les joues se couvrirent d'une rougeur intense.

— J'ai toujours hésité à vous le révéler; vous me sembliez si jeune! Mais vous souffrez; pourquoi attendre? Les paroles qui, dans ce temps-là, vous eussent peut-être effrayée, vous les comprendrez maintenant... Dites, avez-vous quelquefois songé, au temps de votre heureuse insouciance, qu'il y avait auprès de vous un homme qui vous aimait?

La jeune fille, d'un geste brusque, se couvrit le visage de ses deux mains. Dans sa pensée, la révélation d'Antoine ne pouvait se rapporter qu'à Romuald, et elle était touchée que le parent de son tuteur consentit, par intérêt pour elle, à plaider la cause de son ami d'enfance; mais il était trop tard; Romuald

ne l'aimait plus. Elle en avait la cruelle certitude depuis leur rencontre dans la chaumière de Rouzik.

— Mon cousin de Verlaz, reprit doucement M. de Brèves, désirait vous assurer un ami et un protecteur. La mort l'a arrêté au milieu de ses projets; je n'ai pas voulu paraître abuser de votre isolement pour vous arracher une promesse. Votre cœur est à vous; vous avez le droit d'en disposer ?

Lentement, la jeune fille avait recouvré son calme; elle écarta les doigts et, laissant voir deux grosses larmes qui roulaient le long de ses joues :

— Je vous remercie de cette démarche, Antoine, répondit-elle; quel que soit l'avenir, je vous promets de ne jamais oublier la preuve d'amitié que vous venez de me donner en me parlant ainsi de Romuald.

Dans un élan involontaire, M. de Brèves s'était levé et il se dressait, frémissant, devant la jeune fille interdite.

— Qui parle de M. Gaudry ? demanda-t-il d'une voix âpre dont le timbre, voilé à dessein, avait quelque chose de menaçant; je ne crois pas avoir prononcé ce nom. Nous ne nous sommes pas entendus.

Il se domina par un effort de volonté et, reprenant sa place auprès de Noëlle :

— C'est un enfantillage de ma part, dit-il, mais j'ai toujours rêvé que l'ombre de cet homme se dresserait entre mon bonheur et moi. Noëlle, celui qui vous aime, ardemment, profondément, ce n'est pas le brillant valseur qui prodigue à toutes les femmes ses attentions et ses sourires, c'est le voyageur fatigué qui, après des années de courses solitaires, a trouvé sur la terre natale la petite fleur des rêves, celle qui doit donner la paix à son âme et la joie à son foyer.

Il avait prononcé ces mots avec une ardeur contenue. Noëlle l'écoutait, se refusant à croire le témoignage de ses oreilles.

Antoine l'aimait !... Non, jamais dans ses suppositions les plus insensées cette idée ne lui fût venue... Et son tuteur lui-même avait favorisé ce projet ?...

Avec sa délicatesse innée, elle sentait que M. de Brèves avait eu tort de lui parler ainsi, de la mettre en demeure de repousser ou de ratifier une demande qui la confondait. Ses yeux gris s'assombrirent un peu, tandis qu'il y passait une lueur de fierté blessée.

— Je regrette, dit-elle lentement, que vous n'ayez pas confié tout cela à Mme de Lernes. J'aurais été mieux préparée.

Il eut un geste de colère.

— Me croyez-vous assez fou, s'écria-t-il, pour remettre ma cause entre les mains de Bathilde ? Non, je vous ai vue trop longtemps jouer dans cette maison le rôle de souffre-douleur. Vous êtes seule au monde, libre de vos actions.

— En effet, je suis seule... toute seule !

Elle prononça ces mots avec un accent d'infinie tristesse ; Antoine sentit qu'il avait fait fausse route et se mordit les lèvres de dépit.

— Vous ne seriez plus seule, murmura-t-il avec un accent de tristesse humble, si vous vouliez accepter l'appui qui s'offre à vous !

Elle le regarda longuement, consciente de la blessure qu'elle allait lui infliger et résolue pourtant à ne pas cacher la vérité.

— Je suis très fâchée, prononça-t-elle, de vous causer une peine que je ne soupçonnais pas ; mais je ne puis rien vous promettre, non, rien... c'est impossible. Oh ! combien je regrette que vous ayez pensé à cela !

De nouveau, il s'était levé et, debout devant elle, il l'enveloppait de ce regard qui avait effrayé Lucienne lors de leur première entrevue sur les landes de Plœnem.

— Je devine vos motifs, dit-il, votre cœur s'est donné ailleurs et vous essayez de conserver une espérance chimérique, mais ne voyez-vous pas que tout est contre vous ? Mme Gaudry ne permettrait pas à son fils d'épouser une enfant trouvée. Je vous l'ai dit un jour : cet orgueil de race, dont vous faites une vertu, est la plus terrible barrière entre vous et vos beaux rêves. Ne vous bercez pas d'illusions. Votre ami d'enfance eût été fort heureux d'épouser l'héritière de Verlaz. Au moment de vos épreuves, il s'est lâchement éloigné.

Il parlait, emporté par des passions qu'il se sentait incapable de maîtriser, sans s'apercevoir qu'entre Noëlle et lui l'abîme se creusait plus profond à chaque mot échappé de ses lèvres.

Une main posée sur son bras l'arrêta court au milieu d'une phrase ; Noëlle s'était levée à son tour,

et il y avait sur son visage une expression de dignité calme qui s'alliait étrangement à ses traits d'une gracilité presque enfantine.

— C'est assez! dit-elle, vous oubliez, je crois, le respect qu'on doit à une femme! Que Dieu vous pardonne, monsieur de Brèves, les paroles que vous venez de prononcer; j'essayerai de les oublier; mais, après la scène de cette nuit, il faut qu'un de nous quitte le manoir. Vous êtes ici chez vous; je partirai à l'aube. Jusque-là, je crois pouvoir espérer que je serai délivrée de vos importunités.

Il ne put que murmurer son nom avec l'angoisse du naufragé auquel échappe la planche de salut sur laquelle il avait compté pour lutter contre la tourmente.

Elle ne parut pas l'entendre et, soulevant une portière qui mettait le petit salon en communication avec le vestibule, elle disparut au moment où de nombreux couples, surpris par les dernières mesures de la valse, envahissaient la pièce habilement aménagée pour offrir fraîcheur et repos.

IV

En sortant du petit salon, Noëlle ne songea pas à remonter chez elle. Dans l'état d'esprit où l'avait mise la révélation d'Antoine, elle redoutait, avant tout, l'isolement et le silence. Elle erra quelques instants comme une somnambule le long des corridors; puis, frappée par un bruit insolite qui se produisait du côté de la chambre de Gaston, elle s'y dirigea de ce pas mécanique et saccadé, propre aux personnes dont la pensée est ailleurs et qui se meuvent guidées par une sorte d'instinct machinal.

— Est-ce que M. Gaston se trouve plus souffrant? demanda-t-elle à Louis au moment où ce dernier sortait de la pièce en faisant cliqueter sur un plateau des fioles à moitié vides.

— Beaucoup plus souffrant depuis une heure! répondit le domestique qui se départit subitement de son impassibilité et essaya d'un revers de main une larme qui roulait sur sa joue.

Il fallait que l'émotion du valet de pied fût bien profonde pour qu'il oubliât à ce point l'étiquette et la

décorum; il avait vu grandir Gaston, et le terrible dénouement, qu'on sentait proche depuis plusieurs semaines, ne pouvait le laisser insensible, quelques efforts qu'il fit pour garder son sang-froid.

— Qui est près de lui ? demanda Noëlle.

— Mme Servan et le docteur; Mme de Lernes vient de descendre. Beaucoup d'invités s'en vont.

Il jetait ses renseignements d'une voix brève. Noëlle mit la main sur le bouton de la porte. Tout s'effaçait pour elle devant la mort qui était là guettant une jeune existence. La mort!... oh! si elle avait pu changer de place avec Gaston, elle qui n'éprouverait aucun regret de partir et qui s'en irait sans briser de liens, sans laisser de tristesse! On écrirait un nom sur une tombe : Noëlle... et puis ce serait fini. Rien ne resterait plus de celle qui s'était crue, jadis, la nièce heureuse et aimée du vieux comte de Verlaz.

Elle entra sans bruit et s'arrêta sur le seuil, de peur que sa brusque apparition n'effrayât le petit malade; mais le médecin, assis près du lit, tourna la tête de son côté et lui fit signe de s'approcher, comme si sa venue eût été attendue et peut-être réclamée.

Gaston, en la reconnaissant, eut un faible cri de joie.

— Comme c'est gentil à vous, dit-il, de quitter le bal pour venir me voir! Est-ce bien beau, là-bas? Vous êtes-vous bien amusée?

Il parlait d'une voix entrecoupée; le docteur mit un doigt sur ses lèvres,

— Mlle Noëlle, dit-il, va nous faire le récit des merveilles entrevues; la Faculté vous ordonne le silence.

Il adressait à la jeune fille un signe de tête encourageant. Noëlle fit un violent effort; certes, elle n'était pas dans une disposition d'esprit à narrer avec son entrain ordinaire les menus faits de la soirée; pourtant, comme elle craignait que Gaston ne remarquât sa tristesse et ne l'attribuât à l'inquiétude que lui causait son état, elle commença à lui dépeindre la magnificence des salons qu'elle n'avait pas même aperçus.

— Comme vous êtes jolie, Noëlle! dit le petit malade en souriant, vos danseurs ont dû vous le dire. M. Gaudry était-il là?

Noëlle palit à ce nom, qui réveillait en elle tant de souvenirs douloureux.

— Il était là, répondit-elle..

— J'en étais sûr... et vous avez valsé plusieurs fois avec lui? C'est pour cela que vos yeux brillent. Yolande est toujours ainsi quand elle revient d'une soirée où elle a rencontré des danseurs qui lui plaisent, et elle se fâche quand je veux la taquiner.

— Chut! Gaston; vous parlez trop!

— Bon! vous allez vous fâcher comme ma sœur. Vous ne lui ressemblez pas, pourtant... Et M. Gaudry est bien différent des autres jeunes gens. Noëlle, il y a une chose à laquelle j'ai souvent pensé.

— Par pitié! mon chéri, taisez-vous!

— J'ai demandé deux grâces à Notre-Dame de la Clarté; l'une d'elles va être exaucée. Je ferai demain ma première communion.

Il y avait dans sa voix un touchant accent de triomphe. Noëlle tressaillit.

Pour que Mme de Lernes se fût laissé convaincre, il fallait que le danger eût été reconnu bien pressant. Elle jeta les yeux sur le docteur, qui inclina la tête. Mme Servan, d'une main légère, soulevait les oreillers. La jeune fille vit une larme briller au bord de ses paupières.

— Ce sera très beau, reprit Gaston dont la voix devenait de minute en minute plus haletante, il y aura partout des fleurs et des lumières... et le Bon Dieu viendra... il descendra dans mon cœur... Vous serez là, ma petite Noëlle!

Serait-elle là? Elle avait promis à Antoine qu'avant l'aube elle aurait quitté le château de Plœmen. Que penserait-il, en la retrouvant? Ne croirait-il pas qu'elle voulait revenir sur sa décision? Tout son orgueil se révoltait à cette seule idée. Elle se leva et porta la main à sa poitrine, comme si l'air lui manquait.

— Il fait très chaud, ici, observa le médecin avec sollicitude; vous feriez mieux de sortir un instant.

— C'est cela, dit Gaston, descendez au salon; vous reviendrez encore m'apporter des nouvelles.

Il la regarda longuement, fixant sur elle ses grands yeux d'enfant malade où passait, en lueurs fugitives, comme un reflet de ce monde inconnu où l'âme allait pénétrer, dont elle faisait déjà partie et, attirant d'un geste brusque la tête de Noëlle sur sa poitrine, il murmura si bas qu'elle seule put l'entendre :

— Dites à M. Gaudry que j'ai prié pour votre bonheur!

La jeune fille sortit, chancelant sous le coup d'émotions trop vives pour qu'il lui fût possible de les analyser.

Que devait-elle faire? L'idée de s'enfermer dans sa chambre seule avec ses pensées lui paraissait insupportable; elle ne pouvait pas davantage songer à redescendre dans le hall où le bruit des voix joyeuses, s'affaiblissant graduellement, continuait à se faire entendre.

Sans bien savoir ce qu'elle faisait, elle décrocha une manté de drap gris, s'enveloppa de son mieux, rabattit le capuchon sur sa tête et, comme en ce jour douloureux où elle avait vu s'anéantir sous un souffle brutal ses rêves de jeunesse, elle descendit dans le jardin avec la ferme intention de gagner la falaise et d'aller rafraîchir son front brûlant sous la caresse du vent de mer, qui chantait à travers les roches sa morne et lugubre chanson.

Elle fit quelques pas dans les allées désertes; le sifflement des sirènes d'automobiles attirait les curieux aux alentours du perron. Une pluie fine détrempait les lanternes vénitiennes, et les quelques danseurs, que n'avait pas encore fait fuir la nouvelle, discrètement répandue, de l'aggravation de l'état de Gaston, ne se souciaient pas de s'exposer à cette brume de mer humide et pénétrante.

Un homme seul arpentait d'un pas rapide l'allée de tamaris, à l'issue de laquelle s'ouvrait une petite porte donnant sur les landes incultes qui entouraient le manoir. A l'aspect de Noëlle, il releva la tête, et la jeune fille, un peu effrayée d'abord, se rassura en reconnaissant le visage bienveillant de M. de Gèdres. A son tour, elle rejeta en arrière son capuchon, bien résolue à ne pas donner à sa course nocturne l'apparence d'une fuite.

— Mademoiselle Noëlle, dit l'avocat en s'inclinant devant elle, je ne m'attendais guère, je l'avoue, à vous rencontrer ici.

Il y avait dans sa voix une interrogation discrète et presque imperceptible; Noëlle sentit que sa conduite avait besoin d'explication.

— Gaston se meurt, dit-elle avec un accent brisé qui donnait à ses paroles des intonations tragiques,

je m'enfuis pour ne plus voir ces lumières, pour ne plus entendre cette musique dont les accords me font mal !

— Où allez-vous ?

— Je ne sais... sur les landes, au bord des falaises.

— Toute seule ?

— A qui pourrais-je demander de me suivre ?

— C'est imprudent ; vous risqueriez de faire de mauvaises rencontres !

— Voyez comme tout est tranquille !

— En ce moment, oui ; mais, plus tard, nous aurons peut-être du bruit. M. de Maury et son cousin livrent, cette nuit même, une chasse aux contrebandiers.

— Romuald ! s'écria Noëlle avec un tel élan que l'avocat ne put réprimer un sourire.

— J'ignorais le prénom de M. Gaudry, répliqua-t-il ; ce n'est pas par lui que j'ai été informé de ce projet d'expédition nocturne, mais bien par une indiscretion de mon vieux partenaire au bridge. Il y a environ une demi-heure que ces messieurs ont pris la route de la Roche-aux-Algues, sous la conduite d'un gamin.

— C'est impossible ! s'écria la jeune fille avec une agitation visible, M. de Maury est trop prudent pour s'en rapporter aux affirmations d'un enfant.

— Tous les plans sont faits, toutes les mesures sont combinées. Il s'agit de surprendre les fraudeurs dans un souterrain qu'on suppose relier la falaise à certaine vieille tour de guetteur...

— La maison de Gillette ! Romuald avait donc raison, quand il me parlait de la possibilité que la pêcheuse fût mêlée à cette affaire !

— De quelle pêcheuse parlez-vous ?

— La nourrice d'Antoine de Brèves.

— En êtes-vous sûre ?

— Absolument.

— Allons ! le flair du vieux limier vaut encore quelque chose. J'ai deviné en cette honnête paysanne la reine des contrebandiers !

— Oui, je m'en souviens. C'était le jour de votre première visite.

— Vous vous en souvenez, mon enfant ? J'invoquerai votre témoignage, à l'occasion. Quant à l'histoire du souterrain, je la déclare invraisemblable.

— Pourquoi ?

— Il serait impossible qu'un si merveilleux travail eût échappé à la curiosité des touristes et des archéologues.

Noëlle réfléchit un instant, la tête penchée sur sa poitrine ; puis, soudain, elle poussa un cri.

— Qu'avez-vous ? demanda M. de Gèdres.

— Le souterrain existe, répondit la jeune fille, avec une telle agitation, que son interlocuteur, effaré, commença à se demander si elle ne perdait pas la tête ; il existe... Tug avait aperçu un homme dans les roches auprès de Gillette ; quelques minutes après, j'ai vu ce même individu sortir de la tour en rampant, sans avoir traversé les landes.

— Voilà qui est grave ! Avez-vous confié cette remarque à quelqu'un ?

— Romuald Gaudry m'a interrogée sur ce point ; mais, à ce moment, je lui refusais le droit de se mêler de l'affaire.

— Vous avez nié !

— J'ai nié... ce n'était pas un mensonge. Je m'imaginai avoir été le jouet d'un cauchemar.

— Je ne juge pas vos motifs ! il est seulement fâcheux que votre déposition n'ait pas été plus précise. D'autres mesures eussent permis d'assurer un succès qui me semble, à présent, extrêmement problématique. M. de Maury et son parent sont seuls avec le brigadier des douanes et un enfant ; ils peuvent tomber dans un traquenard.

Une telle expression d'angoisse se répandit sur les traits de la jeune fille que l'avocat regretta ses paroles.

— Je m'exagère peut-être le danger, reprit-il d'un ton plus doux, les contrebandiers doivent être peu nombreux. On ne cache pas facilement des hommes sous la terre ; mais, à supposer que le chiffre des combattants soit égal, j'aurais préféré qu'il y eût une majorité du côté du bon droit.

— Du danger ! répéta Noëlle, du danger, par ma faute...

Elle se cacha le visage dans les mains ; puis, d'un ton décidé, comme si elle venait de prendre une résolution subite :

— Cette fois, dit-elle, vous reconnaîtrez que j'ai le droit de poursuivre ma route, afin de réparer, s'il est possible, le mal que j'ai involontairement com-

mis. Un cri, un appel peuvent suffire à conjurer le péril. Je vais en revendiquer ma part.

— C'est une témérité absurde; vous risqueriez votre vie, sans aucune utilité pour ceux que vous voulez défendre.

— Je deviendrai folle, si je reste ici!

Il y avait vraiment dans son regard une lueur d'égarément. M. de Gèdres la contempla avec une profonde pitié.

Il songeait à sa petite-fille et se disait que Noëlle, si jeune, si seule, sans guide et sans conseiller, allait commettre un de ces irréparables coups de tête, qui peuvent compromettre la santé, la réputation, l'existence...

— Le hasard m'a placé sur votre chemin, dit-il, je ne vous abandonnerai pas. Combien faut-il de temps pour atteindre la Roche-aux-Algues?

— Trois quarts d'heure à pied, vingt minutes en voiture.

Sans répondre, il disparut à l'angle d'un buisson de tamaris et revint presque aussitôt :

— Une victoria nous attend, dit-il. C'est une ridicule équipée, mais mes cheveux blancs ne m'ont pas corrigé, et certains mots me font dresser l'oreille comme un cheval de bataille qu'on voudrait mettre au labour. Le cocher est un brave garçon; nous serons deux hommes, en cas d'alerte, et nous aurons le moyen d'aller chercher du secours... Etes-vous toujours décidée à venir?

— Si vous m'abandonnez, je partirai seule! répondit Noëlle simplement.

Il secoua la tête, la fit monter en voiture et, dans l'intense brouillard que rendait lumineux la clarté de la lune, ils prirent au trot cadencé des juments la route de la falaise.

Les plans de M. de Maury et de Romuald avaient été habilement combinés.

En sortant du manoir, les deux hommes s'étaient retrouvés chez Lagarède. Ils changèrent de costume et, dans le plus profond silence, se mirent en marche vers les ruines dont la silhouette agrandie par la brume se dessinait, menaçante, à l'horizon. Tug se glissa, avec une prudence de Peau-Rouge, dans le petit jardin de Gillette : un silence de mort planait sur la mesure.

— Tout va bien, dit M. de Maury, quand le jeune estafette lui eut communiqué son rapport, nous prendrons les renards au piège. Guide-nous jusqu'à l'entrée de la tour, et passe ensuite à l'arrière-garde. Il peut y avoir du danger, et tu n'es pas armé.

Était-ce un effet de l'heure, du lieu, de la température?... Dans l'esprit des trois hommes, la conviction s'affirmait que Tug ne s'était pas trompé et que ce rideau de lierre qui retombait, pareil à une lourde draperie, sur le pan de mur ruiné, cachait un secret d'une nature plus grave encore peut-être qu'ils ne l'avaient supposé.

— C'est ici dit tout à coup Romuald dont la voix, quelque effort qu'il fît pour en voiler l'éclat, eut au milieu du silence des résonnances inattendues.

Il venait de découvrir une porte étroite et basse sous laquelle on ne pouvait se glisser qu'en rampant et qui, lorsqu'elle était fermée, devait s'adapter au mur avec une telle précision, qu'il était impossible d'en découvrir la trace. Quelqu'un l'avait laissée ouverte en pénétrant dans le souterrain et, devant cette preuve irréfragable du passage d'un être humain, M. de Maury, si brave qu'il fût, ne put réprimer un geste de recul involontaire.

— Voici une première certitude acquise, dit-il; je demande que nous tenions conseil. Est-il prudent de nous hasarder dans ce chemin dangereux, ou devons-nous attendre du renfort et faire surveiller les issues?

— Ce serait perdre un temps précieux, opina Romuald que Lagarède approuva d'un signe de tête; il est peu probable, à mon avis, que les contrebandiers soient en nombre. Permettez-moi de m'avancer en éclaireur; au premier cri d'appel, tenez-vous prêts à me suivre.

— Monsieur Gaudry, vous empiétez sur mon terrain, dit le douanier avec sa familiarité provençale; je représente l'autorité, vous faites la chasse en amateur, c'est à moi de marcher en tête.

— Si vous gaspillez les minutes en lutte de générosité, je vais me mettre de la partie, gronda M. de Maury d'un ton de mauvaise humeur, et demain matin le soleil levant nous trouvera devant cette porte, pendant que nos gaillards auront pris la poudre d'escampette par une autre issue. Trêve de politesses! je passe devant... Du silence! collez-vous

au mur et, sur votre vie, ne laissez échapper ni un cri, ni une exclamation, quand même le vieux donjon s'écroulerait sur vos épaules!

Fort heureusement pour les audacieux explorateurs, le grondement sourd de la mer, s'engouffrant avec fracas dans les cavités de la falaise, couvrit plusieurs fois le bruit de leurs chutes. Il était difficile d'avancer sur ce terrain glissant, où le pied rencontrait à chaque instant d'informes débris de roche ou des racines de lierre tordues et contournées, vrais pièges naturels qu'on ne pouvait éviter qu'à l'aide d'une connaissance parfaite des lieux.

La plus grande crainte de M. de Maury était de se trouver au centre d'un carrefour, ce qui l'eût fait hésiter sur la direction à suivre; mais le mur se continuait sans une seule issue.

On sentait pourtant, à l'air qui circulait plus librement, que les parois s'écartaient. Le souterrain, qui n'avait à l'entrée que la largeur des deux bras étendus, prenait maintenant les proportions d'une grotte, assez haute de voûte, pour qu'un cri, s'élevant à l'improviste, se répercutât mille fois et vint éveiller d'innombrables échos.

Le hardi chef de file et ses trois compagnons suivaient une muraille circulaire, non construite de main d'homme comme la première, mais creusée dans la falaise par quelque cataclysme sous-marin, quand un bruit de voix les fit tressaillir et se jeter d'un même mouvement à plat ventre sur le sol.

Presque aussitôt, une vive lumière jaillit d'une fente du mur, éclairant d'une lueur crue les stalactites de granit accrochées à la voûte comme les idoles d'un temple païen; mais, au moment où Lagarède passait la main dans sa ceinture pour y prendre son revolver, il s'aperçut que, par une chance inouïe, d'énormes blocs entassés à la façon des dolmens dissimulaient la petite troupe aux regards des arrivants.

Ceux-ci, au nombre de trois, s'avancèrent sans précaution, en gens qui se sentent chez eux et ne redoutent aucune surprise. Par prudence, M. de Maury et ses compagnons gardèrent leur posture allongée; mais Tug, se soulevant un peu à la manière d'un lézard, reconnut — et sa stupeur fut telle qu'il faillit laisser échapper une exclamation — Gillette, M. de Brèves et l'individu mystérieux qu'il avait

aperçu un soir auprès de la pêcheuse. Il mit un doigt sur ses lèvres pour engager ses compagnons à garder le silence, mais la recommandation était superflue : M. de Maury retenait son souffle afin de mieux surprendre les paroles qui allaient être prononcées. Un juron sonore ébranla les voûtes de la crypte ; Gillette eut un geste de colère.

— La paix, Ervoan ! grommela-t-elle, tu vas nous faire découvrir !

Malgré sa mauvaise humeur visible, il y avait de la tendresse dans son accent. Romuald tressaillit si violemment que les cailloux sur lesquels il était étendu cliquetèrent. Toutes ses prévisions étaient dépassées : il venait surprendre des fraudeurs dans leur repaire, et voici qu'à vingt pieds au-dessous du sol, là où dorment les cadavres, il rencontrait un revenant. Qu'était-il, cet Ervoan, le fils unique de la pêcheuse, sinon un fantôme échappé de sa tombe ? Depuis dix-sept ans, on le croyait mort et, soudain, il apparaissait, sombre comparse d'un drame dont on devinait à première vue qu'il ne serait pas le principal acteur.

Bien qu'il dominât de toute la tête son frère de lait, l'ancien déserteur avait une de ces figures bestiales sur lesquelles le vice a depuis longtemps marqué son empreinte. Aucune intelligence ne brillait dans son regard et il suivait des yeux chaque geste de sa mère, comme s'il eût attendu avec la docilité d'un enfant qu'elle lui indiquât la marche à suivre.

— Va nous attendre près du canot, commanda Gillette d'un ton bref, j'ai à parler de choses qui ne regardent pas tes oreilles !

L'homme se mit en marche lentement, lourdement, se retournant à chaque pas pour regarder en arrière ; il semblait obéir à regret à l'ordre qui lui était donné. Au moment d'entrer dans la partie non éclairée, il hésita une seconde et revint sur ses pas.

— Vous ne me croyez pas, dit-il, et pourtant c'est bien vrai. J'ai vu flotter en l'air des vapeurs blanches : la princesse Egla n'est pas loin !

— C'est un effet du brouillard ! répliqua Antoine qui semblait avoir grand'hâte de se débarrasser de cet encombrant personnage.

— Le brouillard ne chante pas : il y avait des voix dans les grottes.

— La tempête a ramené des cormorans le long des côtes.

Ervoan haussa les épaules et continua à se rapprocher.

— J'ai froid, dit-il d'une voix pâteuse, où est donc la bouteille d'eau-de-vie que j'ai entamée hier soir ? Avec une pipe bourrée de tabac de contrebande et un grog dans l'estomac, je serais capable de faire la nique à tous les fantômes d'Ecosse, lesquels, s'il faut en croire les camarades, sont bien plus redoutables que les revenants de Plœmen.

Il rit tout seul de ce qu'il jugeait une excellente plaisanterie et, ayant reçu des mains de Gillette un flacon à moitié vide, il s'en alla de son pas traînant en sifflant par habitude une chanson de bord.

V

Le départ d'Ervoan fut suivi de quelques minutes de silence, puis la voix gutturale de la pêcheuse s'éleva :

— Homme de peu de sens et de peu de foi, dit-elle de ce ton sibyllin qu'elle affectait volontiers dans le but d'en imposer aux naïfs pêcheurs de la côte, ne crois-tu donc pas à la véracité de mes récits ?

Antoine s'était assis, les jambes croisées, sur un bloc de granit ; il eut un rire sec dans lequel vibraient une note ironique, et, d'un ton moqueur :

— Voyons, nourrice, répliqua-t-il, trêve de sornettes, je te prie ! Ne prends pas tes grands airs avec moi. Je suis persuadé que tu t'abuses en donnant à ces papiers une authenticité qui me paraît douteuse. Que Bernard de Verlaz fût marié, la chose me paraît peu probable ; mais qu'il possédât une fille, ceci me dépasse absolument !

— Je t'ai répété cent fois que les deux actes sont en ma possession, mais tes oreilles sont sourdes comme les cavités de cette grotte. Je garde mon trésor avec soin ; il est fragile, et pourtant tout ton avenir repose là-dessus ; ne l'oublie pas, Antoine de Brèves... Que je dise un seul mot, et le manoir de Plœmen s'échappe de tes mains !

— Tu ne diras pas ce mot !

— Pourquoi ? Je t'ai aimé longtemps : tu étais un

peu mon fils; mais tu peux disposer, en ce moment, de l'existence de celui auquel j'ai véritablement donné la vie. Tout ton sang ne pèse pas dans mon cœur le poids d'une seule goutte du sien!

— Je reconnais que le métier d'Ervoan l'expose à des risques terribles. Qu'il abandonne la contrebande, je faciliterai sa fuite et je lui donnerai mille francs... deux mille francs, pour se refaire une fortune à l'étranger.

— Tu es généreux, châtelain de Verlaz! Deux mille francs! Un beau denier quand on remue comme toi les millions à la pelle! Tu sais le chiffre que je t'ai fixé, il y a trois mois?

— Tes prétentions sont absurdes; en outre, rien ne me garantit que ce système de chantage aura des limites.

Il s'excitait en parlant; sa voix réveillait des échos endormis et dominait le fracas de plus en plus tumultueux des vagues lointaines qui se brisaient contre les récifs.

— Mais je suis fou, reprit-il, qui te croira?... Oseras-tu seulement soutenir devant un magistrat l'authenticité de ton invraisemblable récit? Figure-toi que tu es devant le tribunal... Parions que tu ne sauras pas seulement par où commencer?

— Je tiens le pari! répliqua Gillette avec une gravité soudaine qui parut troubler son interlocuteur; je n'ai oublié aucun des détails de cette vieille histoire. Ma conscience me l'a plus d'une fois racontée, pendant la nuit.

— Je pensais que ta conscience et toi, vous n'aviez pas grand'chose à démêler ensemble!

— Ne raille pas... Si tu as endormi la tienne, elle s'éveillera, tôt ou tard!

Elle jeta cette prophétie de son ton de pythonisse. Romuald s'attendait à surprendre un nouvel éclat de rire d'Antoine, mais ce fut d'une voix toute changée que M. de Brèves donna l'ordre à la vieille femme de commencer son récit. Il avait quitté sa première posture; maintenant, les deux coudes appuyés sur les genoux, le menton reposant sur ses mains jointes, il fixait sur Gillette son regard où se lisait, à la fois, de l'intérêt et de l'anxiété.

— Seize ans! murmura-t-elle, c'est bien seize ans vers la fin de décembre! Il y avait plusieurs mois

déjà qu'Ervoan avait échappé par la fuite aux rigueurs du conseil de guerre; il se livrait à la contrebande pour ne pas mourir de faim. Un soir, il frappa à ma porte; j'ouvris, et je vis qu'il cachait quelque chose sous ses vêtements.

« — Drôle de butin, mère! me dit-il, ça nous rapportera plus gros que la marchandise ordinaire!

« Et, avec des précautions infinies, il dégagea une tête, des bras, des jambes... le corps tout entier d'une petite fille d'environ dix-huit mois qui dormait d'aussi bon cœur que si elle eût été dans les bras de sa mère. Je laissai échapper un cri; il me mit la main sur la bouche.

« — Attention! grommela-t-il, cette fois c'est moi qui ai de la sagesse pour deux! Cette enfant-là vaut son pesant d'or, si nous savons bien nous y prendre. As-tu vu l'affiquet qui est pendu à son cou?

« Il me montra un sac de toile cirée qui contenait deux papiers: extrait de mariage... extrait de naissance. Jeanne Servan de Malet avait épousé à Winnipeg le vicomte Bernard de Verlaz... De ce mariage, un an après, était née une enfant qui reçut au baptême le nom d'Yvonne... Faut croire que notre jeune monsieur était demeuré fidèle au patron de son pays natal: Saint-Yves de Tréguier!

« — Où as-tu trouvé cela? m'écriai-je!

« — Sur la côte de Jersey, douze heures après le naufrage du *Whistler* qui venait d'Amérique. L'équipage était englouti... sauf la gamine qui avait navigué tout doucement dans sa corbeille: Moïse sauvé des eaux, quoi! Je ne fis ni une, ni deux: je la fourrai sous mon manteau et je pris passage à bord du bateau d'un camarade auquel je me gardai bien de révéler ma chance: il aurait voulu partager.

« — Partager quoi?

« — L'aubaine! Crois-tu que le comte ne sera pas satisfait de retrouver sa petite-fille? Il est généreux, cet homme-là... et puis on pourra faire d'avance les conditions?

« Il riait en se frottant les mains; j'étais devenue très soucieuse. Pour que personne, à Plœmen, n'eût parlé du mariage de notre jeune monsieur, il fallait que son père n'y eût point donné son consentement. Serait-il si content que cela qu'on lui amenât la petite intruse?... Et puis, mon enfant, je n'ignorais pas que

cette naissance te dépossédait ! Bernard de Verlaz était mort, tu devais partager l'héritage avec Mme de Lernes, et quel honneur pour la vieille Gillette d'avoir nourri de son lait le châtelain de Verlaz !

« Je résolus d'attendre ton retour pour parler.

— Et mon retour fut retardé pendant six longues années, interrompit Antoine; quand je revins, l'intruse, comme tu dis, avait pris ma place au manoir !

— On ne lutte pas contre la destinée ! déclara Gillette d'une voix solennelle. Voyant que tu tardais, je résolus d'éloigner l'enfant dont la présence pouvait éveiller les curiosités et les défiances. M'adresser à l'hospice de Paimpol ou de Tréguier, c'eût été susciter d'interminables commérages : Ervoan se trouvait en relations fréquentes avec les îles anglo-normandes, le plus simple était de mettre l'enfant dans un asile de Jersey. Je gardai les papiers, prête à agir quand l'occasion s'en présenterait... N'était-ce pas un plan merveilleux ?

— Ou diabolique ! marmotta derrière les roches l'incorrigible Provençal.

Romuald se glissa près de lui et lui toucha le bras. Une imprudence pouvait tout perdre : les mots décisifs n'avaient pas été prononcés. Le nom de Noëlle flottait évidemment sur les lèvres des deux complices ; mais il fallait attendre, pour agir, que l'aveu de Gillette eût été plus formel.

La pêcheuse s'était retournée avec un peu d'inquiétude.

— N'as-tu pas entendu du bruit ? demanda-t-elle à M. de Brèves.

Celui-ci haussa les épaules.

— Tu es aussi poltronne que ton fils, dit-il, c'est la princesse aux Algues qui a parlé au fond de la grotte. Finis ton histoire, que diable ! elle m'intéresse. Cette petite Noëlle a tout à fait les allures qui conviennent à une héroïne de roman !

La révélation était venue enfin ; elle émanait d'Antoine de Brèves.

Aucun doute ne demeurerait possible : Noëlle était bien l'enfant échappée par miracle au naufrage du *Whistler*.

— Je puis achever mon récit en deux mots, répliqua Gillette : une nuit, j'amenai l'enfant au canot où Ervoan l'attendait. Je commis l'imprudence de

couper à travers les dunes, au lieu de me servir du passage souterrain. Ma mauvaise chance me fit tomber sur le vieux comte. Tu sais le reste !

Antoine s'était levé dans un paroxysme d'agitation et de colère.

— Et c'est après de longues années que tu viens m'avouer ceci, gronda-t-il. Il y a trois mois à peine, alors que ma vie sans cesse ballottée commençait à s'établir, tu accroches sur ma tête cette épée de Damoclès ! Voyons, nourrice, cesse de parler de ton dévouement et de ta tendresse.

— Je t'ai fait mes conditions : vingt mille francs aujourd'hui ; le double dans un an.

— Et plus tard le triple, le quadruple ? Je ne suis pas assez fou pour me laisser ruiner !

Une lueur de malice diabolique brilla dans les yeux de la pêcheuse.

— Tu as donc échoué, demanda-t-elle, dans ton audacieuse entreprise ? L'héritière de Verlaz est belle ; elle apporte en dot les terres du vieux comte et le sourire de ses yeux gris. N'as-tu pas tenté sa conquête ?

Antoine gardait le silence ; elle acheva avec un ricanement :

— C'est bon ! c'est bon ! La vieille Gillette n'est pas sorcière à demi : elle devine ce qu'on lui cache. D'autres ont pris de l'avance... Ne t'avais-je pas dit de te méfier du bel ingénieur ?

Lagarède sentit trembler la main de Romuald.

Antoine se promenait de long en large à travers la grotte comme un fauve dans sa cage.

— Allons ! s'écria-t-il, jouons cartes sur table ! Je ne veux pas faire un marché de dupe, et l'existence de ces papiers que tu me caches avec tant de soin me semble extrêmement problématique. Si tu les possédais, tu me les aurais déjà montrés !

Il y avait dans sa voix un accent d'insolence qui agit sur Gillette à la façon d'un coup de cravache.

— Tu ne me crois pas, s'écria-t-elle, eh bien ! juge par toi-même ! Nous verrons si tu oseras ensuite mettre ma parole en doute !

Elle se dirigea vers un angle de la grotte et fit jouer le ressort d'une cachette dissimulée dans le granit. On entendit un bruit de papiers froissés.

En ce moment, Lagarède s'aperçut que Tug n'était plus auprès de lui.

Rampant comme une couleuvre, l'enfant s'était glissé jusqu'au groupe formé par la vieille femme et M. de Brèves, et là, il épiait ardemment tous leurs gestes.

Il vit Antoine s'approcher de la lanterne pour mieux déchiffrer les papiers jaunis par le temps et par l'humidité, quelque soin qu'eût pris Gillette de les enfermer dans une boîte de plomb. On lisait sur son visage l'expression de l'homme aux abois qui luttera par n'importe quels moyens contre un sort obstinément contraire.

Un seul instant, Gillette le quitta des yeux... Alors, prompt comme la pensée, il souleva la vitre de la lanterne et présenta les papiers à la flamme. Une vive lumière jaillit; mais déjà Tugs'était redressé. D'un bond, il sauta sur M. de Brèves et, au risque de se brûler les mains, il lui arracha les précieux documents qu'il serra sous sa veste. En une seconde, M. de Maury et ses compagnons furent sur pied.

— Emparez-vous de ces gens, commanda le maire d'une voix calme, mais ne leur faites pas de mal!

Un double cri de rage lui répondit, et des pierres lancées à l'aveuglette par la pêcheuse en fureur vinrent siffler à ses oreilles.

— Doucement, la mère! dit Lagarède en saisissant entre ses doigts de fer les poignets de Gillette, vous n'avez donc pas entendu l'ordre de M. de Maury? On vous traitera bien, si vous ne faites pas la méchante.

Il la ligota avec soin pendant que le maire et Romuald se lançaient à la poursuite d'Antoine qui, pareil à un cerf traqué par des limiers, venait de se jeter tête baissée dans le second couloir aboutissant aux rochers.

Ce fut une course fantastique au milieu des ténèbres. Guidé par l'espoir de rejoindre son frère de lait, M. de Brèves courait sans souci des obstacles, se relevant quand une pierre l'avait fait trébucher, le front en sang, les mains déchirées. Romuald gagnait du terrain.

Soudain, la voix de Gillette s'éleva dans un cri de suprême détresse :

— Ervoan! Ervoan! sauve-toi!

« C'est le salut! pensa M. de Brèves. Ervoan est prévenu; j'aurai le temps de sauter dans le canot. »

Il venait enfin d'atteindre l'entrée de la grotte; un

clapotis de vagues l'avertit que la barque était tout près.

— Tiens bon ! cria-t-il à son complice, et prépare les rames. Les maudits roquets de la douane sont sur mes talons !

La stature gigantesque du fils de la pêcheuse se dressa au milieu des rochers ; on l'entendit armer son pistolet.

En ce moment, Romuald se montrait à découvert.

— Ne tire pas ! ordonna M. de Brèves auquel, si bas qu'il fût tombé, la pensée du crime paraissait odieuse ; aide-moi seulement à descendre dans le bateau.

Il touchait déjà la main de son frère de lait, mais celui-ci eut un geste de colère. Dans sa vie errante et proscrite, ses scrupules avaient disparu.

Mû par un besoin instinctif d'assouvir sa haine et de satisfaire sa vengeance, il visa le jeune Gaudry.

D'un geste rapide, Romuald chercha son revolver afin de se mettre en défense ; mais quand ses yeux tombèrent sur Ervoan, il vit une expression d'horreur bouleverser les traits du contrebandier.

— Là ! là ! prononçait-il en désignant un point qui semblait visible pour lui seul.

M. de Brèves leva la tête et aperçut, sur la falaise, une forme blanche que le brouillard rendait indécise.

— Qui est-ce ? demanda-t-il à voix basse.

Ervoan frissonna :

— La princesse Eglal répondit-il, je savais qu'elle viendrait, cette nuit !

Son pistolet lui échappa, ses yeux égarés parurent sortir de leur orbite ; puis, brusquement, comme frappé de congestion, il roula en arrière, entraînant Antoine dans sa chute.

La forme blanche, auprès de laquelle deux silhouettes se dessinaient maintenant, se pencha au-dessus de l'abîme et d'une voix tremblante — la voix de Noëlle — demanda :

— Romuald, est-ce vous ?

Le dénouement de la tragédie avait été si prompt, qu'acteurs et spectateurs se sentaient incapables de prononcer un mot. Lagarède lui-même, qui, laissant sa prisonnière sous la garde de Tug, s'était hâté de courir à la rescousse, semblait avoir perdu sa verve coutumière.

Ce fut lui cependant qui, reprenant le premier ses esprits, glissa à l'oreille de Romuald :

— Tê ! bagasse, monsieur Gaudry, on dirait que c'est à vous que le fantôme a affaire ! Si c'était un effet de votre bonté de le prévenir que nous sommes là ?

Le jeune homme parut s'éveiller d'un songe ; il passa la main sur son front et, sans savoir à qui il s'adressait, il jeta le mot qui rassure :

— Sauvés tous les quatre !

Un cri de joie lui répondit si vibrant, que Lagarède eut un geste comique.

— Ma foi, dit-il, je jure par Dieu et par Notre-Dame de la Garde, à laquelle je brûlerai un cierge quand je serai de retour au pays, que Mme la princesse aux Algues s'intéresse diablement à nous.

Une voix d'homme sortit du brouillard ; ce nouveau revenant, afin d'éviter toute équivoque, prenait soin de revendiquer son origine terrestre. Il se nomma :

— M. de Gèdres !... Etes-vous là, Maury ? J'ai amené une voiture ; le cocher est un brave homme qui nous donnera un coup de main.

— Pour sûr, pour sûr, monsieur le maire ! riposta le troisième personnage, Jean-Marie du *Lion d'Or*... nous sommes de vieilles connaissances !

Au son de ces voix amicales, M. de Maury et son jeune parent sortaient peu à peu de leur effroyable cauchemar. Ils se demandaient si le dialogue échangé dans la grotte entre Gillette et ses complices avait été bien réel et s'ils n'étaient pas le jouet de leur imagination en délire. Un gémissement sourd qui venait de la grève ne tarda pas à les convaincre qu'ils étaient en pleine possession de leurs sens.

Ils tinrent conseil pendant quelques minutes : ce fut l'opinion de Lagarède qui prévalut.

Le douanier était d'avis que Jean-Marie allât chercher, dans sa cabane, des torches et des lanternes qu'il avait préparées d'avance ; Tug l'attendrait à l'entrée du souterrain et le conduirait jusqu'à la grotte centrale. Quant à lui, profitant d'un clair de lune qui perçait fort à propos le brouillard, il se proposait de descendre sur la grève pour opérer des recherches.

— Si mauvais diables que soient ces hommes, conclut-il en hochant la tête, on ne peut pas les abandonner... quand ce ne serait que pour permettre à

M. le curé de passer leurs âmes à la lessive : elles doivent en avoir grand besoin !

— Je vous accompagnerai, dit Romuald.

— La descente est dangereuse.

— Qu'importe ?... Mon cousin, voulez-vous vous entendre avec M. de Gèdres ? Si nous pouvons rappeler ces malheureux à la vie, il nous faudra du secours !

Tandis que les deux hommes se glissaient silencieusement entre les pierres, M. de Maury essaya de se rapprocher de son vieil ami ; mais la falaise abrupte n'offrait aucun point où le pied pût se poser. La situation presque inaccessible de l'ouverture du souterrain expliquait que, depuis des années, on en eût perdu la trace.

Force fut au maire de Plœmen de se servir de ses deux mains en guise de porte-voix pour communiquer à M. de Gèdres le plan conçu par Lagarède.

Il expliqua que deux blessés avaient roulé sur la plage ; mais il lui sembla impossible de prononcer le nom de M. de Brèves. Si misérable que fût le cousin du comte de Verlaz, il ne pouvait songer à jeter au vent un secret dont la honte retombait en quelque sorte, par suite de l'alliance de famille, sur la mémoire du défunt. Il se contenta donc de conseiller aux sauveteurs de garder le silence sur l'issue de l'aventure jusqu'à plus ample informé.

— Ma chère enfant, dit M. de Gèdres à Noëlle quand la voix de M. de Maury eut cessé de se faire entendre, maintenant que vous êtes rassurée sur le sort des explorateurs, le plus sage serait de rentrer au manoir.

La jeune fille frissonna. Durant cette terrible soirée, elle avait pu apprécier la bonté de l'aïeul d'Edith, et l'idée lui vint un instant de s'ouvrir à lui ; mais une insurmontable lassitude l'envahissait. Était-elle, d'ailleurs, en état de démêler l'écheveau embrouillé de ses pensées ?

Une seule impression surnageait, la remplissant d'une grande joie : Romuald était sauvé... Qu'importait le reste ? Elle se laissa conduire jusqu'à la victoria ; M. de Gèdres prit les guides. Sur la route, ils rencontrèrent le cocher qui revenait, accompagné de Rouzik. Persuadé que son diable de petit cousin était mêlé à l'aventure, le pêcheur se dirigeait vers la

falaise quand il avait trouvé Jean-Marie du *Lion d'Or*.

Avec ce secours supplémentaire, le sauvetage était assuré. Noëlle, brisée par les émotions, se laissa retomber sur les coussins de la voiture, et ce fut dans une sorte de rêve qu'elle rentra au manoir.

VI

Les dernières bougies se mouraient dans les candélabres; les dernières lanternes vénitienes pendaient en loques dans le jardin. Le manoir, rempli tout à l'heure d'une si joyeuse animation, paraissait frappé de stupeur; les domestiques allaient et venaient, munis d'ordres contradictoires. Dans l'aube blanchissante, on voyait passer leurs silhouettes falotes: Louis avait perdu son air de dignité anglo-saxonne; Hermance laissait flotter au vent les brides de son bonnet... et d'étranges nouvelles se répandaient de l'office à l'écurie: M. de Brèves était revenu mourant d'une excursion nocturne dont le but demeurait un mystère; une vieille garde s'était établie dans la mesure de Gillette pour veiller sur une pauvre folle et faire la toilette d'un mort. C'était à croire qu'un vent mauvais avait soufflé sur Plœmen.

La chronique allait jusqu'à affirmer qu'on avait vu errer sur la falaise le fantôme de la princesse Eglâ.

Devant ce déchaînement de calamités, les vieilles gens hochaient la tête et, prédisant à l'envi des catastrophes toujours grandissantes, ne manquaient pas d'augurer que la fin du monde était proche.

L'angélus matinal éclata enfin dans l'air dégagé des brumes de la nuit précédente, et ce carillon vibrant, bien fait pour mettre en déroute les démons des ténèbres, ramena un peu de paix dans les cœurs.

Les premiers rayons du soleil, illuminant le château de Plœmen, vinrent se jouer à travers les vitraux de la fenêtre en ogive qui éclairaient la chambre de M. de Brèves.

Antoine avait voulu du luxe et du bien-être; dans cet appartement de dilettante millionnaire, il avait réuni tout ce qui peut charmer la vie et satisfaire les désirs. Etendu sur son lit, le front bandé, n'ayant conservé de son ancienne apparence que le sourire amer qui relevait sa lèvre, le malade suivait de ce

regard vague, particulier aux fiévreux, le jeu de la lumière sur les lambris blancs et or.

Un chaos de pensées tumultueuses se heurtait dans son cerveau... En une nuit — une seule nuit — il avait vu se briser tous ses rêves, s'anéantir tous ses espoirs. Maintenant, c'était la vie qui s'en allait... tant mieux ! Pouvait-on supposer qu'il eût voulu survivre à l'éroulement de ces chimères dorées qu'il avait poursuivies comme un enfant naif ? Il avait parfaitement surpris le diagnostic du médecin : côtes brisées, lésions internes... passera peut-être la journée, certainement pas la nuit...

C'était clair... Combien de fois lui-même, dans sa carrière aventureuse, avait-il entendu prononcer pour d'autres ces irrévocables verdicts ?... Et, chose étrange, il se sentait alors plus ému qu'il ne l'était en ce moment. A quoi bon donner des regrets à cette existence gâchée ? Quelques souffrances... dix pelletées de terre... et puis tout serait fini !...

Allons ! la chance était décidément contre lui. La légende disait vrai : il n'était pas bon de se risquer à la pointe de la Roche-aux-Algues avec une conscience trop lourde. Peu à peu, dans son délire, il en venait à identifier Noëlle avec la petite princesse que de cruels pirates avaient séparée de ses parents..., La Roche l'avait vengée, elle serait heureuse. Heureuse, Noëlle, avec Romuald !

Il eut une sorte de rugissement et, se soulevant sur son lit, il appela Pierre qui somnolait dans un fauteuil.

— Je veux voir Mlle de Verlaz, dit-il d'un ton impérieux.

Pierre ouvrit les yeux et regarda son malade avec ébahissement... Il divaguait sans doute... Depuis huit mois, on avait cessé de donner ce nom à Mlle Noëlle.

— Mlle de Verlaz ! répéta Antoine irrité, va la chercher, qu'elle vienne tout de suite !

Le domestique se leva et fit quelques pas dans la chambre ; il hésitait à accomplir l'ordre singulier qu'il venait de recevoir ; pourtant, il ouvrit la porte et ne put réprimer un mouvement de surprise en se trouvant en face de Noëlle et de Mme Servan.

La jeune fille ignorait encore le secret découvert dans la grotte. Au milieu du double tumulte qu'amenaient l'aggravation de l'état de Gaston et l'accident d'Antoine de Brèves, M. de Maury n'avait pas

jugé possible d'entreprendre des révélations. Active et calme en apparence, Noëlle s'occupait avec l'institutrice de l'ornementation de la chambre de Gaston pour la cérémonie qui devait avoir lieu le matin.

— Laissez-moi agir, disait-elle, mon cerveau bouillonne ; il éclatera si j'essaye de le comprimer.

En rencontrant Pierre qui sortait de la chambre d'Antoine, elle eut un léger frisson. Le domestique se pencha à l'oreille de Mme Servan :

— M. de Brèves voudrait voir Mademoiselle ! prononça-t-il à demi-voix.

La veuve tressaillit ; comme tout le monde, elle connaissait l'état désespéré d'Antoine. Avait-elle le droit de s'opposer au dernier vœu d'un mourant ? Pourtant une répulsion involontaire l'animait contre cet homme ; même frappé à mort, il lui paraissait redoutable.

— Ma petite Noëlle, demanda-t-elle, aurez-vous le courage d'entrer dans cette chambre ?

Elle désignait la porte par laquelle on avait transporté le blessé.

— Peut-être, répondit la jeune fille, si vous m'accompagnez.

Elles franchirent ensemble le seuil ; mais Mme Servan demeura dissimulée dans l'ombre des rideaux, pendant que Noëlle s'avançait vers le lit.

En entendant un bruit de pas, Antoine leva la tête. Il reconnut la nouvelle venue et, de sa voix à peine changée, prononça son nom :

— Noëlle de Verlaz !

Ce qu'il mit dans ce mot de regret et de remords, lui seul aurait pu le dire. La jeune fille n'y vit que de l'ironie et, se révoltant malgré elle, elle questionna :

— Pourquoi m'appeler ainsi ?

— N'est-ce pas votre nom ? Quoi ! vous préférez l'autre ?... Le vieux comte, pourtant, ne l'avait pas choisi... et celui que vous aimez ne vous l'a jamais donné !

« Il a de la fièvre ! » pensa Noëlle dont le regard inquiet chercha Mme Servan.

— Yvonne de Verlaz, répéta M. de Brèves lentement, c'est bien cela ! Les papiers de Gillette sont formels : vous êtes l'enfant échappée au naufrage du *Whistler*. J'ai joué... j'ai perdu la partie, mais je puis

me consoler. Vous serez riche, vous ne serez pas heureuse ! Pourrez-vous croire, désormais, aux serments d'amour de Romuald Gaudry ? Non, non ; l'héritière du manoir ne doit pas être aimée pour elle-même. Ce sera ma vengeance !

Il s'arrêta un moment, reprit haleine et continua :
 — On souffre dans le lieu où je vais ! J'ai cru... j'ai voulu croire, pendant de longues années, qu'il n'y avait rien au delà de cette vie... Maintenant il me semble, au contraire, qu'un règne de justice commence au seuil de l'éternité. Je n'ai aucune grâce à attendre : il y a trop longtemps que je vis dans le mal. J'avais à peine vingt et un ans quand j'ai supprimé la lettre par laquelle Bernard de Verlaz annonçait son mariage à son père ? Pensez-vous qu'après cela je puisse espérer miséricorde et pardon ?

Noëlle, les mains serrées, écoutait cette confession étrange, se demandant pour quel motif le moribond la lui adressait.

— Je ne vous comprends pas, murmura-t-elle enfin, je n'ai aucun droit à connaître vos torts à l'égard de Bernard de Verlaz !

— Aucun droit ! répéta-t-il, aucun droit à apprendre l'histoire de votre père ?...

Elle tressaillit. Il y avait tant de lucidité dans le regard fixé sur elle, qu'une émotion violente la saisit. Si, pourtant, M. de Brèves disait la vérité ?... Si, réellement, quelque lumière s'était faite sur son ténébreux passé ?

Il avait réussi à se soulever un peu ; ses traits exprimaient la surprise.

— Quoi ! s'écria-t-il, personne n'a donc parlé ? Je pensais que M. de Maury et votre ami Romuald se hâteraient de vous révéler le secret découvert dans la grotte... et je suis le premier à vous en informer ! Comprenez-vous maintenant cette mystérieuse histoire : Bernard avait une fille, et cette fille, c'est vous !

Un double cri répondit à cette déclaration ; Noëlle, qui avait chancelé, tomba dans des bras ouverts pour la recevoir.

Antoine eut un geste de colère :

— Je croyais que nous étions seuls ! dit-il d'un ton courroucé.

Mme Servan, avant de répondre, s'assura que la

pauvre enfant, vaincue par l'émotion, ne pouvait pas entendre ses paroles.

— Si quelqu'un avait le droit d'assister à cette entrevue, répliqua-t-elle, n'était-ce pas la mère de celle que vous appelez Yvonne de Verlaz ?

— Sa mère ! répéta M. de Brèves dont les pupilles se dilatèrent presque à l'égal de celles d'Ervoan quand il avait cru voir le fantôme des rochers.

— Oui ; Jeanne Servan de Malet, la naïve jeune femme à laquelle vous avez volé sa part de bonheur d'épouse, la pauvre veuve à laquelle vous souhaitez, à présent, d'arracher les joies maternelles qu'elle a recouvrées à votre insu !

Elle s'était arrêtée, haletante, oppressée ; tout se mêlait dans son esprit.

Un miracle lui rendait sa fille et cette révélation tant souhaitée, dans les heures où, ne pouvant croire à la réalité de son malheur, elle se plaisait à admettre des éventualités impossibles, lui venait par la bouche maudite d'Antoine de Brèves, son mortel ennemi.

Oh ! comme il l'avait torturée ! Avec quelle infernale habileté il l'avait écartée du foyer familial !... Comme il avait su tout à l'heure glisser le doute dans le cœur de Noëlle !... Mais quel homme était-il donc ? N'avait-il ni pitié, ni compassion, ni remords ?...

Elle appuya la tête blonde sur sa poitrine et, tandis qu'elle cherchait sur les traits de la jeune fille de lointaines ressemblances avec un autre cher visage disparu depuis longtemps, l'idée lui vint que cette effrayante rigidité n'était peut-être que le prélude d'une immobilité plus grande... que Noëlle, brisée par les luttes, allait mourir là dans ses bras.

Une angoisse atroce la saisit et se refléta sur le visage du malade.

— C'est une syncope, dit-il, il faudrait appeler.

— Appeler, répéta Mme Servan que l'inquiétude affolait, personne ne viendrait ! Les maîtres et les domestiques sont dans la chambre de Gaston. L'héritier du manoir se meurt ; qui s'occupe de l'enfant trouvée ?... Ma fille ! ma fille !... Oh ! vous m'aurez tout pris !

Elle tenta pourtant de baigner les tempes de Noëlle avec de l'eau fraîche et du vinaigre. Antoine suivait ses gestes ; il avait peur... Une rage de bête traquée, d'animal pris au piège, l'avait poussé tout à

l'heure... il lui paraissait odieux qu'un bonheur pût naître sur les ruines du sien et il avait voulu le détruire dans son germe. Devant ce tableau de désespoir, il sentait s'affaiblir sa fureur de vengeance... puis, il y avait au fond de son âme, le tourmentant comme une obsession, l'idée de cet inconnu redoutable qu'il commençait, à son insu, à appeler le jugement de Dieu.

Un faible soupir de Noëlle annonça que la jeune fille allait reprendre ses sens, Mme Servan, éperdue de joie, appuya ses lèvres sur son front. Cette heure-là compensait pour elle toutes les douleurs passées. Elle oubliait la présence d'Antoine, l'étrangeté de cette scène dans une chambre funèbre où l'avait amenée la haine d'un mourant. Sa voix retrouvait des inflexions caressantes pour murmurer des mots berceurs. Oh! maintenant, elle ne craignait plus l'avenir; elle saurait élever autour de sa fille un rempart d'amour assez fort pour que les colères et les rancunes vinssent s'y briser, impuissantes.

Elle guettait son premier regard, épiait sa première parole... et quand le mot : « Romuald! » vint frapper son oreille, aucun sentiment de jalousie ne s'éveilla dans son cœur.

Avant tout autre, avant la jeune fille elle-même, elle avait deviné le secret de cette affection d'enfance que le temps avait consacrée, et souvent elle avait prié, avec l'ardeur des âmes que la vie a éprouvées, pour que le doux rêve de Noëlle ne fût pas brisé comme le sien. Depuis son retour, la pauvre enfant s'était plainte à deux reprises de la dureté de Romuald Gaudry. Quelle influence mal-faisante s'était donc glissée entre elle et le jeune ingénieur? Alors seulement, Mme Servan se souvint de la brutale allusion d'Antoine. Elle pâlit; son regard posé sur le mourant prit une expression de révolte et de colère. Lui, c'était encore lui!...

Eclairée par les demi-confidences de Noëlle, elle reconstituait rapidement les faits : Antoine connaissait le véritable nom de sa fille : il avait voulu s'approprier par un mariage l'héritage de Verlaz; mais quel moyen machiavélique avait-il employé pour écarter celui qu'il considérait comme un obstacle? Quel mensonge avait-il ajouté à ceux qui chargeaient déjà sa conscience?...

Elle s'aperçut que Noëlle allait rouvrir les yeux. La crainte d'une commotion trop vive pour la pauvre enfant lui donna des forces inconnues et, soulevant entre ses bras le corps frêle qui s'abandonnait, elle le transporta dans sa chambre et l'étendit sur son lit.

Antoine demeura seul.

Pierre ne se hâtait pas de revenir. Le soleil, très haut maintenant, dardait ses flèches d'or sur les statuettes, les émaux, les armes finement ciselées. Comme le premier jour de son arrivée à Plœmen, le mourant pouvait admirer le merveilleux tableau qu'encadrait la baie vitrée et distinguer au loin la silhouette du petit promontoire où s'était déroulé le drame.

Ainsi qu'il l'avait dit à Noëlle, la partie était jouée et perdue. Les bavardages des domestiques étaient parvenus jusqu'à lui. Ervoan était mort, Gillette folle... leurs associés de contrebande, privés du passage secret, ne reviendraient pas sur la côte. L'histoire ne serait bientôt plus qu'un épisode sans intérêt... plus tard peut-être, une légende...

Il ferma les yeux, mais les images qui avaient frappé son imagination ne cessèrent pas de l'assaillir.

Dans une chambre, tout près de lui, une autre existence allait s'éteindre sans révolte, presque sans tristesse. Gaston ne semblait pas regretter d'échanger cette vie, qui lui avait donné si peu de joies, contre une autre qui s'ouvrait radieuse. Il croyait...

Antoine eut un geste d'épouvante indicible : ce qui causait sa torture, c'était de croire, lui aussi.

Lentement montaient devant ses yeux tant de fautes accumulées depuis les années lointaines où, sans perdre la foi, il en avait repoussé les entraves gênantes. Certes, il n'aurait pas consenti à acquérir la fortune par des crimes que le monde réproouve, mais l'occasion qui s'était présentée à lui devait laisser son honneur intact; une lettre s'égare, des papiers peuvent disparaître... Il avait marché ainsi, s'efforçant d'entourer son cœur d'une cuirasse d'indifférence... puis, subitement, l'enveloppe se brisait, maintenant qu'il était trop tard, que les minutes lui étaient comptées et les erreurs de toute sa vie s'enroulaient autour de lui comme les algues de la légende, l'enlaçant de leurs sinistres replis.

Il essaya d'appeler; sa voix se perdit dans les profondeurs de l'alcôve. Le timbre électrique était loin.

Allait-il mourir ainsi, privé de tout secours, maudit par la veuve de Bernard, sortie de l'ombre comme un revenant pour hanter sa dernière heure ?...

Pendant de longs instants qui lui parurent des siècles, il demeura immobile, le regard fixe, conservant, malgré l'inertie de ses membres, une parfaite lucidité d'esprit. Le son lointain d'une clochette parvint à ses oreilles. Il avait entendu ce tintement autrefois. Le bruit se rapprochait; il y eut des pas dans le corridor, des paroles furtives échangées à voix basse. Il comprit qu'on se rendait chez Gaston.

Alors, avec cette précision qui se rencontre parfois en pareille circonstance, il crut assister à la scène qui se déroulait dans la chambre du petit malade. L'abbé Martial, revêtu de son surplis, s'approchait de l'enfant en élevant l'hostie... Et des paroles de paix résonnaient dans le silence :

— Voici l'agneau de Dieu... Voici Celui qui efface les péchés du monde !

Il fit un effort pour se lever; un appel — un cri plutôt — sortit désespérément de ses lèvres; il retomba brisé de l'effort, mais il avait enfin réussi à se faire entendre.

La porte s'ouvrit doucement; une silhouette de femme se dessina en pleine lumière.

— Vous encore ! prononça-t-il.

Mme Servan s'avancait; une expression si radieuse transfigurait son visage que le malade n'eut pas besoin de l'interroger sur la façon dont Noëlle avait supporté la révélation.

— Vous avez appelé, dit-elle, j'ai cru reconnaître votre voix.

Il la regarda un instant; dans sa joie, elle paraissait oublier toutes les rancunes : le pardon est si facile à ceux qui sont heureux ! Il en éprouva une sorte d'amertume.

— Oui, répondit-il, j'étais seul... et il y a des heures dans la vie où la solitude est particulièrement douloureuse !

— Ne pourrais-je rien pour vous ?

Elle parlait avec un peu d'hésitation.

Le tintement de la clochette se faisait entendre de nouveau; l'abbé Martial sortait de la chambre de Gaston.

Antoine commença à deviner pourquoi la mère

de Noëlle était venue, quel motif l'avait conduite auprès de lui.

— Je ne suis pas un incroyant, répondit-il d'une voix où l'on sentait vibrer toutes les angoisses de l'heure présente; je verrais volontiers le prêtre; mais il faut, auparavant, que j'entende tomber de vos lèvres une parole de miséricorde. Alors seulement, j'aurai foi en celle de Dieu.

— Je ne me souviens plus de vos torts! répondit-elle.

— Ne vous engagez pas à la légère, je vous ai fait plus de mal que vous ne le pensez. Jadis, j'ai pris votre bonheur; aujourd'hui celui de votre fille!

— Le bonheur de Noëlle? demanda-t-elle subitement angoissée.

Il eut un geste affirmatif.

— Depuis longtemps, répondit-il, Noëlle aime Romuald Gaudry: c'était un obstacle à mes plans. J'ai toujours brisé les obstacles... Dans un voyage en Italie, j'ai rencontré le jeune ingénieur; il a appris de mes lèvres que, pour complaire au dernier vœu de son tuteur, Noëlle consentait à devenir ma femme.

— Vous avez fait cela, vous!

Elle le regardait de ses yeux profonds qui semblaient lire dans son âme; il baissa la tête et répliqua d'une voix humble:

— Je l'ai fait et je m'en repens; mais n'est-il pas trop tard? Le repentir efface-t-il les fautes?

Sans l'entendre, Mme Servan murmurait à demi-voix:

— Maintenant, je comprends...

— Les efface-t-il? demanda Antoine dont l'anxiété croissait à mesure que le bruit des pas s'éloignait dans le corridor.

Elle se pencha vers lui, et tandis que sa main effleurait celle du mourant:

— Je vais vous amener l'abbé Martial, dit-elle, que Dieu vous pardonne, Antoine de Brèves, comme je vous ai pardonné!

Elle sortit de la chambre; le vieux prêtre entra à son tour. Sa soutane frôla les tentures soyeuses, ses lourds souliers crottés laissèrent leur empreinte sur les tapis de Smyrne, mais le malade n'avait plus son sourire railleur.

Il regardait là-bas, par delà l'horizon, comme si son âme, pareille à celle de Gaston, allait chercher

la lumière, et quand le prêtre s'approcha, de lointaines réminiscences du passé lui venant aux lèvres, il retrouva dans sa mémoire les mots du *Confiteor*.

Ce fut le soir seulement, à l'heure où le soleil, descendant en globe de pourpre, irradiait d'une immense clarté la façade du château de Plœmen, que les cloches éclatèrent sonnante un double glas.

L'âme régénérée du pécheur avait suivi celle de l'ange dans ces régions où l'ouvrier de la dernière heure vient prendre place au même banquet que celui qui a porté le poids du jour et de la chaleur.

Gaston s'était endormi doucement, réalisant enfin ce rêve de clarté qui avait hanté ses songeries d'infirme; Antoine avait souffert une cruelle agonie; mais la même paix divine s'étendait maintenant sur tous deux.

Yolande et Sabine sanglotaient, agenouillées près du lit funèbre. Quand Noëlle s'en approcha, elles lui tendirent la main et échangèrent avec elle une silencieuse étreinte. Devant cette commune douleur, les révoltes et les amertumes du passé semblaient s'évanouir.

Le petit malade avait demandé à reposer dans le cimetière de Plœmen. Mme de Lernes se conforma à cette suprême volonté; mais elle exprima le désir de regagner Paris le soir même de la cérémonie. Rien ne la retenait en Bretagne, pas même cette tombe qui lui rappelait les préférences de l'enfant pour celle qui s'était montrée à son égard si infiniment maternelle.

Malgré les répugnances de Mme Servan, il avait fallu procéder aux révélations qui devaient suivre la découverte du secret de Gillette. La généreuse femme eût voulu accorder quelques mois de délai à la mère de Gaston, afin qu'elle fût mieux en état d'entendre soulever de pénibles débats d'intérêt; mais M. de Gèdres et M. de Maury jugèrent impossible de remettre une affaire de laquelle dépendaient la fortune et l'avenir de Noëlle.

Ecrasée sous le poids d'une douleur d'autant plus grande que rien de divin n'en adoucissait l'âpreté, Mme de Lernes parut indifférente aux communications qui lui furent faites.

L'idée ne lui vint pas un instant de contester l'au-

thenticité des papiers sauvés par Tug. Que lui importait, sans Gaston, l'héritage du vieux comte ?

Il semblait, vraiment, que quelque chose fût mort en elle ; seule survivait sa jalousie pour la tendresse que l'enfant avait témoignée à son institutrice.

— Vous l'avez mieux compris que moi, disait-elle à la mère de Noëlle, c'est pour cela, sans doute, qu'il a voulu dormir auprès de vous ! Dois-je vous haïr, ou vous remercier pour les joies que vous lui avez données ?

Elle parlait avec amertume ; la mère de Noëlle lui prit les mains.

— Gaston vous aimait tendrement, lui dit-elle. Quand vous éprouverez quelque douceur à venir prier sur sa tombe, cette maison sera la vôtre !

— Je ne prie pas ! répondit Mme de Lernes.

Elle demeura un instant muette, le front incliné, absorbée dans ses pensées ; puis avec un geste évasif :

— Plus tard, peut-être !... murmura-t-elle en détournant les yeux.

Ce fut à l'issue des doubles funérailles que Romuald Gaudry revit Noëlle pour la première fois.

Ces quelques jours lui avaient paru cruellement longs. Il ignorait le motif qui avait entraîné la jeune fille dans sa dangereuse expédition.

Était-ce l'inquiétude pour Antoine ?... Peut-être un peu d'intérêt pour lui ?...

Bah ! encore ces folles rêveries ! Il ne s'en guérirait donc jamais !

M. de Maury lui avait appris la véritable identité de Mme Servan et il se demandait si Noëlle, absorbée par cette tendresse nouvelle, se souviendrait encore de ses amis d'autrefois.

Il tressaillit quand il la vit venir à lui, la main tendue.

— Gaston vous aimait, lui dit-elle, la veille de sa mort, il m'a parlé de vous.

Elle s'arrêta ; une vive rougeur couvrit son front et ses joues. Pouvait-elle répéter le mot du petit malade :

« Dites à M. Gaudry que j'ai prié pour votre bonheur. »

Hélas ! l'enfant, avec la prescience des mourants, avait lu au fond de son cœur ; mais il se trompait en croyant que son affection était partagée. Pourquoi Romuald gardait-il ce maintien glacial ? Elle éprouva le même frisson qui l'avait si douloureusement

ment secouée dans le jardin de mère Toinon et, détournant les yeux du visage de son ami d'enfance, elle s'éloigna de lui d'un geste un peu hautain.

Il demeura immobile à la place où elle l'avait laissé, très pâle, avec l'impression que c'était son bonheur qui s'enfuyait.

Les mots expiraient sur ses lèvres. Pouvait-il oublier que Noëlle était l'héritière de Verlaz ?

A la seule pensée de surprendre une lueur de mépris au fond des prunelles souriantes qui si souvent et si naïvement s'étaient fixées sur les siennes, il eut un mouvement d'effroi. Non, son rêve était brisé... personne ne lui rendrait ses ailes.

Il sortit du cimetière brusquement, sans rien voir autour de lui. Mme Servan le regardait : une expression très douce éclairait son visage.

Avec l'intuition des mères, elle avait deviné le secret de Noëlle ; aujourd'hui, elle venait d'apprendre celui de Romuald.

VII

L'été de Bretagne jetait à pleines mains sa floraison de genêts dans le cimetière où Gaston de Lernes dormait son paisible sommeil. Il semait des bruyères sur les landes, accrochait audacieusement des mousses et des lichens aux flancs de la Roche-aux-Algues... et, sous ce radieux soleil de juillet, le vieux récif, comme s'il eût redouté de paraître trop maussade, se laissait envahir par la cohue tapageuse des mouettes et des goélands.

Autour de lui, les petites vagues clapotaient, l'éclaboussant de leur écume diaprée ; les alouettes chantaient. Il y avait tant de joie dans l'air que Noëlle, en sortant de la messe, prit presque à son insu la route de la falaise.

Elle marchait lentement, gagnée par le charme insinuant de cette matinée toute semblable à celle où, deux mois auparavant, Gaston l'avait entraînée vers la chapelle de la Clarté. C'était le même ciel rayonnant, les mêmes émanations salines et fortifiantes.

Dans la brume légère s'estompait le contour des roches géantes ; la voix du vent se faisait très douce

pour dire, au lieu de ses chansons de guerre, les jolies berceuses qu'il murmure aux petits mousses, les jours de beau temps.

Que tout cela était loin !

Maintenant, Gaston reposait à l'ombre de l'église, et quand Noëlle venait s'agenouiller sur sa tombe, à ses larmes de tristesse se mêlaient d'autres larmes plus douces, tant il est vrai que nos joies et nos peines sont greffées sur la même tige et qu'une même sève peut les faire éclore et fleurir.

Arrivée près de la Roche-aux-Algues, la jeune fille s'assit sur les dunes et s'absorba dans une rêverie où tant d'images se confondaient que, fatiguée, elle finit par passer la main sur son front.

Tout à son nouveau bonheur, elle s'était presque imaginé que la plaie creusée au fond de son âme par l'attitude indifférente de Romuald se guérirait peu à peu sous les caresses maternelles ; mais, pareille aux douleurs cachées dont l'acuité ne s'émousse que pour renaître plus vive, son chagrin reprenait de jour en jour une plus grande intensité.

Deux fois, elle avait essayé de confier son secret à sa mère ; mais ses lèvres étaient demeurées closes. Pourquoi troubler des heures si douces par le récit de ses tristesses ? Ne saurait-elle pas être brave, porter vaillamment son fardeau... cacher au fond d'elle-même cet amour dédaigné comme une fleur précieuse qu'elle retrouverait plus tard, lorsqu'elle aurait les cheveux blancs, flétrie, décolorée, mais répandant encore le parfum fugitif des choses presque mortes ?

Bien d'autres, avant elle, avaient été appelées à subir une pareille épreuve, elles avaient pu sourire avec le cœur déchiré ; et elle — l'héritière d'une vieille race — montrerait moins de courage !...

Allons ! trêve de chimères et de plaintes inutiles !

Elle se redressa, prenant à son insu l'attitude des vieux batailleurs qui avaient opposé jadis une si furieuse résistance aux efforts des envahisseurs, et debout, le coude appuyé sur la roche, elle regarda droit devant elle.

Sur le sable, à ses côtés, une grande ombre se projetait ; elle se retourna vivement et poussa un cri de surprise :

— Romuald !

Il était là, immobile, arrivé depuis longtemps peut-être et spectateur silencieux de la lutte que la jeune fille avait livrée contre elle-même. Noëlle eut un geste d'effroi... Oh ! s'il avait pu, par hasard, surprendre le fond de sa pensée ! Elle chercha à lire dans son regard, mais il demeurait comme toujours muet, silencieux, impénétrable. Une bouffée de colère lui monta au cerveau : la vieille Noëlle se réveillait.

— Je trouble sans doute votre pèlerinage ! lui dit-elle. Dois-je croire que vous venez attendre sur les landes l'ombre de la princesse Eglà ?

Elle parlait d'un ton railleur. A sa grande surprise, sa question fit naître sur les traits du jeune homme, au lieu du sourire équivoque qui lui était devenu familier, une expression de gaieté sérieuse.

— Vous ne vous trompez pas, répondit-il tranquillement, je songeais, en effet, à évoquer le fantôme des roches, et vous voyez que je ne suis pas un trop médiocre spirite... Puisqu'il s'est, une fois déjà, incarné en votre personne, j'ai tout lieu de supposer que le prodige vient de s'opérer de nouveau !

— Me prenez-vous pour un revenant ?

— Peut-être !

Il s'arrêta. Noëlle, toujours accoudée, cherchait à deviner le véritable sens de ses paroles.

Jamais, jusqu'ici, aucune allusion n'avait été faite par Romuald à la lugubre soirée où Antoine et son frère de lait avaient trouvé la mort. Ignorait-il l'intervention de Noëlle, ou son implacable rigorisme lui faisait-il blâmer l'imprudencé avec laquelle la jeune fille s'était jetée au milieu du péril ?

— Il est possible, reprit-elle, que j'aie joué avec succès le rôle de la princesse Eglà ; mais j'attends encore les remerciements du chevalier auquel ma vaillance a sauvé la vie.

Romuald eut un sourire.

— N'était-il pas nécessaire, répondit-il, qu'il se persuadât auparavant qu'une existence aussi miraculeusement conservée était un bien et non un mal ?

— La vie est un bien... du moins, je l'ai toujours entendu dire.

— Mais, pour votre compte quelquefois, vous en avez un peu douté.

— Ce serait une faute, presque un crime : j'ai chassé cette idée loin de moi.

— Vous êtes brave; j'ai été lâche... peut-être parce que j'ai trop souffert!

Il s'était rapproché; sa haute stature se dessinait sur le fond clair du ciel. C'était à cet endroit précis qu'elle l'avait rencontré avec Antoine de Brèves, le lendemain de l'arrivée du parent du comte au manoir. De cette heure datait un changement absolu dans leurs relations. Fallait-il l'attribuer au hasard, ou à l'influence de cet homme néfaste dont le nom s'était trouvé si étrangement mêlé à leur commune destinée?... Pour la première fois ce jour-là, Noëlle avait remarqué sur les traits de son ami d'enfance une expression d'amère tristesse, comme si d'obscurs pressentiments avaient fait deviner au jeune homme le nuage qui menaçait son bonheur. Elle ne s'en était pas inquiétée; sous la protection de son tuteur, quels dangers pouvaient l'atteindre?

Romuald ne se hâtait pas de reprendre la parole; les yeux fixés sur le point de la falaise où s'était déroulé le drame du mois précédent, il faisait revivre de lointains souvenirs.

— Noëlle, dit-il enfin, ne pensez-vous pas qu'il existe d'autres revenants que ceux qui sortent de la tombe? Quand on voit renaître une affection qui avait semblé tout à fait morte, on a le droit de croire aux esprits!

Il s'exprimait avec effort, cherchant ses mots... et Noëlle retrouvait dans sa voix les étranges inflexions qui l'avaient troublée, au début de leur entretien dans le jardin de mère Toinon. Elle pâlit un peu et répondit, essayant de faire bonne contenance.

— Si vous voulez parler de mon amitié, Romuald, j'aurais le droit de vous contredire : elle ne vous a jamais fait défaut!

— Puis-je y prétendre encore?

— Pourquoi pas?

Elle leva sur lui son regard loyal.

Qu'allait-il lui annoncer? Son mariage peut-être... Un moment, le vertige s'empara d'elle et elle se demanda si elle n'allait pas défaillir; mais elle se ressaisit par un effort de volonté et, lui tendant la main :

— Quels que soient vos projets d'avenir, Romuald, murmura-t-elle, soyez assuré à l'avance de mes meilleurs vœux de bonheur!

Sans répondre, il prit entre les siens les doigts

fins qu'elle lui présentait ; mais, au lieu de les serrer dans une étreinte cordiale, il les laissa doucement retomber.

Un long silence régna entre eux que personne n'osait interrompre. Noëlle se souvenait que sa mère avait eu, depuis quelques jours, de fréquentes entrevues avec Mme Gaudry et Mlle Berthet et qu'à deux reprises différentes, elle avait surpris une lueur de joie inaccoutumée dans les yeux de Lucienne.

Que se préparait-il ? Quel plan s'élaborait auquel elle demeurerait étrangère ? Une situation pour Romuald !... C'était cela... il rayonnait à la pensée de gagner de l'argent... beaucoup d'argent...

Eh bien ! elle le féliciterait ; elle lui dirait adieu... et l'on verrait alors qu'elle avait du courage... Pourtant, quelque effort qu'elle fit pour cacher son émotion, un petit sanglot involontaire souleva sa poitrine.

— Qu'avez-vous ? lui demanda-t-il.

— Rien, répondit-elle avec impatience ; depuis quelque temps, je suis devenue ridiculement nerveuse. Je pleure et je ris sans raison : c'est un effet des secousses trop violentes que j'ai ressenties ; mais cela passera.

Elle s'essuya les yeux.

— Cela passera, répéta-t-elle ; à votre retour, vous me trouverez aussi bien portante qu'autrefois.

— Mon retour ! Qui parle de départ ?

— Excusez-moi ; j'avais pensé... Mais, au fait, je me trompe peut-être... Ne croyez pas que je veuille m'immiscer dans vos affaires. Je ne réclame pas vos secrets.

Elle fit un mouvement pour s'éloigner ; il la retint à sa place d'un geste à la fois impérieux et caressant — ce même geste par lequel, tout enfant, il savait dompter ses révoltes.

— Noëlle, dit-il d'une voix grave, vous me faites comprendre qu'avant toute chose, j'aurais dû vous expliquer le motif de ma présence auprès de vous. Je ne viens pas de moi-même ; c'est votre mère qui m'envoie... Hier encore, j'étais résolu à éloigner de ma pensée l'héritière de Verlaz ; mais elle m'a appris qu'en déchirant mon cœur, je pouvais briser le vôtre. Noëlle, dites-moi, est-ce bien vrai ? Puis-je espérer que vous ne me repousserez pas ?

La jeune fille gardait le silence ; sa tête s'inclinait

légèrement. Il lui semblait que ces paroles, elle les avait déjà entendues, non point dans la réalité, mais au fond de son cœur, tant elles y réveillaient d'échos mal endormis. Involontairement, sa mémoire lui retraça le conte de Julienne, et elle se demanda si la belle fleur d'amour qu'elle avait crue détruite par le souffle de la tempête allait vraiment renaître imprégnée de parfum.

— Votre mère m'a permis, répéta Romuald, avec une légère anxiété; mais si je pensais que ma démarche pût vous déplaire, je m'éloignerais!

Elle releva la tête, et alors il lut dans ses yeux son secret, le cher secret que M. de Brèves avait surpris le soir même de son arrivée et que lui seul, aveuglé par une folle jalousie, s'était obstiné à ne pas comprendre. Une joie immense l'enveloppa.

— Noëlle, supplia-t-il, dites un mot, un seul, pour dissiper mes craintes! Comme deux enfants inconscients, nous avons laissé trop longtemps le bonheur battre des ailes à notre fenêtre; ne pensez-vous pas qu'il serait temps de retenir le cher voyageur?

Il se penchait vers elle; d'un geste très simple, elle lui tendit ses deux mains, non plus en camarade, mais dans un élan d'affectueuse confiance... et il comprit que c'était elle-même tout entière qui se donnait à lui.

Ils revinrent lentement le long des dunes, où les alouettes chantaient toujours, où le vent apportait, au milieu de senteurs exquis, l'écho des carillons lointains.

Mère Toinon les vit passer et joignit les mains dans un élan de joie.

— Enfin! murmura-t-elle tandis qu'une petite larme perlait au bord de ses cils.

Sur le seuil du manoir, ils s'arrêtèrent un instant; les souvenirs du passé leur revenaient en foule.

— Que Dieu vous garde, ma fiancée! dit Romuald avec émotion.

Noëlle inclina la tête: une bénédiction semblait descendre du vieux toit sur celle qu'il avait abritée. Elle devina des sourires là-bas derrière les vitres et, pressant le pas, grave et recueillie, elle s'avança vers l'avenir.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *LAYETTE, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents travaux de dames.*

MODELES GRANDEUR D'EXECUTION

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXECUTION

Il contient dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.*

L'ALBUM de BRODERIE et OUVRAGES de DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle,
:: :: :: :: dentelles en filet, etc. :: :: :: ::

Chaque Album franco poste, 5 fr. 50. Etranger, 6 francs.

Les trois Albums d'Ouvrages de Dames N^{os} 1, 2 et 3 sont envoyés franco contre 15 fr. 50 ; étranger, 16 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages
:: :: :: qui font la grâce du home :: :: ::

Prix de l'Album franco poste : 3 fr. 25. Etranger : 3 fr. 50.

L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

LE FILET BRODÉ

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

Prix de l'Album : 6 fr. F^{co} poste, 6 fr. 50. Etranger, 7 fr.

Les cinq Albums d'Ouvrages de Dames (n^{os} 1, 2, 3, 4, 5) sont envoyés franco contre mandat-poste de 25 fr. Etranger, 26 fr.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (pas de mandat-carte)
à M. Orsoni, 7, rue Lemaignan, PARIS (XIV^e)



LE PETIT ECHO DE LA MODE

est l'ami et le conseiller
des jeunes filles
et des maîtresses de maison.
"Élégance" et "Economie"
telle est sa devise.

Il ne coûte rien, grâce à ses
primes.

Ses romans sont célèbres pour
leur haute qualité,
ainsi que sa rédaction, sa mode,
ses courriers.

Abonnement d'un an : 14 fr. - Étranger : 15 fr.

Six mois : 7 fr. 50 - Étranger : 8 fr.

Adresser mandat-poste à **M. ORSONI**,
7, rue Lemaignan, Paris - 14^e.